

ÉDOUARD DRIAULT

L'IMPÉRATRICE



JOSEPHINE

8 Illustrations à la plume
sur papier glacé

300

L'IMPÉRATRICE
JOSÉPHINE

D68517



OUVRAGE ÉTABLI
PAR LES SOINS DES
ÉDITIONS ALBERT
MORANCÉ, A PARIS
30-32, RUE DE FLEURUS



ANCIENNE MAISON MOREL
FONDÉE EN 1780

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

Reswe

FF 20
484
JOS

ÉDOUARD DRIAULT

L'IMPÉRATRICE
JOSÉPHINE

Res. 3717

D 68517

ÉDITIONS ALBERT MORANCÉ

DU ROMAN A L'HISTOIRE

Ce livre n'est ni un plaidoyer ni un réquisitoire. Il est tout simplement un livre d'histoire.

C'est pourquoi, par-dessus les ouvrages de seconde ou de troisième main, et surtout par-dessus les romans qui n'ont vu dans cette carrière que l'occasion de petites anecdotes savoureuses, autant que possible scandaleuses, nous sommes allés aux documents premiers et aux témoins qui ont connu directement Joséphine.

Certes nous avons relu, pour le plaisir, les ouvrages d'Imbert de Saint-Amand et de M^{me} Gérard d'Houville.

Nous avons trouvé, dans les importants volumes de Frédéric Masson, des documents précieux; car il avait des sources bien approvisionnées.

Plus haut, nous avons relu avec grand profit les deux beaux volumes d'Aubenas (1859), qui, aujourd'hui épuisés, sont encore le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur l'Impératrice Joséphine, parce qu'il n'a été que la transmission de témoignages contemporains.

Au delà nous avons naturellement dépouillé de nouveau les Mémoires de Barras, qui, comme ceux de Talleyrand à un autre point de vue, sont bien parmi les Mémoires les plus sujets à caution que l'on puisse imaginer;

Ceux de Bourrienne et de Méneval, qui furent l'un après l'autre les secrétaires de Napoléon; ceux de Bausset, qui fut préfet du palais;

Plus près de Joséphine, ceux de M^{me} de Rémusat, de la duchesse d'Abrantès; ceux d'Arnault, les Souvenirs d'un Sexagénaire;

Plus près encore, sans parler de ceux de M^{me} Lenormand, la pythonisse de la rue de Tournon, « une prétendue sorcière », dit Hortense, « qui fabriqua sur elle les Mémoires les plus absurdes », ceux de M^{me} Georgette Ducrest, de M^{me} Avrillon, toutes deux de l'intimité de Joséphine;

Tout près enfin, les Mémoires de la Reine Hortense.

On devait déjà à la Reine Hortense les Lettres de Napoléon à Joséphine et de Joséphine à Napoléon, publiées par Didot en 1833 et plusieurs fois réimprimées. Mais faute des Mémoires de Joséphine, qui ne sut faire ni de la politique ni de la littérature, les Mémoires de la Reine Hortense, si diligemment et si remarquablement édités par Jean Hanoteau, nous ont apporté une contribution décisive, et nous ont permis de retrouver, sous les romans et les calomnies, la vraie figure de Joséphine.

I

LA PREMIÈRE ÉPREUVE DE LA VIE

(1763-1794)

LA PETITE CRÉOLE ET LA VIEILLE NÈGRESSE (1763-1779)

Ce fut en vérité une merveilleuse histoire, toute pareille à un conte de fées : il était une fois une petite créole de la Martinique. On l'appelait Yéyette. Une vieille négresse lui prédit qu'elle serait reine, plus que reine. Mais d'abord elle fit un triste mariage. Puis elle faillit avoir la tête tranchée par le couteau de la guillotine.

Mais elle fut aimée du plus ardent amour par le plus grand des héros de l'histoire. Il l'emporta dans la fumée des batailles et des calomnies jalouses jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire. Il la fit sacrer par le Pape. Il la couronna de ses mains. Il l'assit à côté de lui sur le plus beau trône de la terre.

Joli colibri au brillant plumage, comme dit Madame Gérard d'Houville, entraîné dans le vol de l'aigle, qui seul sait regarder le soleil en face.

Petite étoile au firmament de l'épopée : quand elle s'effaça, le grand astre lui-même déclina et s'écrasa dans une chute formidable sur un rocher de l'Océan.

Mieux encore, à côté de l'homme qui lutte contre les forces mauvaises, contre les haines et les trahisons, pour une humanité meilleure, la femme, avec sa tendresse, avec sa bonté maternelle, la femme française, dont l'apparente frivolité cache des trésors de vaillance.

Bonaparte lui écrivait un jour d'Italie : « La nature m'a fait l'âme forte et décidée; elle t'a bâtie de dentelle et de gaze ». Sous la gaze et la dentelle, comme sous l'armure de bronze, battaient des cœurs passionnés, c'est-à-dire capables d'aimer et de souffrir.

Histoire vraie, tragédie vécue, plus belle et plus émouvante que tous les contes de fées.

Ce conte vrai, et tout frémissant de sensibilité, dans l'heur et le malheur, s'ouvre sous la chaude lumière des tropiques, dans l'un des plus merveilleux jardins de la mer des Antilles, qui s'entoure toute d'une couronne des plus belles fleurs de l'univers; — le pays des Eldorados et des Florides.

La Martinique : elle évoque pour nous la Montagne Pelée, et la catastrophe de 1902, et les tornades et les raz de marée et les éruptions volcaniques, qui font en un moment, d'une heure à l'autre, de ces jardins délicieux des champs de ruines plus désolants par le souvenir des splendeurs de la veille... Joséphine y grandit sous le soleil éclatant et les pluies torrentielles de la saison d'été, dans les longs calmes amollissants où la nature se repose de ses ouragans et de ses violences. Elle connaîtra aussi les palais dorés et les cérémonies éblouissantes où la puissance humaine rivalise avec la nature la plus magnifique, et puis les plus dramatiques tempêtes du cœur et de la vie.

Fort-Royal, que nous appelons maintenant Fort-de-France, est sur la côte occidentale de la Martinique, sous le vent, c'est-à-dire à l'abri des vents de la haute mer, sur un port naturel tout enveloppé de palmiers et de cocotiers. De l'autre côté de la rade, à une heure et demie de pirogue, un bourg de cinquante maisons en bois, trois îlots devant : on l'appelle les Trois-Îlets.

Au fond de l'anse Morin, mais hors de vue de la mer, derrière un coteau joli, empanaché de palmes doucement ou terriblement balancées, dans une lumière éclatante après la pluie, un amphithéâtre de verdure, au milieu de plantureuses plantations de canne à sucre : c'est l'habitation des La Pagerie; devant, une grande place plantée de tamarins, des colonnades de palmistes et de cocotiers, de plus de cent pieds de haut, avec des panaches de palmes vertes, des bananiers, des orangers, des fleurs merveilleuses, des oiseaux de paradis, des colibris et des peruches, dans la glorieuse fête des couleurs et du soleil.

Les La Pagerie ne sont là que depuis deux générations. La Martinique était une vieille colonie française du XVII^e siècle; elle était vite devenue la plus prospère des « Îles ». Les entreprises de Law et la Compagnie des Indes occidentales en avaient poussé activement l'exploitation. En dehors des forêts naturelles d'essences tropicales, son climat était favorable à la canne à sucre. La culture du café y avait été introduite en 1726. Elle attirait les travailleurs et les chercheurs d'aventures : ainsi notre Maroc aujourd'hui.

Justement, en 1726, Gaspard Tascher de la Pagerie était venu s'y établir. C'était un noble du Blésois : car le commerce colonial ne déroge pas. Il réussit assez bien. En

1734, il épousa une demoiselle Boureau de la Chevalerie, de Fort-Royal.

Ils eurent cinq enfants : Joseph et Robert, Marie-Euphémie-Désirée, Marie-Paule, Marie-Françoise-Rose que l'on appelait Rosette.

Joseph en 1752, envoyé en France, fut page chez la Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, la mère du futur Louis XVI. Il y gagna son brevet de sous-lieutenant, c'était la règle. Mais il revint à la Martinique en 1755. C'était un gentil officier.

Il fit donc un beau mariage. Il épousa Rose-Claire des Vergers de Sannois, d'une famille originaire de l'Île-de-France, de la région d'Argenteuil, près de Paris, richement établie aux Trois-Îlets. Il y demeura et fit valoir le domaine.

De ce mariage naquirent trois filles : Marie-Josèphe-Rose née le 23 juin 1763, — Désirée, en 1765, — Marie-Françoise, en 1767. L'aînée fut d'abord appelée Yéyette, sans doute un diminutif de Josèphe, puis Rose, plus tard décidément Joséphine.

C'était tout au lendemain de la guerre de Sept ans, qui avait mis aux prises si terriblement les flottes de la France et de l'Angleterre et qui s'était achevée par la ruine presque totale de l'empire colonial de la France. Le traité de Paris cependant, 10 février 1763, nous avait rendu la Martinique. Il s'en était fallu de peu que Joséphine ne fût née Anglaise, aussi bien qu'ailleurs Napoléon ne naquit Français qu'à quelques semaines près. Et la suite de l'histoire, d'une part et de l'autre, en eût été changée. Car il y suffit d'un grain de sable, et les îles, la Corse, Elbe,

Sainte-Hélène, la Martinique, ne sont que des grains de sable...

Mais Yéyette n'en avait pas souci.

Le domaine des Trois-Ilets était un des plus riches de la Martinique. L'ouragan du 13 août 1766 ravagea toute la propriété, ne laissant debout qu'une partie de la sucrerie. Il fallut redoubler de travail. Ce fut tôt fait de réparer, tant cette terre est féconde!

Joseph de la Pagerie avait aussi des intérêts dans la grande île voisine, Sainte-Lucie. Aux Trois-Ilets, il exploitait surtout une vaste plantation de canne à sucre : 150 esclaves. Il faisait le commerce du sucre et du café. Il arrivait à 50.000 livres de revenu : une des plus belles fortunes de la colonie.

Il ne regardait pas à la dépense; il aimait à vivre largement; il avait le goût de la représentation..., et la petite Yéyette s'épanouissait dans la joie de vivre.

Mais, à dix ans, la pauvre enfant! on la mit en pension, chez les Dames de la Providence, à Fort-Royal. Elle sortit chez sa grand'mère. Il fallait bien qu'elle fût instruite; elle se tira bien de l'étude du français; elle s'exprimait avec quelque élégance et elle avait une belle écriture; elle fut tout de suite brouillée avec le calcul. Elle fit aussi un peu de dessin, de musique : de quoi faire une jeune personne accomplie, du moins autant qu'on le pouvait si loin de la capitale. Pour parachever leur éducation, on envoyait souvent ces jeunes créoles dans les couvents de France.

Elle revint bien contente à quinze ans. Sa sœur Désirée avait alors 13 ans, et Marie 11.

Elle aida sa mère à l'administration de la maison et

du domaine, aux soins et à l'éducation des esclaves : avec eux et elles, institutrice, bienfaitrice et sœur de charité, elle ne dut pas être méchante; peut-être y apprit-elle la bonté, car il n'y a pas de race plus douce.

La bonne mulâtresse Marion l'avait si gentiment bercée en sa première enfance! Elle fut comme une petite reine blanche dans le cortège de ses négresses. C'est la première image où se dessine sa pittoresque histoire.

Heureuse et poétique jeunesse, dit Aubenas, son excellent historien, la nature opulente et le chaud climat lui donnèrent cette grâce molle et souple et voluptueuse qui la fit si particulièrement séduisante parmi les plus jolies Parisiennes.

Vêtue de la gaule, sorte de tunique de mousseline blanche qui laissait deviner la taille sans l'accuser — elle aimera toujours la grande aisance du costume et la liberté des gestes —, coiffée du madras aux riches couleurs qui retient dans un nœud gracieux ses beaux cheveux châtain, tantôt elle se balance nonchalamment ou s'endort, au moins d'un œil, dans son hamac de soie végétale orné de franges de plumes prises aux oiseaux de paradis; autour d'elle, les jeunes servantes, soigneuses de lui plaire, dont la peau noire et lustrée fait comme un écrin à l'éclatante blancheur de son teint, sous les coups de lumière dans l'ombre du grand soleil tropical; tantôt elle égaie la maison de sa bonne humeur et des naïves chansons qu'elle fredonne.

Au déclin du jour, quand la chaleur commence à tomber sous la brise de la mer, elle court à son jardin, à ses chères fleurs, qui seront les amies de toute sa vie. La joie des fleurs est un signe de bonté. Le soir, sous la lune ar-

gentée des Antilles, qui fait comme un jour plus frais, devant la terrasse de la maison, à courte distance à cause des serpents souvent indiscrets, on devise en famille, de tout et de rien, en racontant les petites histoires de la vie créole. Des enfantillages délicieux.

Le dimanche, Joséphine applaudit de tout son cœur aux bamboulas de ses nègres, au son de leurs tams-tams inlassables, jusque tard dans la nuit, à la lueur des flambeaux. Aux jours de fêtes, Joséphine aide sa mère à préparer et à présider les grands festins que l'on donne aux parents et aux amis, certains jours même à la grande famille des nègres.

D'autres fois, on se rend à son tour aux invitations des amis. On y va sur un hamac porté par deux esclaves, ou sur quelqu'un de ces petits chevaux d'Espagne, ces intrépides Porto-Rico au pied si sûr, que Joséphine, bonne écuyère comme toutes les créoles, aimait à faire galoper dans les chemins de la forêt.

Elle gardera toujours la vision de ces chaudes et lumineuses journées de sa jeunesse.

Y laissa-t-elle aussi quelque sentiment?

Y eut-elle un petit roman?... Un jeune Anglais, William de K..., l'aurait rencontrée et en aurait éprouvé une impression si vive que son père l'aurait vite remmené en Ecosse. Joséphine en aurait eu aussi un gros chagrin. Les plus gros chagrins sont ceux de quinze ans : ils annoncent la vie. Paul et Virginie ? A peine une esquisse : il était à Paris en 1814, et il racontait : « Sa taille élégante était déjà développée, et son charmant visage exprimait tout ce que seraient son cœur et son esprit. Je me suis dit souvent, en me rappelant cette gracieuse appa-

rition de ma jeunesse, que, si je l'avais connue plus tard, je l'aurais aimée passionnément et que cet attachement aurait fait le sort de ma vie. Je puis dire peut-être qu'il l'a influencée; car en me rappelant mon idéal que je rêvais de ses formes et de son souvenir, aucune femme depuis ne m'a paru digne du sacrifice de ma liberté ».

Il ne faut pas chercher plus avant : c'en est assez pour retenir qu'elle était bien séduisante.

C'en est assez pour retenir, au moins comme un symbole au début de sa carrière, et sans y attacher d'autre importance — ainsi le songe de Pauline au début de la tragédie de Polyeucte — la prophétie de la vieille négresse.

Un jour, aux Trois-Ilets, elle vit dans un groupe d'esclaves une vieille négresse qui lisait dans les lignes de la main. Elle prit la main de Joséphine, et, levant les yeux sur elle, elle la fixa avec une grande émotion.

« Vous voyez donc sur mon visage quelque chose de bien extraordinaire? — Oui. — Est-ce du malheur ou du bonheur? — Des malheurs... mais du bonheur aussi. — Vos oracles ne sont pas très clairs. — Je n'ose dire tout ce que je vois. — Mais enfin, dit Joséphine, dont la curiosité commençait à s'émouvoir, il faut me le dire; je veux savoir! — Vous le voulez donc? eh bien, écoutez : vous vous marierez bientôt; cette union ne sera point heureuse; vous deviendrez veuve, et alors... — Eh bien, alors? — Vous serez reine de France, vous aurez de belles années, mais vous périrez dans une émeute! »

Et la négresse se sauva aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes...

Ainsi autrefois Françoise d'Aubigné, presque reine sous le nom de Madame de Maintenon. Ainsi, quelques années

après le temps où nous sommes ici, Aimée Dubuc de Riverie, devenue sultane, femme et mère de sultans.

Il faut faire attention aux prophéties de la Martinique. Pour lors celle-ci donne à l'histoire de Joséphine une petite allure merveilleuse qui convient assez, puisque la réalité l'a dépassée.

LE TRISTE MARIAGE (1779-1790)

La vieille négresse avait peut-être vu, au fond des yeux noirs de Joséphine, la curiosité des lointains, la recherche de l'aventure. Car les vieilles gens voient loin dans les yeux de la jeunesse.

Le père de Joséphine avait connu Paris, Versailles, et la cour. Paris! Versailles! La cour de France! La reine de France!

N'est-il pas curieux aussi que Joséphine ait été entraînée si vite vers Paris et la France, vers les drames et les gloires de la France nouvelle? Ne dirait-on pas que les événements se disposaient à cet effet?

A la veille de sa naissance, la guerre de Sept ans avait amené à la Martinique le père de celui qui allait être son premier mari, le premier mari annoncé par la vieille négresse des Trois-Ilets.

François de Beauharnais, lui aussi originaire du Blésois, de la Ferté-Aurain, avait été nommé gouverneur et lieutenant-général des « Iles », qu'il fallait défendre contre les flottes anglaises. Il était arrivé sur le *Marbeuf*. Il s'y distingua par ses talents et sa bravoure. Le roi le récompensa en lui donnant le titre de marquis et en attribuant

à sa terre de la Ferté-Aurain le nom de la Ferté-Beauharnais qu'elle a gardé. Il ne céda aux Anglais qu'en 1762, et sa ténacité valut que la Martinique fût rendue à la France l'année d'après. C'est bien à lui que Joséphine doit d'être née française.

Mais voici bien d'autres rencontres étranges.

Marié à une demoiselle Pyvart de Chastullé, François de Beauharnais en eut deux fils : l'un nommé aussi François, né à La Rochelle en 1756, le second Alexandre, né à Fort-Royal, le 28 mai 1760.

Le ménage, pendant son séjour à la Martinique, eut chez lui, comme gouvernante fort entendue, l'aînée des filles de Gaspard de la Pagerie, Marie-Euphémie-Désirée, la tante de Joséphine. Elle avait épousé Alexis Renaudin, officier d'ordonnance du gouverneur, d'une riche famille de Sainte-Lucie. Mais le mariage avait mal tourné. Alexis était un « homme abominable ». Elle se retira un moment au couvent des Petites-Cordelières, rue de Grenelle, à Paris. Un procès les sépara : elle n'avait guère plus de vingt ans. Elle resta chez les Beauharnais, et elle eut toujours avec tous deux les plus affectueuses relations. Elle fut la marraine du petit Alexandre.

Après la paix, les Beauharnais rentrèrent en France. Ils emmenèrent M^{me} Renaudin.

Le petit Alexandre — il avait trois ans — resta chez la mère de sa marraine, la grand'mère de Joséphine, jusqu'à l'âge de huit ans. Quoiqu'elle n'habitât point aux Trois-Ilets, sans doute les deux enfants se sont rencontrés et ont joué ensemble.

M^{me} François de Beauharnais mourut en 1767 : elle était encore jeune. Le marquis fut heureux que M^{me} Renaudin

lui demeurât attachée « d'une amoureuse amitié », qui fut douce à sa vieillesse. Honni soit qui mal y pense!

D'ailleurs tout ne s'arrange-t-il pas de la façon la plus admirable?

Alexandre de Beauharnais, né à la Martinique en 1760, et Joséphine Tascher de la Pagerie, née à la Martinique en 1763, arrivent ensemble à l'âge nubile; et, lorsque M^{me} Renaudin, soucieuse du bonheur de son filleul et de celui de sa nièce, entreprit de les marier, il parut que c'était par un dessein de la Providence.

Le petit Alexandre de Beauharnais avait été ramené en France en 1769; il avait neuf ans. Il fut mis avec son frère François au collège Duplessis (Louis-le-Grand); ils furent confiés en même temps aux soins d'un bon précepteur, nommé Patricol. Il les emmena en Allemagne et ils passèrent quelque temps à Heidelberg.

De retour en France, ils firent quelque séjour à Blois chez la grand'mère, la comtesse de Chastullé, qui les aimait bien et estima qu'ils feraient tous deux « de jolis garçons ». C'est que M^{me} Renaudin s'en occupait beaucoup, le marquis étant fatigué et souvent malade. Et Alexandre était très attaché à sa marraine : « Il me tarde, lui écrivait-il un jour, d'être auprès de vous qui me tenez lieu de mère et que j'aime aussi tendrement que si vous l'étiez. Votre filleul qui vous aime de tout son cœur ». Elle surveillait pourtant son orthographe et soutenait Patricol de toute son autorité qui était grande.

En 1776, elle acheta une maison de campagne à Noisy-le-Grand. Le marquis de Beauharnais y fit de longs séjours d'été. L'hiver, elle vivait chez lui, rue Thévenot.

Cependant Patricol avait été demandé par le duc de

La Rochefoucauld pour être le précepteur de ses deux neveux, Charles et Auguste de Rohan-Chabot, au château de La Roche-Guyon, près de Mantes. Patricol y emmena Alexandre. Le jeune homme plut au duc, il avait jolie figure et belle taille; il obtint, sans avoir fait d'études militaires, une commission de sous-lieutenant et fut inscrit à la première compagnie des mousquetaires.

Il aima les entretiens philosophiques du duc, un des plus généreux philanthropes de ce temps. Sérieux et gracieux, on le surnomma Capri, pour les quelques poils qui lui avaient poussé au menton : avec cela un charmant cavalier.

On eut souci de le marier. Il avait seulement 17 ans. On se mariait jeune alors pour pouvoir se marier souvent.

Une combinaison était toute indiquée, dont on pouvait même penser qu'elle serait solide et durable. M^{me} Renaudin naturellement pensa marier son filleul à une de ses nièces, puisqu'elle en avait trois.

Donc, le 23 octobre 1777, le marquis de Beauharnais écrit à M. Joseph de la Pagerie, pour lui demander une de ses filles, de préférence la deuxième, Désirée, qui a treize ans passés; car il convient qu'il y ait entre le mari et la femme une certaine différence d'âge. Il rédige sa lettre dans les termes les plus émouvants, au nom de son fils, au nom de la marraine de son fils; il prie le père d'amener sa fille le plus tôt possible ou de l'envoyer par l'occasion d'un bateau sûr. Il écrit à la mère en d'autres formules aussi pressantes.

M^{me} Renaudin y joint une lettre pour son frère; elle insiste; elle ajoute que c'est à elle que sera confié le soin d'achever l'éducation de sa nièce. Car on attendra quel-

ques mois avant de célébrer la cérémonie : « Nous sommes d'avis qu'il faut qu'ils se voient et se conviennent; car ils nous sont trop chers pour forcer leur inclination ».

Tout cela est parfait, et on ne peut que louer de pareils procédés. Elle fait l'éloge de son filleul; elle sent qu'elle en est garante auprès de son frère, et elle est femme à connaître ses responsabilités : « Tout ce que je pourrais vous en dire ne vaudra jamais l'éloge qu'il mérite : figure agréable, taille charmante, de l'esprit, du génie, de la science, et, ce qui est d'un prix inestimable, toutes les belles qualités de l'âme et du cœur sont réunies en lui; il est aimé de tout ce qui l'entoure ».

Mais la petite Désirée était morte le 16 octobre : les lettres du 23 ravivèrent la douleur des pauvres parents.

Cependant le père, pour respecter le principe de la différence des âges, présenta la troisième, Marie, qu'on sur-nommait Manette : elle avait onze ans; avec la bonne éducation qu'elle recevrait en France, elle serait digne, écrivait-il, « de votre tendresse et de celle de Monsieur votre fils ». Et il annonça à M^{me} Renaudin qu'il viendrait en avril avec l'enfant : il avait des soins à prendre pour sa santé délabrée et des grâces à demander à la Cour. Il ajoutait pourtant que Manette était très malheureuse à la pensée de quitter sa mère et il se risquait à parler de Rose-Joséphine.

« L'aînée, qui depuis quelque temps est sortie du couvent et qui m'a demandé plusieurs fois depuis longtemps à la mener en France, sera, je crois, un peu affectée de la préférence qu'il semble que je donne à la cadette. Elle a une fort belle peau, de beaux yeux, de beaux bras, et une disposition surprenante pour la musique. Je lui ai

donné un maître de guitare pendant le temps qu'elle est restée au couvent; elle en a bien profité et a une jolie voix. Il est dommage qu'elle n'ait pas eu le secours de la France pour son éducation, et, s'il n'y avait que moi, je vous en aurais amené deux au lieu d'une; mais comment sevrer une mère de deux filles qui lui restent au moment où la mort vient de lui enlever la troisième? »

M^{me} Renaudin lui répondit le 11 mars 1778 au nom des Beauharnais : « Arrivez, mon cher frère, avec une de vos filles, avec deux; tout ce que vous ferez nous sera agréable, et trouvez bon que nous vous laissions guider par la Providence qui sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes. Vous connaissez nos vrais sentiments, et il semble que l'événement fâcheux qui nous est arrivé augmente nos désirs. Il nous faut une enfant à vous. Le cavalier mérite d'être parfaitement heureux. Vous êtes à portée de connaître la figure, le caractère et enfin toutes les qualités nécessaires d'une femme faite pour plaire. Agissez donc en conséquence. »

Le « cavalier » était alors à Brest. La guerre allait recommencer avec l'Angleterre, et il était prêt à y prendre du service. On lui parlait du mariage plus qu'il n'y songeait; il n'avait que 18 ans : en tout cas maintenant il préférerait l'aînée : on le comprend.

Mais il y eut des retards : Manette décidément ne voulait pas partir; sa mère, sa grand'mère la retenaient.

M. de la Pagerie en informait le 24 juin : « ...On a même attribué trois mois de fièvre qu'elle vient d'essuyer à la crainte qu'elle avait que je ne l'y forçasse. Vous connaissez, ma chère sœur, l'aveugle attachement de la plupart des mères créoles pour leurs enfants. Si ma femme

s'était mise au-dessus d'une façon de penser aussi bizarre nous aurions été d'accord sur la nécessité du voyage en France; mais j'ai trouvé en elle de la contrariété; j'en ai trouvé dans sa fille, et j'en ai trouvé dans la grand'mère particulièrement. Si j'avais eu des moyens honnêtes pour le présent, je partais et j'amenais l'aînée qui brûle d'envie de voir sa chère tante. On a également cherché à la prémunir; mais, comme elle est plus raisonnable, et qu'elle a passé une partie de son enfance avec notre mère et Rosette, elle est au-dessus de tout ce qu'on lui a déjà dit, et je suis assuré de la bonne envie qu'elle a de connaître sa chère tante et de mériter ses bontés et celles de M. de Beauharnais. Deux motifs m'ont arrêté cependant, et je l'avoue: point assez de moyens pour le présent et quinze ans qu'elle a aujourd'hui. Cet âge me paraît avoir trop de parité avec celui du cavalier; elle est en outre très formée pour son âge et est devenue puissante depuis cinq ou six mois à lui donner au moins dix-huit ans. Elle est d'ailleurs assez bien, d'un caractère fort doux, pinçant un peu de la guitare, avec une jolie voix et d'heureuses dispositions pour la musique dans laquelle elle se perfectionnerait bientôt ainsi que pour la danse. Mais je crois que ce ne serait pas répondre à vos vues qui certainement sont de former vous-même une jeune personne et de la rendre digne de l'objet qui mérite autant notre attachement par son mérite que par la reconnaissance que nous devons à son cher papa. »

Le 28 juillet 1778, le marquis se faisait pressant : il pouvait mourir; Alexandre encore mineur, ses tuteurs auraient peut-être d'autres idées à son sujet : « Je ne vous désigne point, disait-il, laquelle de vos deux demoiselles je désirerais qui vous accompagnât; celle que vous jugerez

le mieux convenir à mon fils sera celle que nous désirons. Partez de là et nous marquez laquelle des deux vous amènerez.» En même temps, pour réparer les retards, il envoyait un pouvoir en blanc qui permettait de publier les bans.

Alexandre, informé de tout cela, confirma sa préférence pour l'aînée. Il écrivait à sa marraine : « L'attachement et le désir que cette jeune personne témoigne de connaître sa tante me décide en sa faveur, et je suis trop flatté d'avoir déjà de commun avec elle la tendresse qu'elle lui porte... J'espère qu'il (M. de la Pagerie) nous amènera sa fille aînée que nous avons toujours désirée plus ardemment que la cadette. »

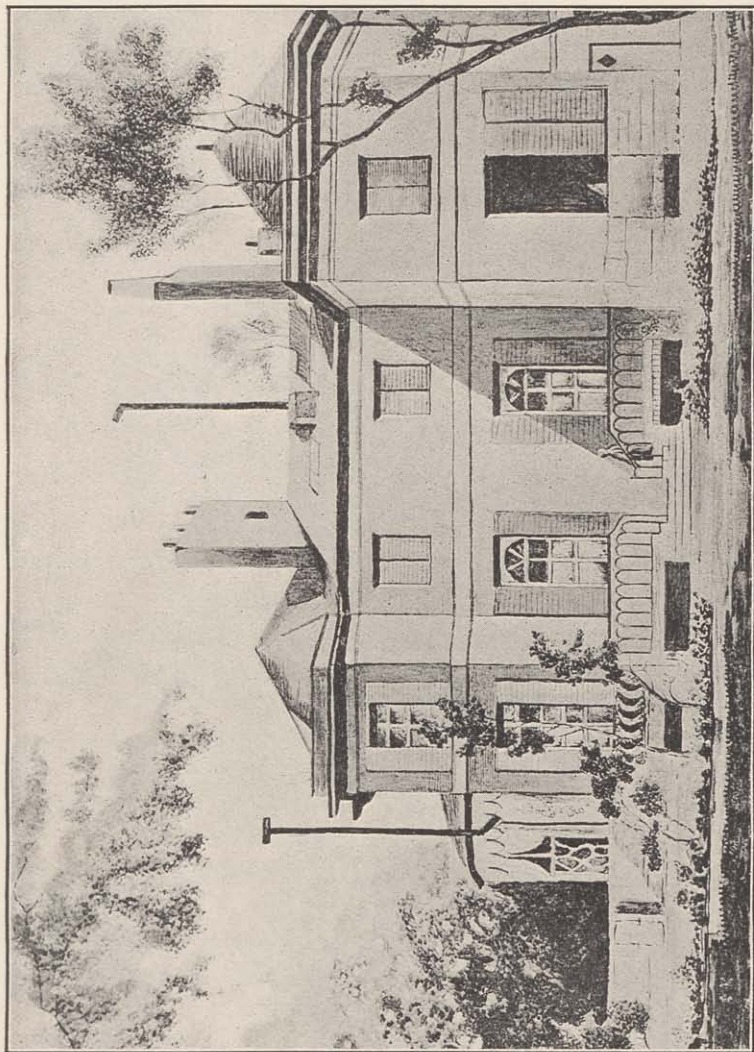
On ne voit pas en tout cela qu'Alexandre ait gardé le moindre souvenir des rencontres qu'il avait pu faire de Yéyette dans sa petite enfance : légèreté déjà?

En tout cas, le marquis concluait : « Vous voyez, Monsieur, que c'est une de vos demoiselles que nous désirons et que votre arrivée en France, avec Mademoiselle votre fille, sera pour nous un jour vraiment heureux. »

Le sort en était jeté : c'est Rose-Joséphine qu'on épouserait, malgré son âge avancé — quinze ans et demi.

La joie fut grande aux Trois-Ilets, malgré le serrement de cœur de la mère. Mais les mères doivent se sacrifier à l'avenir des enfants. Et Joséphine était si heureuse à la pensée de voir la France, et Paris, et d'y courir sa chance!... N'eût-il pas été bien dommage qu'elle n'y vînt pas?

Il y fallut pourtant encore quelques mois, une année entière. La guerre, encore la guerre, avait recommencé avec l'Angleterre; il s'agissait de la lutte pour l'indépen-



HOTEL BONAPARTE, RUE DE LA VICTOIRE.
Sépia originale. Collection de M. le comte d'Harambure,

dance des Etats-Unis. Il fallait bien choisir son temps pour risquer un voyage à travers l'Atlantique. Alexandre était à Brest avec son régiment; il brûlait de partir, de se battre; il allait partir; il tomba malade et vint passer quelques semaines à Noisy-le-Grand. On s'entretint du grand événement, c'est-à-dire du mariage. Le « cavalier » montra de l'impatience : il pouvait avoir des distractions... à cet âge!

Enfin on eut une lettre... de Brest, du 10 octobre 1779 : M. de la Pagerie venait d'y arriver, avec sa fille aînée et sa sœur, Rosette de la Pagerie. Mais la traversée avait été horriblement fatigante; il ne pouvait pas venir plus avant.

M^{me} Renaudin y courut avec Alexandre; ils trouvèrent le malade en meilleur état qu'ils ne l'avaient craint.

Quant à la jeune fiancée, Alexandre en écrivit à son père : « M^{me} de la Pagerie vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendez; mais je crois pouvoir vous assurer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpasseront tout ce qu'on a pu vous en dire. »

Ce ne fut pas le coup de foudre. Les camarades d'Alexandre qui virent Joséphine lui firent des compliments; il en fut flatté, sinon convaincu; il s'y efforça. Le retour de Brest fut comme un voyage de fiançailles; M^{me} Renaudin en nota les étapes avec complaisance, pour le marquis, qui voulait des nouvelles chaque jour : — Les sentiments des jeunes gens sont de plus en plus vifs... Les choses vont toujours de mieux en mieux.

Sensible hausse de température.

Alexandre écrivit à son père : « Nous nous flattons que vous avez quelque désir d'embrasser deux enfants dont le bonheur sera de travailler au vôtre. ».

On arriva le 10 novembre à Paris.

La joie du marquis fut sans mélange; il fut tout à fait conquis par la gentillesse et la grâce de Joséphine; elle lui fut dès lors toujours tendrement attachée.

Quand même, Alexandre était pressé: il attendait depuis plus de deux ans. Le mariage fut célébré à Noisy-le-Grand le 13 décembre 1779.

Mariage de convenance : ce ne sont pas ceux qui conviennent le mieux; mais les autres aussi parfois tournent aux catastrophes.

19 ans, 16 ans — deux enfants — : Alexandre et Joséphine furent heureux d'abord; nous n'avons pas le moyen d'analyser leurs sentiments qu'il faut laisser évoluer. Rue Thévenot ou à Noisy-le-Grand, Joséphine eut surtout l'enchantement de Paris; elle fut éblouie tout de suite de la différence avec les Trois-Îlets et même Fort-Royal.

Alexandre la produisait dans le monde; il la mena chez la marquise de Montesson, l'épouse morgantique du duc d'Orléans, au moment où son salon était le plus brillant. Joséphine y connut M^{me} de Genlis, née Ducrest de Saint-Aubin, qui allait devenir « gouverneur » des petits-enfants du duc, parmi eux Louis-Philippe, duc de Chartres, né en 1773.

Elle fit une bonne amitié avec la jeune comtesse de Rohan-Chabot, née Montmorency.

Elle se laissa particulièrement chaperonner par une tante d'Alexandre, Fanny de Beauharnais, qui, mariée fort jeune au comte Charles de Beauharnais, frère du marquis, n'avait pu rester avec lui — c'était la mode en ce temps —, et s'était fait sans lui une existence agréable. Elle avait reçu une forte éducation littéraire et philosophique; retirée d'abord au couvent des Visitandines de la rue du Bac —

il y avait alors beaucoup de femmes mariées dans les couvents —, elle s'était établie ensuite dans une maison de sa succession paternelle; elle y avait ouvert un salon qui était très fréquenté : on y rencontrait Mably, qui venait d'écrire ses *Observations sur l'Histoire de France* et qui écrivait alors ses *Principes de morale*; Silvain Bailly, qui n'était encore que l'auteur d'une remarquable *Histoire de l'Astronomie*, à laquelle le Serment du Jeu de Paume fera du tort; le poète Dorat, qui achevait une brillante carrière; le chevalier de Cubières, qui était tout à fait familier dans le salon de la comtesse Fanny. Fanny elle-même avait beaucoup de talent; elle avait voyagé en Italie; elle en avait senti la beauté avant Corinne; elle écrivait des romans.

Joséphine se plut beaucoup en ce milieu; car la petite créole n'avait pas que des goûts frivoles. Elle s'épanouissait en toute grâce. Elle remplaça sa guitare par la harpe, où elle sut jouer des airs jolis; elle se montra fort bonne danseuse.

Et son mari aurait eu lieu d'en être fier.

Mais il arrive que les maris apprécient mieux les qualités des autres femmes. Alexandre ne vit que les défauts de la sienne; sans doute il comparait. Il avait repris la vie de garnison, féconde en tentations; au bout de peu de mois il eut des distractions.

Naturellement il en voulut rejeter la faute à sa jeune femme; du haut de sa supériorité mondaine et de son expérience — songez qu'il avait vingt ans —, il prétendit corriger Joséphine de ses erreurs en matière de relations ou de rites sociaux : mauvais signe. Il le fit avec une pédanterie qui en soulignait la mauvaise foi.

Elle comprit; elle connut quelque chose des galanteries externes de son mari; jeune et naïve, venant de si loin, elle en souffrit beaucoup : 17 ans, elle croyait sans doute aux serments d'amour. Elle allait connaître la vie, si dure aux honnêtes et aux sincères.

Elle essaya de défendre le bonheur qu'elle s'était forgé.

Négligée par son mari, elle se plaignit qu'il la laissât sans nouvelles, et gentiment elle lui promit de bien s'appliquer, pour être de jour en jour plus digne de lui. Il lui répondait le 26 mai — elle était alors enceinte de six mois, si sensible donc aux moindres impressions — : « Je suis ravi du désir que tu me témoignes de t'instruire... C'est en persistant dans la résolution que tu as formée que les connaissances que tu acquerras t'élèveront au-dessus des autres et que, joignant la science à la modestie, elles te rendront une femme accomplie. »

Elle pleura beaucoup : de confusion? Non : de son rêve d'amour sitôt brisé : 17 ans!

M^{me} Renaudin essaya de sauver son ouvrage; elle eût voulu éviter à sa nièce les misères qu'elle avait connues. Elle essaya d'abord de rire, de plaisanter de l'un et de l'autre; elle savait bien qu'il n'y a rien de plus grave que ces malentendus premiers : ils sont proprement irréparables, révélant la tare ineffaçable d'humeurs incompatibles et de contacts déplaisants.

Puis elle fit intervenir Patricol, le précepteur, qui avait gardé sur son ancien élève l'autorité de l'affection. Il s'en occupa de son mieux.

Il pensa comprendre et faire comprendre l'état d'esprit, ou l'état d'âme, d'Alexandre : — Alexandre avait formé le projet de recommencer, ou du moins de parfaire l'édu-

cation de Joséphine; elle ne s'y était pas prêtée; elle ne lui avait pas témoigné la confiance à laquelle il avait droit. Alors il avait commencé de quitter la maison; il avait repris une partie de son ancienne vie de garçon. Mais il s'était déclaré prêt à revenir auprès de sa femme; il avait exprimé l'espoir qu'elle ferait des efforts pour le retenir. En vain : elle ne lui avait montré que de la jalousie, avec toutes les manifestations ridicules de cette « funeste passion ». Il ne lui demandait qu'un peu d'empressement à se rendre plus instruite et plus aimable; elle ne savait répondre que par des reproches et des larmes.

Tout en admettant qu'Alexandre n'avait peut-être pas employé les meilleurs moyens de conquérir sa jeune femme, Patricol, plein de bonne volonté, ajoutait qu'on pouvait peut-être entreprendre en effet de compléter l'éducation de Joséphine; il s'offrait à reprendre pour elle son métier d'autrefois, à lui enseigner notre littérature, à lui faire connaître nos bons poètes, nos meilleurs ouvrages de théâtre. Mais il craignait d'y rencontrer des obstacles insurmontables; il sentait que le mal était ailleurs, qu'un cœur de femme n'est pas affaire de littérature.

Et il terminait ainsi sa consultation : « Il faut dire à M^{me} de Beauharnais que les brusqueries et la tyrannie sont de mauvais moyens d'attirer à elle un mari qu'elle aime; il a un cœur tendre et qui ne demande qu'à aimer; mais qu'il ne suffit pas d'être femme pour devenir l'objet de son amour; il faut encore avoir des qualités pour remplir les longs intervalles qui laisse la jouissance de cette passion... »

Rude besogne que d'avoir à remplir les intervalles.

Le précepteur se faisait une idée plutôt pédagogique des passions de l'amour.

Le cas est plus simple : — une jeune fille qui croyait épouser un « amant » et qui rencontre un infidèle caché sous le masque d'un maître d'école; — un jeune homme que trouble et sollicite sa jeunesse interrompue et regret-tée : l'étincelle divine n'a pas jailli, qui les aurait liés pour la vie.

Mais il ne faut pas tant s'émouvoir: l'amour entre époux n'est-il pas chose socialement ridicule? Au xviii^e siècle, cela s'entend.

Le 3 septembre 1781, à Noisy-le-Grand, Joséphine donna naissance à un fils, qui fut appelé Eugène-Marie-Rose. Alexandre eut un moment de joie et de fierté. Il fut vite reparti; car la jeune femme était toute absorbée par les soins que demandait son enfant. Au début de 1782, M. de la Pagerie s'en retourna à la Martinique, fort triste : il n'était pas sûr d'avoir fait le bonheur de sa fille.

M^{me} Renaudin conseilla à Alexandre de voyager. Elle songeait sans doute à la fable des « Deux pigeons ». Il s'en alla en Italie (novembre 1781), par Gênes, Rome. Il revint en juillet 1782, fut heureux de voir Joséphine toujours plus jolie, et l'enfant plein de santé. Il y retrouva un moment bon souper, bon gîte, et le reste. Puis il retourna à son régiment, à Verdun. Désœuvré, il y contracta de nouvelles liaisons. Joséphine le sut, n'y fut point indifférente, montra encore une jalousie importune. Alexandre se fit provocant, creusant chaque jour davantage le fossé. Joséphine souffrit beaucoup avant de se résigner.

Alexandre chercha une diversion militaire. Le marquis de Bouillé fut alors désigné pour aller prendre le commandement de la Martinique. Le duc de La Rochefoucauld lui

recommanda le jeune vicomte de Beauharnais. En septembre 1782, on s'embarqua à Brest.

Alexandre apprit alors que Joséphine était de nouveau enceinte. Il en témoigna de la satisfaction.

A la Martinique, il fut reçu comme un fils dans la maison de la Pagerie; il en trouva le milieu un peu trop modeste pour ses goûts. Mais il fut mêlé à des opérations militaires qui l'intéressèrent sérieusement; le baron de Tascher, oncle de Joséphine, était directeur du port militaire et des dépôts de la Martinique. Alexandre avait l'occasion de se rendre utile et de redresser sa carrière et sa vie. Ce ne fut qu'une diversion de quelques semaines : la paix fut rétablie entre la France et l'Angleterre par le traité de Versailles, le 20 janvier 1783.

Et Alexandre retomba dans l'oisiveté : elle est la mère des vices.

Il connut une méchante femme, dont l'identité demeure mystérieuse à travers cette pitoyable histoire : elle y apparaît comme la personnification du Destin, du Destin mauvais qui règne sur les caractères faibles.

Elle fit tout pour le détacher de Joséphine; elle fouilla son enfance, elle inventa ou sollicita par tous moyens des commérages de bas étage, auxquels Alexandre donna ou fit semblant de donner de l'importance, puisqu'il y trouvait sa propre excuse.

Il sut, dans les premiers jours de juillet, que Joséphine avait donné naissance à une fille, Hortense-Eugénie, le 10 avril 1783.

Il prit sa bonne plume et écrivit ceci à la jeune maman (12 juillet) :

« Si je vous avais écrit dans le premier moment de ma rage, ma plume aurait brûlé le papier, et vous auriez cru, en entendant toutes mes invectives, que c'était un moment d'humeur et de jalousie que j'avais pris pour vous écrire; mais il y a trois semaines et plus que je sais, au moins en partie, ce que je vais vous apprendre. Malgré donc le désespoir de mon âme, malgré la fureur qui me suffoque, je saurai me contenir; je saurai vous dire froidement que vous êtes à mes yeux la plus vile des créatures, que mon séjour dans ce pays-ci m'a appris l'abominable conduite que vous y aviez tenue, que je sais dans les plus grands détails votre intrigue avec M. de B..., officier du régiment de la Martinique, ensuite celle avec M. d'H..., embarqué à bord du « César », que je n'ignore ni les moyens que vous avez pris pour vous satisfaire, ni les gens que vous avez employés pour vous en procurer la facilité, que Brigitte n'a eu sa liberté que pour l'engager au silence; que Louis, qui est mort depuis, était aussi dans la confidence; je sais enfin le contenu de vos lettres et je vous apporterai avec moi un des présents que vous avez faits.

« Il n'est donc plus temps de feindre, et, puisque je n'ignore aucun détail, il ne vous reste plus qu'un parti à prendre, c'est celui de la bonne foi. Quant au repentir, je ne vous en demande pas, vous en êtes incapable : un être qui a pu, lors des préparatifs pour son départ, recevoir son amant dans ses bras alors qu'elle sait qu'elle est destinée à un autre, n'a point d'âme; elle est au-dessous de tous les coquins de la terre. Ayant pu avoir la hardiesse de compter sur le sommeil de sa mère et de sa grand'mère,

il n'est pas étonnant que vous ayez su tromper aussi votre père à Saint-Domingue. Je leur rends justice à tous et ne vois que vous seule de coupable. Vous seule avez pu abuser une famille entière et porter l'opprobre et l'ignominie dans une famille étrangère dont vous étiez indigne.

« Après tant de forfaits et d'atrocités, que penser des nuages, des contestations survenus dans notre ménage? Que penser de ce dernier enfant survenu après huit mois et quelques jours de mon retour d'Italie? Je suis forcé de le prendre; mais, j'en jure par le ciel qui m'éclaire, il est d'un autre. C'est un sang étranger qui coule dans ses veines! Il ignorera toujours ma honte, et j'en fais encore le serment, il ne s'apercevra jamais ni dans les soins de son éducation, ni dans ceux de son établissement, qu'il doit le jour à un adultère; mais vous sentez combien je dois éviter un pareil malheur dans l'avenir.

« Prenez donc vos arrangements; jamais, jamais je ne me mettrai dans le cas d'être encore abusé, et, comme vous seriez femme à en imposer au public si nous habitions sous le même toit, ayez la bonté de vous rendre au couvent sitôt ma lettre reçue. C'est mon dernier mot, et rien dans la nature entière n'est capable de me faire revenir; j'irai vous y voir dès mon arrivée à Paris, une fois seulement; je veux avoir une conversation avec vous et vous remettre quelque chose. Mais, je vous le répète, point de larmes, point de protestations. Je suis déjà armé contre tous vos efforts, et mes soins seront tous employés à m'armer davantage contre de vils serments aussi faux et aussi méprisables que faux.

« Malgré toutes les invectives que votre fureur va répandre sur mon compte, vous me connaissez, Madame,

vous savez que je suis bon, sensible, et je sais que, dans l'intérieur de votre cœur, vous me rendrez justice. Vous persisterez à nier parce que dès votre plus bas âge vous vous êtes fait de la fausseté une habitude; mais vous n'en serez pas moins intérieurement convaincue que vous n'avez que ce que vous méritez. Vous ignorez probablement les moyens que j'ai pris pour dévoiler tant d'horreurs, et je ne les dirai qu'à mon père et à votre tante. Il vous suffira de sentir que les hommes sont bien indiscrets et, à plus forte raison, quand ils ont sujet de se plaindre; d'ailleurs vous avez écrit, d'ailleurs vous avez sacrifié les lettres de M. de Be... à celui qui lui a succédé; ensuite vous avez employé les gens de couleur qu'à prix d'argent on rend indiscrets. Regardez donc la honte dont vous et moi ainsi que vos enfants allons être couverts comme un châtiment du ciel que vous avez mérité et qui me doit obtenir votre pitié et celle de toutes les âmes honnêtes.

« Adieu, Madame, je vous écrirai par duplicata, et l'une et l'autre seront les dernières lettres que vous recevrez de votre désespéré et infortuné mari.

« *P.-S.* — Je pars aujourd'hui pour Saint-Domingue, et je compte être à Paris en septembre ou octobre, si ma santé ne succombe pas à la fatigue d'un voyage jointe à un état si affreux. Je pense qu'après cette lettre je ne vous trouverai pas chez moi, et je dois vous prévenir que vous me trouveriez un tyran si vous ne suiviez pas ponctuellement ce que je vous ai dit. »

Avant de partir, Alexandre crut devoir donner des explications à son beau-père : la scène fut orageuse.

Il rentra en France en octobre, avec la compagnie de ses hauts faits. Son père et M^{mo} Renaudin essayèrent de répa-

rer : impossible. Le 20 octobre, il renouvela ses ordres à Joséphine : le couvent ou le retour dans sa famille à la Martinique.

Les hommes de loi conseillèrent à Joséphine d'obéir pour assurer tous les droits de sa défense. A la fin de novembre, elle se retira à l'abbaye de Panthémont, rue de Grenelle.

De là, elle remit, le 8 décembre, sa plainte au Châtelet.

Il faut entendre cette autre cloche :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-trois, le lundi huit décembre, sur les onze heures du matin, nous, Louis Joron, Conseiller du Roi, Commissaire au Châtelet de Paris, ayant été requis, nous nous sommes transporté rue de Grenelle à l'abbaye de Pantémon, ayant été introduit en un parloir, numéroté 3 au second étage ayant vue sur la cour, et, où étant, est comparue par-devant nous dame Marie-Rose Tascher de la Pagerie, âgée de vingt ans, créole de la Martinique, épouse de M. Alexandre-François-Marie, vicomte de Beauharnais, capitaine à la suite au régiment de Sarre-Infanterie; demeurant depuis dix à onze jours dans le dit couvent de Pantémon, et auparavant demeurant rue Neuve-Saint-Charles, faubourg Saint-Honoré, en l'hôtel du vicomte de Beauharnais;

« Laquelle nous a porté plainte contre le sieur Beauharnais son mary et nous a dit qu'elle a été amenée en France par M. de la Pagerie son père pour épouser le dit sieur vicomte de Beauharnais, que, le 12 octobre 1779 ils débarquèrent au port de Brest où M^{me} de Renaudin, sa tante, et le dit sieur vicomte de Beauharnais allèrent les rechercher. Les empressements du dit sieur vicomte de Beauharnais

annoncèrent sa satisfaction. Le mariage a été célébré le 13 décembre de la même année 1779; les époux ont toujours vécu chez M. le Marquis de Beauharnais, père du vicomte, et la jeune femme n'a jamais quitté son beau-père ni sa tante aux soins desquels son mari l'avait confiée. Cette union qui aurait dû réussir n'a cependant pas été sans nuages. La grande dissipation du mari et son éloignement pour sa maison furent pour cette épouse infortunée des sujets de se plaindre à lui-même de son indifférence qu'elle ne méritait point. La dite dame de Beauharnais déclare qu'il a été plus fort qu'elle de ne pas lui en témoigner sa sensibilité. Malheureusement le cœur de son mari était fermé aux impressions qu'elle s'était flattée de lui faire en lui marquant ses craintes.

« La naissance d'un fils qu'elle lui donna le 3 septembre 1781 semblait avoir resserré leurs liens. Le vicomte tint à la plaignante compagnie fidèle, jusqu'au rétablissement de ses couches, époque où le goût de sa liberté et d'une volonté absolue le décidèrent à voyager; il partit pour l'Italie le 1^{er} novembre suivant. De retour de ce voyage le 20 juillet 1782, il reçut de la comparante les plus grands témoignages de joie, et il parut enchanté de se retrouver avec elle.

« Ce bonheur dura peu. Le 10 septembre de la même année, elle eut le chagrin de le voir partir pour un voyage d'outre-mer qu'il avait sollicité avec beaucoup de vivacité. A son départ, M. le vicomte de Beauharnais se flattait de l'espoir de laisser son épouse enceinte. Ayant été obligé par les circonstances de séjourner à Brest, il se félicite d'en apprendre la certitude. En effet la comparante est accouchée d'une fille, le 10 avril dernier. Jusque-là toutes

les lettres que M. le vicomte de Beauharnais lui avait adressées ne respiraient que des sentiments tendres et affectueux. Hélas! pouvait-elle s'attendre que la nouvelle de ses couches servirait de prétexte à son mari pour l'accabler d'injustes reproches par deux lettres, l'une datée du 12 juillet seulement et l'autre datée de Châtellerault le 20 octobre seulement (elles sont toutes deux de 1783). La dite dame vicomtesse de Beauharnais nous a présenté ces deux lettres, lesquelles sont, à la réquisition de la dame vicomtesse de Beauharnais, demeurées cy annexées après avoir été par elle certifiées véritables et d'elle signées et paraphées et de nous commissaire sus-dit.

« Lesquelles lettres contenant des imputations les plus atroces où, non content d'accuser la comparante d'adultère, M. le vicomte de Beauharnais la traite encore d'infâme et ajoute qu'il la méprise trop pour vivre désormais avec elle; en conséquence, il lui ordonne de se renfermer dans un couvent et, au cas qu'elle refuse d'exécuter cet ordre, il la menace d'être un tyran.

« Observe la comparante que, si ces horreurs n'étaient que l'effet d'un premier mouvement de jalousie, la jeunesse de son mari porterait peut-être à les excuser; mais elles sont tellement réfléchies et imaginées à dessein de secouer un joug qui lui pèse, que, sans vouloir, sur l'innocence de sa femme, s'en rapporter ni à M. le Marquis de Beauharnais, son père, ni à aucune des personnes respectables qui ont toujours été témoins de son honnêteté, il persiste dans sa résolution de ne plus habiter avec elle, et, pour montrer même qu'il la fuit, au lieu de descendre dans l'hôtel, dont il est le principal locataire, rue Neuve-Saint-Charles, et dans lequel il habite ordinairement ainsi

que Monsieur son père et Madame la vicomtesse de Beauharnais son épouse, il a été se loger ailleurs, observant qu'il est arrivé à Paris le 26 octobre dernier et que jusqu'à ce jour il n'a point encore repris son logement dans l'hôtel.

« Il n'est pas possible à la comparante de souffrir patiemment tant d'affronts. Ce serait manquer à ce qu'elle se doit, à ce qu'elle doit à ses enfants, et s'exposer au sort le plus affreux.

« A quoi désirant obvier la dite dame vicomtesse de Beauharnais nous a requis de nous transporter dans le dit couvent où nous sommes, à l'effet d'y recevoir la présente plainte des faits ci-dessus et dépendances dont elle nous a requis, acte que nous lui avons octroyé pour lui servir et valoir ce que de raison, se réservant de former incessamment sa demande en séparation de corps contre le dit sieur son mari, et a signé Tascher de Lapagerie.

Signé : JORON. »

L'affaire traîna plus d'un an : on n'en sera pas surpris.

Le vicomte ne put rien montrer des accablantes pièces qu'il avait annoncées. Il commença de se rendre compte qu'il avait fait une sottise; peut-être sa muse perdait-elle par l'habitude quelque chose de son autorité première; car il avait l'humeur changeante.

Il eut tout le monde contre lui, toute sa famille, son père, son frère aîné François, la comtesse Fanny, marraine de la petite Hortense.

Cependant, à l'abbaye de Panthémont, sa forteresse, Joséphine n'était pas très malheureuse. Ce n'était pas un couvent bien clos; il était le refuge de quelques vieilles filles et orphelines, aussi de quelques jeunes femmes

séparées ou en instance de l'être : toutes de première distinction.

Elle y eut la plus aimable compagnie; elle y continua d'apprendre la politesse et les belles manières. Elle y rencontra les plus vives sympathies; elle les attirait naturellement. On pense que ses compagnes furent sévères à son mari.

Les murs du couvent de Panthémont ont dû entendre quelques imprécations contre la méchanceté des hommes.

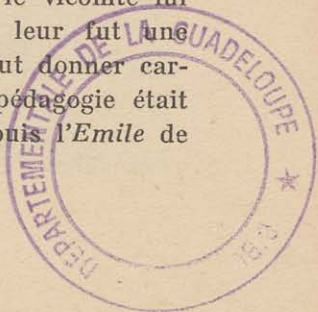
Alexandre n'était pas de force, d'autant moins qu'il s'était mis réellement dans son tort; il méritait le châtiement.

Il lui advint le 3 mars 1785.

Ne pouvant faire mieux, il consentit à se rencontrer chez le notaire avec la vicomtesse. Il fit des excuses pour ses lettres : il eût mieux fait de ne pas les écrire. Il dut admettre une séparation amiable : il verserait à sa femme une pension annuelle de 5.000 livres; elle garderait le petit garçon, Eugène, jusqu'à l'âge de cinq ans; elle garderait la petite Hortense qui recevrait une pension de son père; elle garderait le douaire qui lui avait été reconnu le jour de son mariage.

La liberté donc et des moyens d'existence.

Eugène, à cinq ans, l'année suivante, 1786, fut mis au collège d'Harcourt. Elle le vit souvent, et le vicomte lui donna chaque semaine des nouvelles. Ce leur fut une occasion de correspondance. Alexandre y put donner carrière à ses prétentions pédagogiques. La pédagogie était d'ailleurs fort à la mode en ce temps, depuis l'*Emile* de Rousseau.



Ménage brisé : les deux époux gardèrent des relations correctes. C'était la solution convenable : ils ne s'étaient pas assez aimés pour faire du fracas.

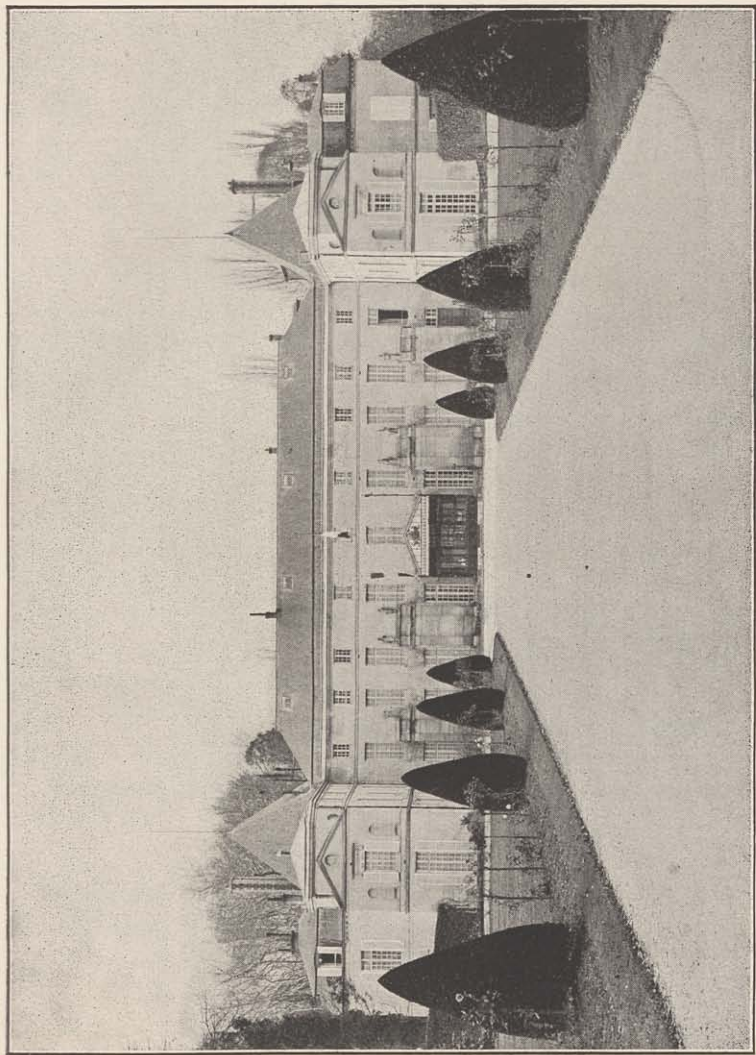
Joséphine vécut le plus souvent avec le marquis son beau-père et avec M^{me} Renaudin. M^{me} Renaudin vendit sa petite maison de Noisy-le-Grand, et ils s'installèrent ensemble à Fontainebleau. Ils ne se séparèrent plus : Alexis Renaudin mort en décembre 1795, M^{me} Renaudin, née Euphémie-Désirée de la Pagerie, épousa l'année suivante (juin 1796) le marquis de Beauharnais.

Ce fut la famille adoptive de Joséphine, sa famille de France.

La comtesse Fanny aussi vint demeurer à Fontainebleau.

Joséphine y retrouva les plus agréables relations, chez le comte de Montmorin, gouverneur du château, le vicomte et la vicomtesse de Béthizy, M. d'Acy. Elle faisait fort gracieusement, et dès lors d'une manière fort entendue, les honneurs de la maison de son beau-père. Elle aimait les promenades en forêt et elle fut invitée aux grandes chasses de la cour.

Le marquis en écrivait à M^{me} Renaudin le 5 novembre 1787 : « La vicomtesse court les champs dans ce moment à cheval. Ce soir, le Roi et vingt ou vingt-cinq chasseurs arrivent. Je ne suis point étonné que le vicomte est parti pour le Blaisois; c'est un véritable tourment que celui de vouloir aller chasser et de n'être point admis. La vicomtesse y a été, il y a trois jours, à la chasse au sanglier. Elle en a vu un. Elle a été mouillée jusqu'à la peau; elle ne s'en est pas vantée; elle a fait bonne contenance, après avoir changé de tout et mangé un morceau. De tout cela



LA MALMAISON.
L'entrée principale.

il n'est rien résulté; car elle se porte à merveille, votre serviteur et la petite également. »

La petite Hortense en effet grandissait en grâce et en sagesse. Joséphine écrivait à son père, le 20 mai 1787, en lui accusant réception de quelque argent de ses revenus :

« Ma lettre ne sera pas bien longue, étant occupée dans ce moment à soigner ma fille dont M. de Beauharnais a désiré l'inoculation. J'ai cru ne devoir pas résister dans cette circonstance délicate à la prière qu'il m'en a faite; jusqu'à présent je n'ai qu'à m'en louer puisque l'enfant est aussi bien qu'on puisse le désirer. Elle fait ma consolation; elle est charmante par la figure et le caractère; elle parle déjà fort souvent de son grand-papa et de sa grand'maman La Pagerie. Elle n'oublie pas sa tante Manette et me demande : « Maman, les verrai-je-ti bientôt? » — Tel est son patois pour l'instant. Eugène est depuis quatre mois dans une pension à Paris; il se porte à merveille; il n'a pu être inoculé à cause de ses dents de sept ans, qui lui poussent, comme vous voyez, de bonne heure. Je vois avec satisfaction qu'il sera aussi bien que sa sœur. Aussi son père l'aime-t-il beaucoup : il me donne toutes les semaines de ses nouvelles; j'en fais autant pour sa fille. »

Après trois ans de cette vie sans histoire, mais non sans charme en sa mélancolie, Joséphine fit le voyage de la Martinique avec Hortense.

Des historiens y ont cherché ou imaginé des raisons romanesques. Pourquoi cette manie de « romancer » l'histoire? La vie, la vie toute nue, n'est-elle pas plus émouvante que tous les romans? L'invention livresque ne vaudra jamais la chair palpitante...

Joséphine n'avait-elle donc pas le droit d'aller voir son

père et sa mère? Sa mère l'avait appelée tout de suite après ses malheurs; sa mère seule pouvait la consoler. Elle avait tardé parce que la petite fille était encore trop jeune et fragile: la traversée de l'Atlantique était alors très fatigante. Elle avait des revenus à la Martinique et aux environs; il n'était pas mauvais qu'elle allât y regarder elle-même afin de prendre avec ses parents les arrangements convenables.

En vérité il est inutile de chercher midi à quatorze heures: elle ne pouvait pas ne pas aller à la Martinique.

Elle y partit en juin 1788: Hortense avait alors cinq ans.

Elles allaient y rester deux ans.

Elle eut plaisir à promener sa petite fille là où vingt ans plus tôt elle avait coulé les jours gracieux de son enfance. Les négresses de la plantation admirèrent et fêtèrent l'enfant à leur façon naïve, comme elles avaient admiré jadis et fêté la mère.

Hortense écrivit plus tard dans ses Mémoires: « La vie calme que nous menions, tantôt sur une habitation, tantôt sur une autre, convint à ma mère... » Elle fut elle-même « gâtée » par tout le monde; elle le reconnut à sa façon.

« Un jour, dit-elle, je jouais auprès d'une table sur laquelle ma grand'mère était occupée à compter de l'argent. Je la regardais, et quelquefois, quand une pièce tombait de ses mains, je courais pour la ramasser et la lui rapporter.

« Je lui vis faire une douzaine de petites piles de gros sous qu'elle laissa ensuite sur une chaise, et elle quitta la chambre en emportant le reste de l'argent. J'ignore encore comment l'idée me vint qu'elle me donnait cet argent pour en disposer; mais je m'en convainquis tellement que je

pris tous ces tas de sous dans ma robe que je relevai pour en faire une poche, et je partis avec ce trésor... J'allai trouver un mulâtre domestique de la maison et je lui dis : « Jean, voici beaucoup d'argent que ma grand'mère m'a donné pour les pauvres noirs. Menez-moi à leurs cabanes pour le leur porter ». Il faisait une chaleur brûlante, et le soleil était dans toute sa force; mais j'étais si contente que je n'aurais pas voulu retarder d'un instant. Nous discutâmes avec Jean le meilleur moyen de satisfaire le plus de malheureux. J'allai dans toutes les cases des noirs, mon argent toujours dans ma robe retroussée que je tenais d'une main ferme et que j'ouvrais seulement pour en tirer ce que Jean décidait que je devais donner. La nourrice de ma mère, Marion la mulâtresse, eut double portion.

« Mon trésor étant épuisé, me voyant environnée de tous ces noirs qui me baisaient les pieds et les mains, je revenais triomphante, fière et joyeuse de tant de bénédictions, lorsqu'en rentrant dans la maison, je la vis en émoi. Ma grand'mère cherchait son argent... »

Il fallut s'expliquer. La petite Hortense pleura très fort, persuadée, quoi qu'on lui dît, qu'elle avait commis un vol impardonnable.

Ce fut le gros événement de ce pacifique séjour. La coupable était Joséphine qui avait appris à sa fille à aimer les pauvres noirs et à les traiter avec gentillesse et bonté.

Elle fut heureuse, elle aussi, à les revoir en leurs cases de bambous. Elle alla visiter ses voisins de campagne, les bonnes sœurs du couvent de Fort-Royal, le vieux curé qui l'avait baptisée et guidée en ses devoirs religieux; elle aima la messe du dimanche, dans la petite église des Trois-Ilets.

Elle fut heureuse autant qu'elle pouvait l'être encore. Elle y apaisa la douleur de ses désenchantements. Elle soigna son père et sa sœur dont la santé était délicate. Elle se sentit entourée à chaque minute, réchauffée, guérie, par la tendresse des siens et le charme incomparable de la maison paternelle.

Le pays natal et les caresses d'une mère ont les vertus les plus bienfaisantes...

A vingt-cinq ans, la vie n'est pas finie!...

SOUS LE COUTEAU DE LA GUILLOTINE (1790-1794)

Sa vie n'était pas, ne pouvait pas être à la Martinique.

Sa mère la retenait, craignait pour elle les orages de la France, d'où venaient des nouvelles inquiétantes.

C'était raison de plus pour s'en aller. Eugène grandissait; elle ne voulait pas rester loin de lui; son mari lui en donnait des nouvelles régulières, louait son application au travail, demandait à voir sa fille et désirait lui-même son retour: l'apaisement était venu, sinon l'amour, autour des deux enfants dont la grâce était un lien.

Depuis le départ de sa femme, Alexandre avait été pris dans le tourbillon politique. Dès la convocation des Etats généraux, il avait eu l'ambition d'en être. Sa famille, grâce aux éminents services du marquis, avait de l'influence dans le pays de Blois. Il se présenta pour être le député de la noblesse du bailliage; Lavoisier le soutint, rédigea un cahier qui demandait les réformes les plus hardies.

Le vicomte de Beauharnais fut député de la noblesse du Blésois. A Versailles, il resta lié avec le parti philosophique, et notamment avec son ancien protecteur, toujours son ami, le duc de La Rochefoucauld, à qui ses idées et ses sentiments humanitaires avaient fait une popularité étendue.

Il fut des quarante-deux députés de la noblesse qui prirent part au Serment du Jeu de Paume, et, en conséquence, se joignirent au tiers-état pour transformer les Etats généraux en Assemblée nationale. Il fut de ceux qui comprirent, après la Grande Peur et les premières menaces de Jacquerie, qu'il fallait en finir avec les privilèges de l'ancien régime et les inégalités féodales. Comme le duc d'Aiguillon et le duc de Noailles, il prit part avec enthousiasme aux grandes scènes de la nuit du 4 août. Il fut à son rang et sincèrement l'un des apôtres de l'ère nouvelle.

Il en eut la foi.

Son frère aîné François, député de la noblesse de Paris, était resté attaché à l'ancien régime. Eugène raconte en ses Mémoires: « Je me rappelle avoir assisté à plusieurs séances de l'Assemblée Constituante où mon père, qui avait embrassé les principes de la Révolution, siégeait au côté gauche, tandis que son frère aîné, le marquis François de Beauharnais, siégeait au côté droit. Il m'était arrivé quelquefois de me trouver auprès du poêle qui était au centre de la salle des séances, donnant une main à mon père et l'autre à mon oncle sans qu'ils s'adressassent la parole entre eux. » On fera ici la part de l'in-vraisemblance; Eugène avait neuf ans. Il ne faut sans doute retenir cette histoire que comme un symbole.

Voici une autre scène qu'Hortense a racontée après lui :

« Le jour de la Fédération, sorti de bonne heure avec son gouverneur qui était en grand costume d'abbé et qui le menait au Champ-de-Mars pour voir cette fête, il s'était trouvé au milieu du peuple entier de la capitale qui travaillait avec ardeur à porter les terres pour former l'espèce de cirque qui existe encore de nos jours. Mon frère marchait à côté de son abbé qui le tenait par la main. Six poissardes s'emparent du gouverneur, sans s'inquiéter du disciple de neuf ans, l'attellent à une petite charrette, se placent dedans, et à coups de fouet se font traîner par lui. Mon frère, furieux de se voir enlever son compagnon, veut le défendre. Il se saisit du parapluie, seule arme qui fût à sa disposition. Il court après la charrette, frappant, autant que ses forces le lui permettaient, sur tous ceux qui l'entourent, et réclame à grands cris son abbé. Son courage lui procura probablement quelque protecteur plus puissant que lui, et il parvint enfin à détacher l'abbé de son ridicule attelage, au hasard de la chute qui pouvait en résulter pour les dames de la charrette. »

Cependant la Révolution avait aussi gagné la Martinique.

Les « Amis des Noirs » proclamaient l'abolition de l'esclavage. Le 10 juin 1790, jour de la Fête-Dieu, il y eut des désordres à Fort-Royal; quinze noirs furent massacrés. Toute la montagne se souleva. Joséphine se réfugia, avec sa petite fille, sur la frégate la *Sensible* (fin septembre 1790). Les insurgés sommèrent les officiers du bâtiment de rester dans la rade. On estima plus prudent de lever les ancres, et la frégate partit sous les boulets,

sans accident. Joséphine débarqua à Toulon dans les premiers jours de novembre.

Au même moment, le 6 novembre, son père mourait; sa sœur Manette mourut quelques mois plus tard. Sa mère resta seule aux Trois-Ilets, et leur correspondance même ne fut pas toujours facile.

Elle passa la plus grande partie de l'année 1791 à Fontainebleau, chez son beau-père et sa tante.

A la fin de 1791, elle loua un petit appartement, avec beau salon, dans la rue Saint-Dominique, non loin de Saint-Thomas-d'Aquin. Elle s'y lia d'amitié avec une jeune veuve originaire de Sainte-Lucie, M^{me} Hosten. Elles allaient ensemble au théâtre. Elles eurent quelques relations avec Charlotte de Robespierre.

M^{me} Hosten emmena maintes fois Joséphine à la maison de campagne qu'elle possédait à Croissy. Elles y conquirent, dans le voisinage, les Vergennes, et leur fille, Claire-Elisabeth-Jeanne, qui devait épouser un peu plus tard M. de Rémusat, les Chanerier, M^{me} Campan qui, retirée à Croissy, allait ouvrir bientôt à Saint-Germain sa célèbre pension.

A Paris, rue Saint-Dominique, la vicomtesse de Beauharnais ouvrit son salon à beaucoup des collègues de son mari. Elle reprit avec Alexandre les relations les plus correctes, par-dessus la tête de leurs enfants. Ils ne s'étaient pas aimés : ils pouvaient s'approcher sans nouer leurs lèvres. La séparation leur donnait à tous deux satisfaction.

La comtesse Fanny l'aidait fort agréablement à recevoir les plus influents députés de la Constituante, et d'autres hommes politiques. On vit chez elle La Fayette, le duc d'Aiguillon, Montesquieu, Barnave, Mounier, Thouret,

Menou, Hérault de Séchelles, Réal, Tallien, Barrère, Mathieu de Montmorency-Laval, le marquis de Caulaincourt... Elle eut les relations les plus affectueuses avec le prince de Salm-Kyrbourg et sa sœur la princesse Amalia de Hohenzollern-Sigmaringen, et elle la visita en leur charmant hôtel de Salm, qui devait être plus tard le Palais de la Légion d'Honneur.

Les réceptions de M^{me} de Beauharnais étaient particulièrement goûtées. Elles ne se piquait pas de se connaître en politique; elle n'avait pas les vertus philosophiques de M^{me} Roland; il lui suffisait d'être gracieuse : cela est aussi une politique, qui peut mener loin.

Ne fut-elle pas pour quelque chose ainsi dans l'ascension de son mari aux plus grands honneurs de la Constituante? Car l'année 1791 vit l'apogée de sa carrière.

Il était président de la société des Jacobins lors de la mort de Mirabeau, et il la représenta à ses funérailles.

Il fut le président de l'Assemblée Nationale le 18 juin. Le 21 juin, il eut à lui annoncer la fuite du roi, et, par cette défaillance de l'exécutif, il se trouva le premier personnage de l'Etat. On disait à Fontainebleau, autour d'Eugène et d'Hortense: « Voilà notre Dauphin et notre Dauphine ! » La vieille négresse de la Martinique n'avait-elle pas annoncé que Joséphine serait Reine? En ces circonstances délicates, Beauharnais eut la meilleure tenue, prononça les discours les plus expressifs, gagna les suffrages de ses collègues. Il fut encore président le 31 juillet, et, le 5 août, jusqu'au 13, il dirigea les débats sur la nouvelle Constitution.

En septembre, l'Assemblée se sépara, et Alexandre ne fut plus rien.

Il reprit son rang dans l'armée. Au printemps de 1792, lorsque la guerre fut déclarée à l'Autriche et à la Prusse, il alla servir à l'armée du Nord, sous Rochambeau. Comme adjudant à la 22^e division, il était au camp de Soissons lors des opérations qui aboutirent à la victoire de Valmy.

Cependant le 10 août la royauté avait été abolie, et Louis XVI enfermé au Temple avec sa famille. Les massacres de Septembre firent des victimes dans l'entourage des Beauharnais. François de Beauharnais avait émigré. Il était dans l'armée de Condé. Le duc de La Rochefoucauld, malgré ses sentiments généreux, fut tué à Gisors, Charles de Rohan-Chabot sur le seuil de la prison de l'Abbaye.

Le roi fut décapité le 21 janvier 1793 : menace de mort sur tous les ci-devant nobles.

Les Prussiens, après Valmy, se retirèrent sur le Rhin. Beauharnais fut envoyé à l'armée de Lückner à Thionville. Son frère François, pour ne pas s'exposer à le rencontrer sur le champ de bataille, demanda à ne pas servir : le prince de Condé y consentit. Alexandre, promu au grade de maréchal de camp, fut nommé chef d'état-major à l'armée du Rhin, dont le quartier-général était à Strasbourg.

Mais la mort du roi amena une coalition européenne. Les Prussiens reprirent l'offensive. La Belgique fut perdue par les armées françaises après la défaite de Nerwinden, et la conduite de Dumouriez répandit partout des soupçons de trahison. Les Girondins, dont il était, furent avec lui compromis. Les Montagnards commencèrent à s'emparer de tout le pouvoir. Le Comité de Salut Public eut la direction de toutes les affaires politiques et militaires. Le tribunal révolutionnaire prit ses redoutables fonctions.

La Terreur va être à l'ordre du jour.

Joséphine eut peur, sinon pour elle, du moins pour ses enfants. Elle essaya de les mettre à l'abri. Le prince de Salm s'offrit à les conduire en Angleterre, comme s'ils étaient ses enfants. Ils s'arrêtèrent à Saint-Pol, pour quelques formalités qui annonçaient des difficultés. Hortense en écrivit à sa mère, qui lui répondit : « Ta lettre m'a fait bien plaisir, ma chère Hortense, je suis sensible aux regrets que tu me témoignes d'être éloignée de ta maman; mais, mon enfant, ce n'est pas pour longtemps; j'espère que la princesse reviendra au printemps, ou j'irai te chercher. Ah! Comme tu vas être habile quand tu reviendras! Comme la princesse me dira du bien de mes petits enfants! Je n'ai pas besoin de te recommander de bien l'aimer; je vois par ta lettre que tu es bien reconnaissante de toutes ses bontés pour toi et pour ton frère. Témoigne-le-lui souvent, ma chère amie, c'est le moyen de me plaire. J'ai bien du chagrin d'être séparée de toi, je n'en suis pas encore consolée. J'aime ma chère petite Hortense de tout mon cœur. Embrasse pour moi Eugène.

« Adieu, mon enfant, mon Hortense, je t'embrasse de tout mon cœur et je t'aime de même. Ta tendre mère, Joséphine de Beauharnais. »

Cependant Alexandre, en apprenant le départ de ses enfants, avait protesté avec la plus grande énergie : son frère émigré, ses enfants partis, rien de plus compromettant pour lui-même. Les enfants furent ramenés à Paris.

Les événements se précipitèrent.

Custine, qui avait parcouru triomphalement toute la rive gauche du Rhin et enlevé Mayence, est refoulé par les

Prussiens, lâche Mayence, qui est assiégée. On l'appelle à l'armée du Nord; mais son cas est soumis à une enquête. Le 30 mai, Beauharnais le remplace à la tête de l'armée du Rhin : il a pour mission de délivrer Mayence. Il y excite ses soldats par de magnifiques proclamations qui soulèvent les applaudissements de la Convention.

Le 16 juin, il est appelé au ministère de la Guerre. Il refuse: il veut servir à l'armée. Applaudissements. Il porte son quartier-général à Landau. Applaudissements. Il va marcher vers Mayence: c'est l'affaire de quelques étapes. Mais l'armée de la Moselle, sous Houchard, n'est pas prête: retards.

Tout à coup, Mayence capitule, le 23 juillet.

L'émotion fut d'une extrême vivacité à la Convention. C'est le moment des grands désastres. Condé, Valenciennes tombent au pouvoir des Autrichiens. Custine est mis en état d'arrestation.

La Vendée refoule les troupes républicaines.

Toulon est livrée aux Anglais par les royalistes, la Corse par Paoli.

La guillotine se dresse sur la place de la Révolution. La loi des suspects tient la France entière sous une formidable surveillance. Le gouvernement sera « révolutionnaire jusqu'à la paix ».

La chute de Mayence a obligé Beauharnais à se replier. Le 2 août, il a ramené son quartier-général à Wissembourg. On lui enlève une partie de ses troupes pour les porter à l'armée du Nord; car la route de Paris est menacée.

Il ne l'accepte point; car il risque d'être à son tour débordé par les Prussiens qui avancent. Il donne sa démis-

sion: les représentants qui sont auprès de lui la refusent. Il insiste; il se plaint de la méfiance qu'il sent autour de lui, sous prétexte qu'il est un ci-devant noble. La Convention accepte sa démission.

Suspect et dangereux de quitter son poste au moment des combats.

Il se retire dans ses terres du Blésois. Il fut accueilli chaleureusement par la Société populaire de Blois; il s'installa dans une petite maison à Blois. Il devint président de la Société populaire de son chef-lieu de canton, Chaumont.

Certificats de civisme.

Mais la colère populaire était soulevée contre les ci-devant nobles, responsables, sinon coupables des désastres qui acculaient la patrie aux suprêmes périls. Custine, Lückner, Biron, Houchard décapités, le cercle de sang se resserre autour du vicomte de Beauharnais... et de la vicomtesse.

Des historiens, ou soi-disant tels — il faudrait plutôt les appeler des romanciers — ont cru avoir le droit, ou même le devoir, de chercher quels étaient alors le ou les amants de Joséphine. Ainsi Alexandre à la Martinique. Car, n'est-ce pas? *A priori*, il est impossible à une jeune femme de trente ans, mère de deux enfants, de n'avoir pas, régulièrement, un ou plusieurs amants.

Il faudrait souhaiter à ces juges de moralité d'avoir connu eux-mêmes la Terreur et d'avoir vécu seulement quelques jours sous le couperet de la guillotine, afin que l'on puisse juger de leurs propres dispositions aux entreprises amoureuses en de pareilles ciconstances.

Au commencement de mars 1794, Beauharnais est arrêté, emmené à Paris, enfermé à la prison du Luxembourg. Joséphine se multiplie en démarches et en prières.

Le Comité de Salut Public et le Comité de Sûreté Générale décrètent que les ci-devant nobles devront quitter Paris dans un délai de dix jours. Joséphine demande des passeports pour elle et ses enfants. Elle est arrêtée le 20 avril et enfermée à la prison des Carmes. On perquisitionne chez elle, rue Saint-Dominique, à Croissy. On ne trouve rien. Mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit coupable pour être condamnée. Au reste, elle est coupable par définition, étant une « ci-devant ».

La guillotine fonctionne en permanence. Hébert et ses amis sont guillotins le 24 mars; Danton et ses amis, parmi lesquels Hérault de Séchelles, le 5 avril, Lavoisier le 8 mai.

Alexandre de Beauharnais est amené à la prison des Carmes, près de sa femme: sans doute pour doubler leur martyre, par la pensée de leurs enfants. Eugène a été mis en apprentissage chez un menuisier, Hortense chez la couturière de sa mère.

Alexandre écrit à Hortense (la pauvre petite a onze ans):

« Ma chère petite Hortense, tu partages donc mes regrets de ne pas te voir, mon amie; tu m'aimes, et je ne peux pas t'embrasser. Pense à moi, mon enfant; pense à ta mère; donne des sujets de satisfaction aux personnes qui prennent soin de toi, et travaille bien; c'est par ce moyen, c'est en nous donnant l'assurance que tu emploies bien ton temps que nous aurons plus de confiance encore dans tes regrets et dans tes souvenirs. Bonjour, mon amie,

ta mère et moi sommes malheureux de ne point te voir. L'espérance de te caresser bientôt nous soutient, et le plaisir d'en parler nous console. »

Le 9 mai, Eugène et Hortense adressèrent une supplique au Comité de Sûreté générale :

« D'innocents enfants réclament auprès de vous, citoyens représentants, la liberté de leur tendre mère, de leur mère à qui l'on n'a pu rien reprocher que le malheur d'être entrée dans une classe à laquelle elle a prouvé qu'elle se croyait étrangère puisqu'elle ne s'est jamais entourée que des meilleurs patriotes, que des plus excellents Montagnards. Ayant demandé son ordre de passe pour se soumettre à la loi du 26 germinal, elle fut arrêtée le soir sans pouvoir en pénétrer la cause. Citoyens représentants, vous ne laisserez pas opprimer l'innocence, le patriotisme et la vertu. Rendez la vie à de malheureux enfants: leur âge n'est point fait pour la douleur. »

Eugène et Hortense vivaient à l'hôtel de Salm, avec leur gouvernante, Mlle Lannoy. Calmelet, l'homme de confiance de Joséphine, guidait leurs démarches enfantines, en faisait de son côté, chez Réal, chez Barère.

Le petit chien de Joséphine — il avait nom Fortuné — rendit des services. Il n'était « ni beau, ni aimable, dit Arnault; bas sur pattes, long de corps, moins fauve que roux, ce carlin au nez de belette ne rappelait sa race que par son masque noir et sa queue en tire-bouchon. Il n'avait pu tenir en grandissant ce qu'il promettait étant petit; mais Joséphine et ses enfants ne l'en aimaient pas moins, quand une circonstance le leur rendit plus cher encore. Les enfants de Joséphine avaient la permission de voir leur mère au greffe avec leur gouvernante. Le concierge

assistait à toutes leurs entrevues. Comme Fortuné était toujours de la partie, et qu'il ne lui était pas interdit d'entrer dans l'intérieur, la gouvernante imagina un jour de cacher, sous un beau collier neuf dont elle le para, un écrit qui contenait ce qu'on ne pouvait dire à sa maîtresse. Joséphine, qui ne manquait pas de finesse, devina la chose et répondit au billet par le même moyen. Ainsi s'établit entre elle et ses amis, sous les yeux mêmes de son surveillant, une correspondance qui la tenait au courant des démarches qu'on faisait pour la sauver et qui soutenait son courage. La famille sut gré au chien du bien qui s'opérait par son entremise autant que s'il se fût opéré par sa volonté; et il devint pour les enfants comme pour la mère l'objet d'un culte qui dura jusqu'à sa mort ». Sa mort devait être tragique.

Cependant Joséphine réagissait mal contre la perspective du couperet : elle avait de pitoyables défaillances; ses compagnes, Térésia Cabarrus, 19 ans, la duchesse d'Aiguillon, essayaient de la soutenir; en vain; elle n'était qu'une pauvre femme, elle ne voulait pas mourir. On lui rappelait la prophétie de la négresse, qu'elle serait reine... Mais ne l'avait-elle pas été lorsque son mari était le premier personnage de l'Etat? Et la négresse n'avait-elle pas annoncé aussi qu'elle périrait dans une émeute populaire?

Aux sinistres nouvelles du dehors, aux appels quotidiens de la guillotine, après chaque visite de ses enfants, elle s'anéantissait en larmes, en sanglots, en longs évanouissements. Elle ne voulait pas mourir : guenille humaine.

Hoche fut jeté à la prison des Carmes. Il avait servi sous Beauharnais et avait gardé de lui un souvenir affec-

tueux. Il le lui dit; il lui donna un peu de réconfort. Elle lui en sut gré. Coquetterie? Il est bien question de coquetterie !

Le 20 Prairial (9 juin), c'est la fête de l'Être Suprême, le triomphe de Robespierre. Mais Robespierre n'est pas content de l'accueil qu'on lui a fait; il sent des résistances, et, ce qui est pire, des ironies. Loi du 22 prairial: la procédure du tribunal révolutionnaire sera accélérée, plus de plaidoiries, plus de sursis aux exécutions.

Fouquier-Tinville se frotte les mains: « Bientôt, dit-il, on mettra sur la porte des prisons: Maison à louer ». La Terreur devient le carnage: cinquante têtes coupées dans un jour: « Ça va bien, dit Fouquier, les têtes tombent comme des ardoises... Il faut que ça aille mieux encore: la décade prochaine, il m'en faut 450 au moins ! »

On parle d'une conspiration des prisons.

Alexandre de Beauharnais est appelé, emmené à la Conciergerie: c'est l'antichambre de la place de la Révolution » (4 thermidor-23 juillet).

Il écrit à Joséphine :

« La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser nos chers enfants. Je ne te parlerai point de mes regrets; ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ce rapport.

« Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour ses plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience

pure et une âme honnête dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la République.

« Adieu, mon amie, console-toi par mes enfants; console-les en les éclairant et surtout en leur apprenant que c'est à force de vertu et de civisme qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice et rappeler mes services et mes titres à la reconnaissance nationale.

« Adieu, tu sais ceux que j'aime; sois leur consolation et prolonge par tes soins ma vie dans leur cœur.

« Adieu, je te presse, ainsi que mes chers enfants, pour la dernière fois de ma vie, contre mon sein. »

Il fut exécuté le 5 thermidor (24 juillet). Il avait 34 ans.

Joséphine en fut informée le 9 au matin. Elle pensa que son tour était proche. Elle coupa elle-même ses beaux cheveux pour qu'on les remît à ses enfants.

On vint chercher son lit, disant qu'elle n'en aurait plus besoin. Elle s'effondra. Ses compagnes se pressent autour d'elle, la relèvent, maudissent les bourreaux. Un médecin qui est là dit qu'elle est frappée au cœur, qu'elle n'en a pas pour huit jours. On la laisse... On reviendra...

Une femme du peuple, en face de la prison, se met à sa fenêtre et agite sa robe avec insistance; on lui crie : « Robe? » Elle répond : « Oui! » Elle prend une pierre dans son jupon. On lui crie : « Pierre? » — « Oui! — « Rob? Pierre? » Elle fait le signe du couteau de la guillotine, et se met à danser, en tapant dans ses mains.

Un moment après, on entend dans le corridor le porteclefs qui pousse son chien à coups de pied : « Marcheras-tu, Robespierre? »

On rapporta le lit de Joséphine.

Ce furent les premières nouvelles de Thermidor, de la Délivrance.

Tallien avait déchaîné et conduit le mouvement contre Robespierre. Il sauvait ainsi Térésia Cabarrus, qu'il avait vue à Bordeaux et pour laquelle il avait conçu une ardente passion. Elle l'épousa quelque temps après, et fut surnommée Notre-Dame de Thermidor.

Libérée le 12 thermidor (31 juillet), elle alla elle-même porter à Eugène et Hortense la nouvelle de la prochaine libération de leur mère.

Joséphine sortit de prison le 6 août. Elle alla se reposer à Fontainebleau, chez son beau-père.

II

NOCES HÉROÏQUES

(1794-1799)

LE COUP DE FOUDRE (1794-1796)

Voulez-vous maintenant, amis lecteurs et lectrices, que nous nous amusions à un jeu qui n'est pas innocent?

Joséphine a perdu son mari. Elle doit donc manquer de ressources. Or elle vit fort gentiment. Elle met sa fille en pension. D'où vient l'argent? Elle est jolie. Cherchez l'homme..., ou les hommes.

Ainsi s'est établie autour de la pauvre femme, non pas tant en son temps que depuis, une atmosphère de petits scandales mondains dont on a voulu faire croire qu'elle était l'expression de la vérité. Ce n'est pas si sûr : il nous paraît bien dangereux, pour ne pas dire plus, de faire de l'histoire avec des suppositions et des conjectures.

Ce n'est pas qu'il nous plaise, par esprit de contradiction, de plaider Joséphine vertueuse. Nous ne la voyons pas candidate au prix que le bon baron de Montyon venait alors de fonder.

Elle était aimable. Elle a eu des amitiés, peut-être chaudes. Est-ce donc un crime d'aimer? Que la femme qui n'a jamais eu de faiblesse, si faiblesse il y a, lui jette la

première pierre! Après l'épreuve sanglante, elle a senti la joie de vivre. Elle a vécu une époque un peu dévêtue : ainsi beaucoup de nos contemporaines depuis la grande guerre. Est-ce une raison pour en faire le prototype de la Veuve Joyeuse, pour remuer autour d'elle une boue de médisances épicées?

Vilain rôle que de salir une jeune femme. Que nous sommes loin du proverbe arabe : « Il ne faut pas battre une femme même avec une fleur », — et de Victor Hugo :

« Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe! »

Et ce ne fut pas le cas de Joséphine.

Nous sommes bien plus près de Basile : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

Napoléon le disait à O'Méara : « Que faire à cela? S'il entrait dans la tête de quelques-uns d'imprimer qu'il m'a poussé du poil et que je marche à quatre pattes, il est des gens qui le croiraient et diraient que Dieu m'a puni comme Nabuchodonosor. »

Nous nous en tiendrons ici à notre devoir d'honnête homme : ne rien interpréter de mauvaise foi, — et à notre métier d'historien : dire le vrai, tout le vrai, mais ne dire que le vrai, le prouvé, archi-prouvé, le vu, ce qui s'appelle vu, avec ce sentiment particulier qu'il n'y a rien de plus délicat et de plus respectable qu'une réputation de femme, fût-elle morte, fût-elle impératrice et reine.

Les ressources de Joséphine après Thermidor? Les mêmes qu'avant.

Elle demeura quelques semaines à Fontainebleau. Calmelet, son homme de confiance, subrogé-tuteur de ses enfants, mit ses affaires en ordre. Le gouvernement, en

échange des équipages de son mari, lui donna un carrosse à deux chevaux qui lui fut commode pour ses visites dans Paris : ce n'est pas une tare que d'avoir une voiture. Elle trouva dans les terres du Blésois de quoi continuer les pensions qu'Alexandre autrefois lui versait pour elle et pour les deux enfants, héritiers de leur père.

Eugène avait été emmené par Hoche, qui le garda un moment à l'armée comme aide-de-camp. Hortense entra à l'Institution nationale de Saint-Germain, chez M^{me} Campan.

Elle réussit à toucher quelques revenus de ce qui lui appartenait à la Martinique par suite de la mort de son père et de sa sœur dont elle était l'unique héritière.

Ce ne fut pas facile, parce que les Anglais s'étaient rendus maîtres de la Martinique et que les communications étaient rares : il lui arriva de rester quatre mois sans nouvelles de sa mère.

A sa sortie des Carmes, elle lui écrivit pour la rassurer.

Pas de réponse. Le 20 novembre, elle recommença : « A la veuve La Pagerie, sur son habitation aux Trois-Ilets à la Martinique.

« Une personne qui part pour la Nouvelle-Angleterre se charge, ma chère maman, de vous faire parvenir cette lettre. Je serai bien heureuse qu'elle puisse vous apprendre que votre fille et vos petits-enfants se portent bien. Vous avez sans doute appris le malheur qui m'est arrivé : je suis veuve depuis quatre mois ; il ne me reste de consolation que mes enfants, et vous, ma chère maman, pour unique soutien. Mon vœu le plus ardent est de nous voir réunis un jour et j'espère bien que les circonstances nous serviront assez bien pour le réaliser. »

Un honnête commerçant de Dunkerque, M. Emmerly,

s'occupa de ses revenus de la Martinique. Le 1^{er} janvier 1795, elle écrivait à sa mère : « J'espère que les tendres expressions de votre pauvre Yéyette et de ses enfants vous parviendront; elle a bien besoin d'en recevoir de vous; son cœur souffre d'en être si longtemps privé... Que j'aspire après l'instant qui nous réunira pour ne plus nous quitter. C'est le vœu le plus ardent de cette pauvre Yéyette. » Et elle profitait de cette occasion pour indiquer à sa mère, sur le conseil de M. Emery, les meilleurs moyens de faire passer des fonds à Hambourg, en mains sûres.

En octobre 1795, elle fit elle-même le voyage de Hambourg, et se mit en rapports avec la banque Mathiessen et Sissen. Mathiessen était marié avec une nièce de M^{me} de Genlis. Elle put toucher trois lettres de change tirées sur Hambourg, d'une valeur totale de 1.000 livres sterling. Le 30 octobre, elle exprimait encore son désir que sa mère vînt la rejoindre en France : « Pourquoi ne sommes-nous pas réunies, ma chère maman? Que de peines et de chagrins un tel bonheur eût épargnés à votre chère Yéyette! Adieu, ma bonne et bien-aimée maman. La Pagerie veuve Beauharnais. »

Après quelques mois passés à Fontainebleau, elle était rentrée à Paris pour l'hiver. Elle y avait retrouvé ses relations, du moins celles que n'avait pas coupées la guillotine. Elle en avait noué d'autres. Elle visita Térésia Cabarrus, devenue M^{me} Tallien, dont la beauté rayonnait sur la société de ce temps; elle disait : « J'ai horreur de l'ingratitude. » Elle se trouva naturellement dans le monde des Thermidoriens. Elle y rencontra Barras, qui en était le vrai chef. Il la reçut à sa maison de Chaillot, avec beaucoup d'autres personnes. Privément? C'est bien possible.

Ce n'est pas écrit. Barras le laisse entendre : le fat ! Et il a dit tant d'horreurs, qu'elles lui sont retombées sur le nez. Elle donna des réceptions en son honneur à la maison de campagne qu'elle avait louée à Croissy : une fois par semaine ? Voilà qui est bien précis. Pendant combien de semaines ? Elle emprunta de la vaisselle aux Pasquier, ses voisins : c'est donc qu'elle n'en avait pas assez ; il en faut pourtant si peu pour deux en l'occurrence !

Le 17 août 1795, elle quitta son appartement de la rue Saint-Dominique et prit à bail un petit hôtel de la rue Chantereine que lui céda Julie Carreau, séparée alors de Talma. Elle s'y installa dans un assez joli mobilier. Quelqu'un dit : Barras *sans doute* l'y aida. Voilà qui est au moins impertinent.

Elle allait souvent à Saint-Germain pour y voir Hortense, qui paraît avoir été tout de suite une des élèves préférées de l'Institution nationale, très liée avec les deux nièces de M^{me} Campan, Adèle et Eglé Auguié. Occasion à de jolies rencontres, sans doute irréprochables. On venait souvent aussi de Saint-Germain à la rue Chantereine.

Récapitulons, s'il est permis, l'emploi du temps de Joséphine depuis sa sortie des Carmes (août 1794) jusqu'en octobre 1795 : son deuil et le souvenir tragique de son mari, la correspondance avec sa mère, l'établissement et l'éducation de ses enfants, de longs séjours à Fontainebleau chez son beau-père et sa tante, une installation nouvelle à la rue Chantereine, des démarches laborieuses pour reconstituer sa vie et ses ressources, quelques relations de société. Fallait-il retourner au couvent ? Pourquoi ? De la coquetterie ? Peut-être. Une ou des intrigues ? Je ne

sais pas. Les mœurs étaient faciles lors de la réaction thermidorienne, et les robes légères.

Elle n'était pas prude. Elle n'avait rien d'Arsinoé. On lui trouverait quelque chose de Célimène, en transposant l'époque.

32 ans : en pleine possession de son charme et de sa grâce, plus émouvante de ses déceptions et de ses malheurs.

Cependant la Révolution suivait son cours naturel, c'est-à-dire tumultueux. Car la vie de Joséphine ne coule pas dans des temps de calme : tempêtes sans cesse renouvelées, jusqu'au dernier jour. Ces orages extérieurs bouleversent les mœurs et les tempéraments. Vit-on jamais pareils troubles?

Depuis la chute de Robespierre, la réaction thermidorienne, les difficultés politiques, la disette, la crainte d'une autre Terreur, favorisaient les espérances et les efforts de restauration royaliste. La Convention dissoute, il paraissait impossible d'empêcher le retour des Bourbons.

Avant de se séparer, la Convention vota la constitution de l'an III (1795), qui établissait le gouvernement du Directoire : cinq Directeurs, élus par les Conseils pour exercer le pouvoir exécutif; deux Conseils, les Cinq-Cents, les Anciens, élus par un système de suffrage censitaire, pour exercer le pouvoir législatif.

Il était manifeste à tous les yeux qu'aux premières élections des Conseils les royalistes auraient une majorité écrasante. La Convention prétendit l'empêcher : elle décréta en fructidor (septembre) que les Conseils devraient être composés, au moins pour les deux-tiers, d'anciens Conven-

tionnels, pour la plupart régicides. Attentat contre la souveraineté nationale, déjà ou encore un coup d'Etat.

Les royalistes s'organisèrent pour une insurrection; ils n'avaient pas d'autre ressource. Ils étaient nombreux, peut-être les plus nombreux, à Paris. Ils s'armèrent, se groupèrent par quartiers, enserrèrent la Convention dans un cercle de plus en plus étroit autour des Tuileries où elle siégeait, et, le 12 vendémiaire, 5 octobre, se dressèrent en armes, pour l'écraser, et, avec elle, la République.

La Convention confia le soin de sa défense à Barras.

Mais Barras, quoiqu'il fût arrivé, sous l'ancien régime, au grade de capitaine, n'était pas un grand stratège. Il appela à lui un jeune général, alors en disponibilité, Napoléon Bonaparte, ou Buonaparte.

C'était un personnage parfaitement inconnu. Les gens bien informés savaient que ce petit officier, d'origine corse, chassé de son pays par Paoli, avait servi devant Toulon avec beaucoup d'éclat et qu'il y était devenu général de brigade par la protection de Robespierre, qu'il avait été entraîné un moment dans leur chute et enfermé au fort Carré à Antibes, que, nommé à un emploi de son grade dans l'armée des Côtes de l'Ouest pour la guerre de Vendée, il avait refusé sous divers prétextes, qu'il avait été destitué pour désobéissance, mais que, par quelque influence d'origine jacobine, il avait été appelé dans les bureaux du Comité de Salut Public pour y étudier les plans d'opérations de l'armée des Alpes et d'Italie, que pourtant il considérait son avenir comme compromis en France et qu'il venait d'être nommé chef de la mission militaire que demandait le sultan de Constantinople pour l'instruction de ses nouvelles troupes...

Il allait partir, mais il n'était pas parti. Il était là, sans emploi; Barras l'avait rencontré ou avait entendu parler de lui devant Toulon, connaissait ses opinions républicaines très ardentes, savait qu'il ne trahirait pas la République. Barras ne songeait pas encore à travailler à la restauration de la royauté; ce n'était pas alors son intérêt.

Il appela Bonaparte à défendre avec lui la Convention et la République.

Bonaparte accepta, vint à la Convention, demanda des canons. On le laissa faire. Il fit venir de partout aux environs de la capitale tous les canons que l'on put trouver. Il les disposa autour des Tuileries. Les royalistes, maîtres de tout le quartier de la rue de la Loi, aujourd'hui Richelieu, et du Palais-Royal (alors Egalité), se poussaient en force dans la rue Saint-Honoré, en masses devant l'église Saint-Roch. Ils allaient arriver aux Tuileries par le jardin, reprendre pour le compte de la Royauté la bataille du 10 août...

Ils trouvèrent là les canons de Bonaparte. Une formidable décharge cloua l'insurrection sur les degrés de l'église Saint-Roch. Une manœuvre d'infanterie, appuyée d'artillerie, par les rues voisines à l'est et à l'ouest, refoula les royalistes vers le nord, au delà de la rue de la Loi.

En quelques heures, l'ordre régna à Paris. La République était sauvée.

Le nom de Bonaparte, Buonaparte, fut sur toutes les lèvres. Barras, élu directeur, lui laissa le commandement de l'armée de l'intérieur, ou de Paris : on ne pouvait pas mettre en meilleures mains la garde du nouveau régime.

Ce fut Bonaparte, à ce titre, qui installa le Directoire

au palais du Luxembourg, 30 octobre 1795 : Barras, Carnot, La Réveillère-Lepeaux, Letourneur, Rewbel.

Installation sans éclat, dans l'inquiétude universelle, dans la conspiration des passions politiques et des misères sociales, dans la détresse de tous les intérêts.

Le commandant de l'armée de Paris demeurait l'espoir des Républicains : figure mystérieuse déjà ; si peu connue jusque-là, elle excita beaucoup de curiosité...

Pour assurer le maintien de l'ordre, le général Bonaparte exigea de tous les particuliers la remise au gouvernement de toutes les armes qu'ils pouvaient avoir entre leurs mains.

Eugène de Beauharnais raconte en ses Mémoires :

« Je ne pus me faire à l'idée de me séparer du sabre que mon père avait porté et qu'il avait illustré par d'honorables et d'éclatants services. Je conçus l'espoir de pouvoir garder ce sabre et je fis des démarches en conséquence auprès du général Bonaparte. L'entrevue qu'il m'accorda fut d'autant plus touchante qu'elle réveilla en moi le souvenir de la perte encore récente que j'avais faite. Ma sensibilité et quelques réponses heureuses que je fis au général lui firent naître le désir de connaître l'intérieur de ma famille, et il vint lui-même le lendemain me porter l'autorisation que j'avais si vivement désirée. Ma mère l'en remercia avec grâce et sensibilité. Il demanda la permission de revenir nous voir et parut se plaire de plus en plus dans la société de ma mère. »

Ou bien Joséphine alla remercier le général de sa bienveillance à l'égard d'Eugène, et le général lui rendit sa visite à la rue Chantereine. Quoi qu'il en soit, curieuse

rencontre, c'est le sabre de Beauharnais qui amena Bonaparte chez Joséphine.

Le petit hôtel que la vicomtesse de Beauharnais venait de louer, rue Chantereine, se trouvait dans le quartier de la Chaussée d'Antin et de la rue de Châteaudun; tout autour, des jardins maraîchers, sur un fond humide, poétisé, dans une certaine mesure, par le chant des reinettes ou grenouilles. On y arrivait de la rue Chantereine par un couloir entre deux murs, d'environ 120 mètres de longueur, juste assez large pour le passage d'une voiture; avec écurie et remises, il occupait un terrain d'environ 2.000 mètres de superficie, parmi quelques bouquets de peupliers.

L'hôtel lui-même, d'environ 20 mètres de longueur et 10 de largeur, comprenait trois étages : au sous-sol, cuisine, cave et débarras; au rez-de-chaussée, où l'on accédait par cinq ou six marches, un vestibule en vérandah, une salle à manger de 5 mètres sur 4, un grand salon de 5 mètres sur 6 avec portes-fenêtres des deux côtés sur le jardin, une autre chambre grande comme la salle à manger, de quoi faire, au besoin, un cabinet de travail. — Au premier étage, trois chambres semblables.

Julie Carreau, de l'Opéra, l'avait acheté en 1782. Elle y était devenue M^{me} Talma. Sa séparation d'avec lui lui rendait sans doute la maison moins chère, et elle l'avait louée à M^{me} de Beauharnais.

Joséphine venait à peine d'y ouvrir son salon lorsqu'elle fit la connaissance du général Bonaparte.

Il y trouva une société fort distinguée, les Ségur, les Caulaincourt, les Tallien, M^{mes} de Lameth et d'Aiguillon. Il y fut fort bien accueilli, avec autant de curiosité que

de sympathie. Hortense, qui était souvent chez sa mère, dit là-dessus : « Sa conversation était toujours marquée de quelques traits, et, jusqu'aux histoires de revenants qu'il racontait quelquefois, il avait l'art de les rendre intéressantes par l'originalité de ses récits... Il semblait être l'âme de cette petite société. »

On le vit souvent chez M^{me} de Beauharnais. Il s'y plut beaucoup. Il avait eu une jeunesse austère et laborieuse; il n'avait pas eu le loisir des aventures du cœur. A 18 ans, il avait essayé de faire de la morale à une demoiselle du Palais-Royal, il avait échoué, et il avait été scandalisé de la corruption de Paris. Depuis, il s'était battu contre Paoli, contre les Anglais devant Toulon, contre la misère et les privations. Il n'avait pas connu la femme.

Il écrit alors à son frère Joseph : « La femme règne partout dans les salons, les promenades, les spectacles, les bibliothèques, et les hommes en sont fous... » C'est la fête du Directoire.

Il en prit sa part, à sa manière. Il fut littéralement fou de Joséphine. On en jugera.

Il fut fasciné par la grâce souveraine qui émanait de toute la personne et des allures de la jolie créole. Elle n'était pas idéalement belle, comme M^{me} Tallien ou M^{me} Récamier; elle avait plus de charme, charmeuse en vérité.

Regardez l'esquisse qu'en a laissée Gérard, « ces yeux bruns, curieux et tendres, écrit Frédéric Masson, ce col vibrant et long, ces épaules tombées, ce corps qui s'allait fondre en une caresse de grâce, et qui, étendu paresseusement dans une lassitude apaisée, donnerait si juste et

si complète impression de volupté ». Elle eut Bonaparte à ses pieds.

Il aima en elle, dit encore Masson, la « dame » aux élégantes manières de l'ancienne société, la dame du faubourg Saint-Germain. Mais non ! Il aima en elle la femme, la jolie femme, l'être d'amour qu'il avait attendu en ses longues années de jeunesse chaste, et que maintenant il voulait, avec passion, avec violence.

Elle le trouva « drôle ». Certes, il n'était pas comme les autres. Il avait des brusqueries de langage et de gestes, des regards doux ou terribles particulièrement éloquents. Il lui faisait peur quelquefois : un sauvage, à la Rousseau, d'une naïveté et d'une jeunesse savoureuse et vigoureuse. Il n'était pas, comme Barras, un blasé, ou un roué : 26 ans, toute la fraîcheur et toute l'ardeur d'un cœur tout neuf.

Elle eût été bien difficile à n'être pas émue d'un pareil hommage. Elle en fut émue plus qu'elle ne le voulut paraître.

Elle fut du dîner que donna Barras le 21 janvier 1796, anniversaire de la mort de Louis XVI. Elle y emmena Hortense, qui raconte :

« La société réunie par Barras était fort nombreuse. Tallien et sa femme étaient les seules personnes que j'y connusse. A table, je me trouvai placée entre ma mère et un général qui, pour lui parler, s'avancait toujours avec tant de vivacité et de persévérance qu'il me fatiguait et me forçait de me reculer. Je remarquai aussi malgré moi sa figure qui était belle, fort expressive, mais d'une pâleur remarquable. Il parlait avec feu et paraissait uniquement occupé de ma mère. C'était le général Bonaparte. »

Elle continue : « Ces attentions firent naître en moi

l'idée que ma mère pourrait se remarier, et cette idée m'attrista : « Elle ne nous aimera plus autant », disais-je à mon frère.

« Quand le général vint chez ma mère, il s'aperçut de l'espèce de froideur que nous avions pour lui. Il fit quelques frais pour la dissiper, mais d'une façon qui ne lui réussit pas près de moi. Il se plaisait à me tourmenter, disant du mal des femmes, et, plus je mettais de chaleur à les défendre, plus il les attaquait vivement... Il riait aux éclats de m'avoir fâchée, et moi, ne devinant pas qu'il voulait s'amuser, je traitais sérieusement tout ce qu'il disait, et je concevais de lui une mauvaise opinion. »

Le général avait pourtant alors d'autres soins que ceux de son amour. Il allait être nommé au commandement de l'armée d'Italie. Barras s'en est attribué le mérite, et l'on connaît l'antienne, répétée de générations en générations; car il y a des générations de mensonges qui se répercutent comme des échos : — Barras, las de Joséphine, la cède à Bonaparte, et, pour lui faire avaler la pilule, l'enveloppe dans le commandement de l'armée d'Italie.

Bonaparte ne fait pas du tout figure de Sganarelle, quoique certains de ses prétendus admirateurs se soient ingénies à l'affubler des attributs de la fonction. Carnot a dit à ce sujet : « Il n'est point vrai que ce soit Barras qui ait proposé Bonaparte pour le commandement de l'armée d'Italie; c'est moi-même ». Le reste est *sans doute* aussi vrai.

D'ailleurs nul autre n'était mieux désigné pour ce commandement. Bonaparte, après Toulon, avait servi plus d'un an à l'armée du Var, comme commandant de l'artillerie, et elle lui avait dû quelques-uns de ses plus beaux succès, de ceux qui préparaient l'offensive à travers les Alpes.

Depuis, au Comité de Salut Public, il avait dressé les plans où cette offensive était dessinée selon les plus larges vues. Il y travaillait jour et nuit, avec une fièvre dont Joséphine était jalouse : car les femmes aimées le veulent être uniquement.

« Vous ne venez plus voir une amie qui vous aime ». Et elle l'invitait à déjeuner avec elle : « Bonsoir, mon ami, je vous embrasse. »

Il oublia un moment l'Italie. Et, le lendemain :

« Ah! C'est cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est point vous... Mio dolce amor, un millier de baisers; mais ne m'en donne pas; car ils brûlent mon sang ».

Il faut sans doute reconnaître qu'ils prirent quelques acomptes sur leur amour avant l'autorisation de la Mairie. Cela est très vilain... Grand amour est impatient.

L'aimait-elle donc aussi plus qu'on ne l'a dit? Elle n'avait pas aimé Beauharnais; elle n'avait pas aimé; elle n'avait pas connu l'amour. Quel peut être, après tant d'épreuves, l'amour d'une femme de 32 ans, sous le feu d'un amour comme celui qu'elle voyait flamber dans les yeux de Bonaparte? Qui saurait pénétrer tout le mystère d'un cœur de femme? Se connaît-il lui-même?

Le général fut nommé au commandement de l'armée d'Italie le 22 février. Ils se décidèrent au mariage le 24.

Depuis plusieurs semaines il l'en pressait. Il se sentait pour elle un amour exclusif, qui serait l'amour unique de sa vie. Il la voulait, liée à lui à jamais, surtout au moment de s'éloigner pour un temps. Elle résista davantage. Elle connaissait mieux la vie; elle en avait souffert. Elle avait deux enfants. Hortense la pria, avec des larmes,

de ne pas se remarier, « surtout avec un homme dont la position l'éloignerait de nous ». Et elle ajoute : « Mais le général avait déjà plus d'empire que moi. Je sais pourtant que mon chagrin avait rendu ma mère longtemps incertaine. Elle ne résista plus quand elle le vit prêt à partir. Elle l'aimait. Comment se séparer de lui? Elle consentit à unir son sort au sien. »

Joséphine n'eut pas le courage d'annoncer elle-même la nouvelle à ses enfants. M^{me} Campan en fut chargée. Elle montra à Hortense les avantages de ce mariage pour Eugène : il serait heureux de servir son pays; il ne pourrait mieux le faire que sous la protection d'un général comme était son père. Hortense se rendit à ces raisons.

La famille de Bonaparte ne fut pas consultée. Elle ne fut pas ravie de ce mariage : « Une vieille femme, avec de grands enfants », disait gentiment Lucien. Il fallait qu'elle se préparât à quelques ennuis avec les frères et les sœurs de son mari : le clan corse, un nid de passions véhémentes.

D'autres retenaient Joséphine par d'autres arguments. Elle reçut un matin la visite de son notaire, Maître Raguideau : renseignements pris, le prétendant n'avait aucune fortune; il avait une nombreuse famille; plus jeune qu'elle, sensiblement; rien à attendre sans doute d'une carrière qui pouvait être brisée demain dans les hasards d'une bataille : voulait-elle être veuve une deuxième fois ?

Bonaparte était dans la pièce voisine. Il entendit le discours du notaire; il le félicita d'avoir parlé selon sa conscience. Il pouvait être généreux : il avait, d'avance, gagné son procès.

Le mariage, civil naturellement, fut célébré le 9 mars,

par-devant Charles-Théodore-François Leclercq, officier public du 2^e arrondissement de Paris. Les témoins de Bonaparte étaient Paul Barras, membre du Directoire et le capitaine Lemarois, l'un de ses aides-de-camp; ceux de Joséphine, Jean-Lambert Tallien et Etienne-Jacques-Jérôme Calmelet.

Pour attraper le notaire, on tricha sur l'âge des conjoints : Bonaparte y est porté comme étant né le 5 février 1768; il se vieillit de dix-huit mois, ce qui lui fait 28 ans. Et Joséphine se dit née le 23 juin 1767, un rajeunissement de quatre ans: ce qui lui fait aussi 28 ans. Accord parfait. Que la femme qui n'a jamais triché sur son âge lui jette la première pierre !

Plus tard on parla d'un mariage religieux qui aurait été célébré secrètement en la petite église de Croissy. Ce n'est pas exact : on le verra par la suite.

9 mars : Deux jours et deux nuits de voluptés frénétiques, avec la douleur d'une séparation si prochaine... Et, le 11 mars, à l'aube, Bonaparte s'arrache aux baisers de Joséphine, saute en voiture, et, au triple galop de ses chevaux, court à d'autres conquêtes.

Il allait lui être donné, en pleine jeunesse, de connaître et d'épuiser toutes les plus fortes passions de l'homme. ...Splendeur et plénitude incomparable de cette carrière !

LA LUNE DE MIEL ET SES ORAGES (1796-1797)

En s'en allant vers l'Italie, Bonaparte passa par Marseille, pour voir sa mère. Il lui remit une lettre de Joséphine. Elle y répondit par de belles phrases et par l'espoir

de la voir lorsqu'elle rejoindrait son mari : — Communication établie entre Joséphine et sa nouvelle famille, entre les Beauharnais et les Bonapartes.

Cependant, Bonaparte avait déjà commencé avec Joséphine sa brûlante correspondance d'amour. Nous n'avons pas toutes ses lettres; mais beaucoup ont été recueillies par Hortense dans les papiers de sa mère et publiées par ses soins en 1833. Nous en avons moins de Joséphine. Nous n'en inventerons point, comme on a fait : nous ne faisons ici que de l'histoire, non pas même de l'histoire romancée. Nous ne savons faire que de l'histoire toute nue.

Bonaparte est arrivé à Nice le 26 mars.

Le 2 avril, il donne le signal de l'attaque sur le front austro-piémontais. Le 3, de Port-Maurice, il écrit à Joséphine :

« J'ai reçu toutes tes lettres; mais aucune n'a fait sur moi l'impression de la dernière. Y penses-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? » (Comme on voudrait lire cela! Mais sans doute cela ne nous regarde pas).

« Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! Quels sentiments que ceux que tu me peins! Ils sont de feu; ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Joséphine, loin de toi il n'est pas de gaieté; loin de toi le monde est un désert où je reste isolé et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur; ton portrait y bat; je le

regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu, et tout est riant, hors le temps que je me vois absent de mon amie.

« Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale? C'est une magie, ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi.

« ...Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien à celui qui meurt sans regret. Mais aujourd'hui, mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer; c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffé. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurais plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation...

« Je m'arrête, ma douce amie; mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est alourdi; les hommes m'ennuient. Je devrais bien les détester: ils m'éloignent de mon cœur.

« Je suis à Port-Maurice, près Oneille; demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent; nous cherchons à nous tromper. Au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu; il manœuvre bien; il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai, j'espère, de la belle manière.

« Sois sans inquiétude. Aime-moi comme tes yeux; mais ce n'est pas assez, comme toi, plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Douce amie, pardonne-moi; je délire; la nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu aimes...

« Adieu, adieu, je me couche sans toi; je dormirai sans toi. Je t'en prie, laisse-moi dormir; voilà plusieurs nuits

où je te sens dans mes bras: songe heureux; mais, mais, ce n'est pas toi... »

Et nous ne disons pas tout; il y a des termes qui ne sont pas faits pour être imprimés: laissons aller l'imagination.

Le 7 avril, d'Albenga: « Je ne suis pas content. Ta dernière lettre est froide comme l'amitié. Je n'y ai pas trouvé ce feu qui allume tes regards, ce que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est ma bizarrerie? J'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon âme; la révolution qu'elles y produisaient attaquait mon repos et asservissait mes sens. Je désirais des lettres plus froides; mais elles me donnent le glacé de la mort. La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la..... Mais je me forge des peines. Il en est tant de réelles: faut-il encore en fabriquer? Tu ne peux m'avoir inspiré un amour sans bornes sans le partager et, avec ton âme, ta pensée et ta raison, l'on ne peut pas, en retour de l'abandon, du dévouement, donner en échange le coup de mort...

« Adieu jusqu'à demain, mio dolce amor; un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits, un souvenir unique, entier, digne de celui qui pense à toi à tous les instants. »

Une victoire du destin? Une cascade de victoires.

12 avril, Montenotte, — 14, Millesimo, — 16, Dego, — 23, Mondovi, — 28, armistice de Cherasco: le roi de Sardaigne signera la paix et cédera la Savoie et Nice à la France.

Le *Moniteur* est plein de cette jeune gloire républicaine.

Joséphine est félicitée, fêtée. On se presse à la rue Chantierine. Elle est Notre-Dame des Victoires. M^{me} Campan pense adoucir la mauvaise humeur d'Hortense; elle lui lit le journal : « Savez-vous que votre mère vient d'unir son sort à celui d'un homme extraordinaire? Quels talents ! Quelle valeur ! A chaque instant de nouvelles conquêtes ! — Madame, répondit Hortense, je lui laisse toutes ses conquêtes; mais je ne lui pardonnerai jamais celle de ma mère ! »

Tout de même, sur le conseil de M^{me} Campan, elle daigna lui écrire, mais de sa meilleure plume, et à peu près en ces termes : « J'ai appris votre mariage avec ma mère, La chose qui m'a le plus étonnée, c'est que vous, à qui j'ai entendu dire tant de mal des femmes, vous vous soyez décidé à en prendre une. »

En effet, que répondre à cela ?

Bonaparte avait envoyé Joseph à Paris pour y porter sa première dépêche au Directoire, avec un mot pour Joséphine : « Mon frère te remettra cette lettre; j'ai pour lui la plus tendre amitié. Il obtiendra, j'espère, la tienne; il la mérite. La nature l'a doué d'un cœur doux et inaltérablement bon; il est plein de bonnes qualités. »

Un bon certificat. Joseph devait revenir vite au quartier-général; il serait un bon compagnon de voyage pour Joséphine.

26 avril, de Cherasco, Bonaparte adresse cette proclamation à son armée :

« Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus

riche du Piémont; vous avez fait 15.000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10.000 hommes...

« Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats !

« ...Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire. Les plus grands obstacles sont franchis sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre vous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient retourner, sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : J'étais de l'armée conquérante de l'Italie. »

Et il envoie son aide-de-camp Junot, à Paris, pour remettre au Directoire cette première brassée de vingt et un drapeaux.

Junot porte cette lettre à Joséphine; elle est aussi datée de Cherasco :

« A ma douce amie, tu as été bien des jours sans m'écrire. Que fais-tu donc ? Oui, ma bonne amie, je suis, non pas jaloux, mais quelquefois inquiet. Viens vite; je te prévien, si tu tardes, tu me trouves malade; les fatigues et ton absence, c'est trop à la fois.

« ...Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux. Tu dois revenir avec lui, entends-tu ?... Malheur sans remède, douleur sans consolation, peines continues, si j'avais le malheur de le voir revenir seul, mon adorable amie. Il te verra, il respirera dans ton temple; peut-être même lui accorderas-tu la faveur unique et inappréciable de baiser ta joue... et moi, je serai seul, et loin, bien loin, ...Mais tu vas revenir, n'est-ce pas? Tu vas être ici, à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras... Prends des ailes, viens, viens! Mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser, ou prendre mal, si la fatigue... Viens vivement, mon adorable amie, mais lentement. »

Joséphine ne partit point tout de suite; elle était souffrante; on parlait d'un commencement de grossesse. De méchantes langues ont imaginé autre chose.

Bonaparte se donna des distractions... honnêtes.

8 mai, prise de Plaisance, passage du Pô, — 10 mai, Lodi : il est nommé par ses soldats « le Petit Caporal », — 16 mai, entrée à Milan : il s'installe au palais Serbelloni.
— 20 mai, proclamation à ses « frères d'armes » :

« Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé, épar-

pillé tout ce qui s'opposait à votre marche... Oui, soldats, vous avez beaucoup fait, mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire ? Dira-t-on que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire ? La postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ? Mais je vous vois déjà courir aux armes ! »

En avant ! Passage de l'Adda, passage du Mincio ; le 27 mai, quartier-général à Brescia ; le 4 juin, devant Mantoue. Il en organise le siège.

Puis il retourne un moment à Milan.

Le 10 juin, il répond à Hortense :

« A Mademoiselle Hortense (elle vient d'avoir 13 ans).

« J'ai reçu votre aimable lettre. Au milieu des horreurs de la guerre, il n'est rien de plus charmant que ce qui me rappelle le souvenir d'aimables enfants que j'aime pour eux et parce qu'ils appartiennent à la personne du monde qui m'intéresse le plus.

« Vous êtes une méchante et très méchante. Vous voulez me mettre en contradiction. Sachez donc, aimable Hortense, que, lorsqu'on dit du mal des hommes, l'on s'excepte ; lorsqu'on dit du mal des femmes, l'on excepte celle dont les charmes et la douce influence a captivé notre cœur et attaché tous nos sentiments... Et puis, vous le savez bien, votre maman est incomparable sur la terre... Personne ne joint à son inaltérable douceur ce je ne sais quoi qu'elle inspire à tout ce qui l'entoure. Si quelque chose pouvait ajouter au bonheur que j'ai de lui appartenir, c'est les doux devoirs qu'il m'impose à votre égard. J'aurai pour vous les sentiments de père, et vous m'aimerez comme votre meilleur ami... Mais je suis fâché contre vous, contre votre bonne maman. Elle m'avait promis de venir me voir

et elle ne vient pas. Le temps est long loin de ce que l'on aime. Jugez du plaisir que j'aurais... à vous voir, à disputer avec vous et à vous conter des histoires terribles.

« Une petite part dans votre souvenir. Un baiser à Eugène à qui je dois écrire. Croyez-moi pour la vie votre : Bonaparte.

« P.-S. — Vous devez avoir reçu la petite boîte de parfums. Je vous apporterai cent belles choses ».

Il allait écrire à Eugène pour le faire venir auprès de lui en qualité d'aide-de-camp.

Mais Joséphine n'était pas encore arrivée. Il lui envoya le 15 juin, de Tortone, un courrier spécial :

« Ma vie est un cauchemar perpétuel. Un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus; j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos; je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier; il ne restera que quatre heures à Paris et puis m'apportera ta réponse. Ecris-moi dix pages : cela seul peut me consoler un peu...

« Tu es malade, tu m'aimes, je t'ai affligée, tu es grosse, et je ne te vois pas! Cette idée me confond. J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris, et tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne amie; l'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison; je ne la retrouverai jamais. L'on ne guérit pas de ce mal-là. Mes pressentiments sont si funestes que je me bornerais à te voir, à te presser deux heures contre mon cœur et mourir ensemble...

« Point de consolation, point de repos, point d'espoir, jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie et que par une longue lettre tu m'expliques ce que c'est que

ta maladie et jusqu'à quel point elle doit être sérieuse. Si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour Paris. Mon arrivée vaudra ta maladie. J'ai été toujours heureux. Jamais mon sort n'a résisté à ma volonté, et aujourd'hui je suis frappé dans ce qui me touche uniquement. Joséphine, comment peux-tu rester tant de temps sans m'écrire ?

« ...Je ne suis rien sans toi. Je conçois à peine comment j'ai existé sans te connaître.

« ...Ta maladie, voilà ce qui m'occupe la nuit et le jour. Sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie, toi, toi, et le reste du monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur puisque tu y tiens, à la victoire puisque cela te fait plaisir; sans quoi, j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds. »

En attendant, le 17 juin, il partit pour Modène, Bologne, Florence, Livourne, Vérone, où il était le 12 juillet.

Joséphine était partie de Paris le 24 juin, en compagnie de Joseph, de Junot et, — attention ici ! — d'un certain Hippolyte Charles, vague silhouette qui passe à la cantonade sans qu'on ait seulement le temps d'en croquer le profil, adjoint à l'administration de la guerre, apparemment intéressé à des compagnies de fournitures militaires. C'était un boute-en-train, un farceur, un faiseur de calembours désopilants, doué de toutes les qualités qu'on apprécie à table d'hôte. Il avait le don de faire rire Joséphine aux larmes; de là à déduire qu'en ce déduit il a *sans doute* eu l'occasion de dénouer sa ceinture, il n'y a que l'épaisseur d'une phrase facile. Et alors le roman se développe selon les bonnes règles de la littérature : le voyage fut

long, fatigant, comme pour tout le monde; on passa par la Savoie; la route du Mont-Cenis n'existait pas; on ne traversait le col qu'à dos de mulet ou en chaise à porteurs; il y eut beaucoup de « couchées » sur le chemin, jusqu'à Milan... Et, vous entendez bien... Il ne s'agit pas de Joseph, certes, ni de Junot, qui sont l'un et l'autre d'une vertu inattaquable, comme le ministre du Pharaon Putiphar; donc... Ce qu'il fallait démontrer!

On n'arriva à Milan que le 9 juillet. Marmont avait été envoyé par Bonaparte au-devant de Joséphine. Il écrit dans ses mémoires : « Une fois à Milan, le général fut très heureux; car alors il ne vivait que pour elle. Pendant longtemps il en a été de même; jamais amour plus vrai, plus pur, plus exclusif n'a possédé le cœur d'un homme; et cet homme était d'un ordre si supérieur ! »

En fait, Bonaparte ne put venir à Milan que le 13 juillet.

Il ne faut pas essayer de décrire leur rencontre après plus de quatre mois de séparation...

Trois jours seulement, et trois nuits... Dès le 16, il faut encore partir. On se bat tous les jours autour de Mantoue.

Bonaparte a laissé Joséphine au palais Serbelloni; il lui écrit et elle lui écrit tous les jours.

De Marmiolo, le 17 : « Je reçois ta lettre, mon adorable amie; elle a rempli mon cœur de joie... Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens.

Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer, à ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver ?

« Je croyais t'aimer, il y a quelques jours; mais, depuis que je t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère que « l'amour vient tout d'un coup », est fausse. Tout dans la nature a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi et une idée qui ne te soit pas soumise.

« Millions de baisers, et même à Fortuné, en dépit de sa méchanceté. »

C'est que Fortuné, qui possédait le lit de Joséphine, avait mal admis le partage et avait fait, une nuit, connaître son sentiment aux dépens de l'un des mollets du général. Encore une intrigue à démêler.

De Marmirolo, le 18 juillet : — Après quelques nouvelles militaires : « Je reçois une lettre d'Eugène que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfants et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur qu'il n'y a aucune différence.

« ...J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du

lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine.

« ...Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.

« ...J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une un peu plate et d'y faire écrire quelque chose dessus, avec tes cheveux.

« Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans borne et fidélité à toute épreuve. Bonaparte. »

De Marmirolo toujours, le 19 :

« Il y a deux jours que je suis sans lettres de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation; tu sens que cela est bien triste; tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires...

« J'ai reçu un courrier de Paris. Il y avait deux lettres pour toi; je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter; fi! Ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce; je te jure que ce n'est pas par jalousie; non, certes, j'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres; avec cela, il n'y aurait plus de remords ni de crainte...

« Achille arrive en courrier de Milan : pas de lettre de mon adorable amie! Adieu, mon unique bien. Quand pourras-tu venir me rejoindre? Je viendrai te prendre moi-même à Milan.

« Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi.

« Je fais appeler le courrier. Il me dit qu'il est passé chez toi et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises. Ah! Si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison.

« Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre. »

Le 21 juillet, il est à Castiglione : « J'espère qu'en arrivant ce soir, je recevrai de tes lettres. Tu sais, ma chère Joséphine, le plaisir qu'elles me font, et je suis sûr que tu te plais à les écrire. Je partirai cette nuit pour Peschiera, Vérone, et de là j'irai à Mantoue, et peut-être de là, à Milan, recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés, mais bien brûlants. J'espère que tu seras parfaitement rétablie alors et que tu pourras m'accompagner à mon quartier-général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'âme de ma vie et le sentiment de mon cœur ?

« Je t'envoie de quoi faire une belle jupe de taffetas de Florence. Ce sera pour les dimanches et les jours où tu te feras belle. Tu vois que je suis généreux, cela me coûte plus de 30 livres. Mais ce n'est pas tout, je vais encore t'envoyer une belle robe de crêpe. Ecris-moi une lettre où tu me spécifieras la qualité, la couleur et la quantité. Je te l'enverrai prendre à Bologne.

« ...Que fais-tu à cette heure. Tu dors, n'est-ce pas, et je ne suis pas là pour respirer ton haleine, contempler tes épaules en t'accablant de mes caresses. Loin de toi

les nuits sont longues, fades et tristes; près de toi, l'on regrette qu'il ne soit pas toujours nuit.

« Adieu, belle et bonne, toute non pareille, toute divine; mille baisers amoureux partout, partout. B. B. »

Et voici que le quartier-général va être établi à Brescia.

De Castiglione, 22 juillet : « Tu m'assures que ta santé est bonne; je te prie en conséquence de venir à Brescia. J'envoie à l'heure même Murat pour t'y préparer un logement dans la ville comme tu le désires.

« Je crois que tu feras bien d'aller coucher le 6 thermidor (24 juillet) à Cassano, en partant fort tard de Milan, et de venir le 7 à Brescia, où le plus tendre des amants t'attend.. Je suis désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu me parles de M^{me} To..., dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de Brescia.

« Adieu, ma tendre amie, donne-moi souvent de tes nouvelles. Viens promptement me rejoindre, et sois heureuse et sans inquiétude; tout va bien, et mon cœur est à toi pour la vie.

« J'ai à Milan une voiture à la fois de ville et de campagne; tu te serviras de celle-là pour venir. Porte avec toi ton argenterie et une partie des objets qui te sont nécessaires. Voyage à petites journées et pendant le frais, afin de ne pas te fatiguer. La troupe ne met que trois jours pour se rendre à Brescia. Il y a, en poste, pour quatorze heures de chemin. Je t'invite à coucher le 6 à Cassano; je viendrai à ta rencontre le 7, le plus loin possible.

« Adieu, ma Joséphine, mille tendres baisers. »

Ainsi fut fait; le 7, c'est-à-dire le 25 juillet, il vint chercher Joséphine à Cassano et l'emmena à Brescia le 26. Mille tendres baisers.

Dès le 28 au soir, il fallut déjà se séparer.

Bonaparte a reçu courrier sur courrier. Il court à Peschiera. On signale de ce côté-là des mouvements suspects de la part de l'ennemi. Alerte! Toute une armée autrichienne descend de la montagne, sous le commandement de Wurmser, pour délivrer Mantoue; elle arrive en trois colonnes, le gros sur Mantoue. Le 30, conseil de guerre à Roverbella : Bonaparte lève le siège de Mantoue pour n'y pas être enserré par l'ennemi. Il se dégage, mais perd sa grosse artillerie. Pendant ce temps, une colonne ennemie est tombée sur Brescia, et sa cavalerie a un moment coupé les routes. Joséphine en se sauvant a entendu la canonnade; elle a eu peur....

Bonaparte est furieux : « Wurmser, lui écrit-il entre deux batailles, va payer cher les larmes qu'il te fait verser. »

Elle rentre sans accident à Milan.

Le 2 août, il dégage Brescia par la victoire de Lonato.

Le 5, il soutient l'attaque de toute l'armée de Wurmser à Castiglione. Il la bat, la rejette dans la montagne, reprend le siège de Mantoue, y retrouve son artillerie.

Le 10 août, de Brescia, il écrit à Joséphine :

« J'arrive, mon adorable amie, ma première pensée est de t'écrire. Ta santé et ton image ne sont pas sorties un instant de ma mémoire pendant toute la route. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu des lettres de toi. J'en attends avec impatience. Il n'est pas possible que tu te

peignes mon inquiétude. Je t'ai laissée triste, chagrine et demi-malade. Si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te rendre heureuse, tu devrais l'être... Je suis accablé d'affaires.

« Adieu, ma douce Joséphine; aime-moi, porte-toi bien et pense souvent, souvent, à moi ».

Accablé d'affaires? C'est que Wurmser se reforme dans la montagne du Tyrol.

Le 25 août, de Brescia, Bonaparte va passer une nuit à Milan. Le 26, il faut courir à Vérone; le 28, de nouveau à Milan, un moment. Tout de suite, il faut retourner à Brescia; le quartier-général est parti (31 août). Bonaparte va le suivre dans une heure.

« Pense à moi, écrit-il, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie; ce serait de n'être plus aimé de Joséphine. Mille baisers bien doux, bien tendres, bien exclusifs. »

Et en avant! Le 3 septembre, on est sur le front ennemi: « Point de lettres de toi; cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien et que même tu as été te promener au lac de Côme.

« Je ne vis pas loin de toi; le bonheur de ma vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi! Ecris-moi souvent, bien souvent; c'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, j'espère, momentanée. »

Le 4 septembre, victoire de Roveredo. Le 5, prise de Trente. Le 7, victoire de Primolano, le 8, victoire de Bassano. Wurmser est coupé de la route des montagnes, obligé de se réfugier dans Mantoue.

Le 10 septembre, Bonaparte à Joséphine : « L'ennemi a

perdu, ma chère amie, 18.000 hommes prisonniers; le reste est tué ou blessé. Wurmser, avec une colonne de 1.500 chevaux et 5.000 hommes d'infanterie, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue...

« Jamais nous n'avons eu de succès aussi constants et aussi grands... Sous peu de jours nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines.

« Mille baisers ardents et bien amoureux. »

Le 12, de Ronco : « Je suis ici, ma chère Joséphine, depuis deux jours, mal couché, mal nourri et bien contrarié d'être loin de toi. Wurmser est cerné; il cherche à se retirer à Mantoue; mais cela lui devient désormais impossible; dès l'instant que cette affaire sera terminée, je serai dans tes bras.

« Je t'embrasse un million de fois. »

Wurmser parvint à se retirer dans Mantoue; mais la bataille fut chaude à Saint-Georges. Le 17 septembre, de Vérone, Bonaparte écrit :

« Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent, et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide; tromper un pauvre mari, un tendre amant! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de besogne, de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?

« Adieu, adorable Joséphine; une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas, comme un jaloux, et me voilà dans tes bras.

« Mille baisers amoureux. »

Le 19 en effet, à Milan. Trois semaines à Milan, au

palais Serbelloni, jusqu'au 12 octobre. Juste récompense de tant de peines et de victoires.

En route le 12 octobre, pour de nouveaux travaux.

Une grande armée autrichienne, sous le feld-maréchal Alvinzi, arrive par le Frioul, pour délivrer Mantoue et Wurmser.

De Modène, le 17 octobre, Bonaparte écrit à Joséphine :

« J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête. Tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie; mais j'ai reçu ses lettres; je les ai pressées contre mes lèvres et mon cœur, et la douleur de l'absence, cent milles d'éloignement, ont disparu. Dans ce moment, je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve : juge si cela m'a guéri de la fièvre. Tes lettres sont froides comme cinquante ans; elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine! ...C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous! Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! C'est déjà fait! Me haïr? Eh bien! Je le souhaite; tout avilit, hors la haine; mais l'indifférence au poulx de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone !...

« Mille, mille baisers bien tendres, comme mon cœur. »

La bataille s'engage: dure bataille. Le 6 novembre, Bonaparte attaque Alvinzi à Bassano. Il est battu, rejeté rudement sur Vérone.

Le 9, il écrit à Joséphine : « Je suis arrivé depuis avant-hier à Vérone, ma bonne amie. Quoique fatigué, je suis

bien portant, bien affairé, et je t'aime toujours à la passion. Je monte à cheval. Je t'embrasse mille fois. »

Le 12, il attaque Alvinzi qui s'est établi dans les lignes de Caldiero. Il est repoussé.

Le 13, en réponse à des lettres de Milan : « Je ne t'aime plus du tout; au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien Cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout; tu n'aimes pas ton mari; tu sais le plaisir que tes lettres lui font, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard.

« Que faites-vous donc toute la journée, Madame ? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant ? Quelle affaire étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis ? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari ? Joséphine, prenez-y garde : une bonne nuit, les portes enfoncées, et me voilà !

« En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles; écris-moi vite quatre pages et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir.

« J'espère qu'avant peu je te serrerai dans mes bras, et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'Equateur. »

Le 14, c'est la manœuvre d'Arcole. Il quitte Vérone par la porte de l'ouest. Il remonte l'Adige, rive droite, la repasse à Ronco, tombe sur le flanc gauche des Autrichiens couvert par l'Alpone. Il faut enlever le pont d'Arcole. Il est balayé par les canons ennemis. La troupe fléchit. Bona-

parte prend un drapeau, se jette lui-même dans la mitraille pour entraîner ses hommes. Son aide-de-camp Muiron est tué en le couvrant de son corps. Il est précipité dans la rivière. On l'en tire. La bataille redouble d'acharnement. Rien de décisif le soir du 15. Elle recommence le 16, se poursuit le 17. Enfin les Autrichiens plient, battent en retraite. Bonaparte rentre dans Vérone par la porte de l'est.

Quelques jours de repos à Vérone : il faut reformer les divisions décimées, distribuer les récompenses si chèrement gagnées, informer le Directoire.

Le 27, il est à Milan...

Catastrophe : Joséphine est envolée... sans un mot.

Ecoutez ce cri de douleur du vainqueur d'Arcole :

« J'arrive à Milan; je me précipite dans ton appartement; j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras... Tu n'y étais pas. Tu cours les villes avec des fêtes; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive; tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer; l'inconstance te le rend indifférent.

« Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable; j'avais droit de n'y pas compter.

« Je serai ici jusqu'au 9 (frimaire-29 novembre) dans la journée. Ne te dérange pas; cours les plaisirs; le bonheur est fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien malheureux. »

Quel était ce mystère?

Elle n'attendait pas son Napoléon si tôt. Elle avait cru avoir le temps de faire une promenade à Gênes. Il y avait à Milan autour d'elle toute une société de jolies femmes,

M^{me} Regnauld de Saint-Jean d'Angély à la Casa Balabi, M^{me} Hamelin à la Casa Candiani, M^{me} Léopold Berthier à la Casa Trivulci. Comment tuer le temps pendant que les maris se battaient sur le front de l'Adige?

Berthier, arrivé à Milan devant Napoléon, avait été effrayé du désastre et avait envoyé un courrier à Joséphine. Le courrier revint plus vite qu'elle. Le lendemain, Bonaparte écrivit de nouveau, remâchant son amertume :

« Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice...

« Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

« Sois heureuse, ne te reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un bonheur pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort, si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver; mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime; car je l'aime à la fureur et uniquement.

« Adieu, femme adorable; adieu, ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les chagrins et toutes les peines; mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux. Qui le mérite plus qu'elle?

Quand il sera constaté qu'elle ne peut plus aimer, je renfermerai ma douleur profonde, et je me contenterai de pouvoir lui être utile et bon à quelque chose.

« Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser... Ah! Joséphine!... Joséphine!... »

Seul, un moment, après le péril mortel d'Arcole, après la victoire héroïquement forcée, il fut bien, bien malheureux. C'est la rançon des grands amours, et le privilège des cœurs plus haut placés, de souffrir plus.

Joséphine revint au plus vite. Elle consola ce grand chagrin.

Ils passèrent ensemble le mois de décembre à Milan, même jusqu'au 7 janvier.

Alors il fallut en finir avec Alvinzi, qui attaqua le 12 sur tout le front de l'Adige, de Vérone à Rivoli. Il fallut le battre à Rivoli le 14, revenir sur Mantoue pour y arrêter la division autrichienne du général Provera, arracher enfin la capitulation de Mantoue, 2 février. Il fallut ensuite conduire une expédition dans les Légations pour forcer le Pape à signer le traité de Tolentino (19 février 1797).

Le printemps venant, il fallut reprendre la campagne contre l'Autriche, marcher sur Vienne à travers les Alpes, c'est-à-dire de victoires en victoires, par Valvasone, Gradisca, Goritz, Tarvis, Villach, Klagenfurt, Neumarkt, Judenburg, Gratz, Leoben (13 avril).

Les plénipotentiaires de l'Autriche y signèrent les préliminaires de la paix, le 18 avril.

Bonaparte revint par Gratz, Laybach, Trieste, Palmanova, Milan, où il retrouva Joséphine le 6 mai.

Les voici réunis... Mais c'est tant pis pour l'historien : nous n'aurons plus leurs lettres.

« CALOMNIEZ ! CALOMNIEZ !... » (1797-1799)

De mai à octobre 1797, presque sans interruption, Bonaparte et Joséphine restèrent au joli château de Mombello, aux Crivelli, près de Milan : de grands jardins, parmi les fleurs et les frais ombrages : un nid splendide à leur amour, qui s'apaise dans la jouissance.

Les affaires sérieuses, pour Bonaparte, furent dans l'organisation de la République Cisalpine et la négociation de la paix définitive avec l'Autriche. La conclusion en fut retardée jusqu'en octobre, parce que la France traversa alors une nouvelle crise politique : le Directoire n'écarta le péril d'une restauration royaliste que par un coup d'Etat, celui du 18 fructidor (5 septembre 1797). Mais cela n'est pas dans les attributions de Joséphine : elle ne fit jamais de politique; elle n'y comprit jamais rien. Il faut l'en louer sans doute : elle y eût laissé quelque chose de sa grâce exquise.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle ait attribué une importance plus grande au malheur qui marqua les premiers jours de son installation à Mombello : il s'agit de la mort tragique du pauvre Fortuné; il faut ici laisser la parole à un témoin.

« Ce favori, comme de raison, dit Arnault, était d'une arrogance extrême; il attaquait et mordait tout le monde, les chiens même. Moins courtisans que les hommes, les chiens ne lui pardonnaient pas toujours. Un soir, il rencontre dans les jardins de Montebello (ou Mombello) un matin qui, bien qu'il appartînt à un domestique de la

maison, ne se croyait pas inférieur au chien du maître : c'était le chien du cuisinier. Fortuné de courir sur lui et de le mordre au derrière. Le matin le mord à la tête et d'un coup de dent l'étend sur la place.

« Je vous laisse à penser quelle fut la douleur de sa maîtresse ! Le conquérant de l'Italie ne put s'empêcher d'y compatir ; il s'affligea sincèrement d'un accident qui le rendait unique possesseur du lit conjugal. Mais ce veuvage ne fut pas long. Pour se consoler de la perte d'un chien, Joséphine fit comme plus d'une femme pour se consoler de la perte d'un amant ; elle en prit un autre.

« Héritier des droits et des défauts de son prédécesseur, Carlin régnait depuis quelques semaines, quand le général aperçoit le cuisinier qui se promenait à la fraîche dans un bosquet assez éloigné du château. A l'aspect du général, cet homme de se jeter dans l'épaisseur du bois : « Pourquoi te sauver ainsi de moi ? lui dit Bonaparte. — Général, après ce qu'a fait mon chien ? — Eh bien ! — Je craignais que ma présence ne vous fût désagréable. — Ton chien ! Est-ce que tu ne l'as plus, ton chien ? — Pardonnez-moi, général, mais il ne met plus les pattes dans le jardin, à présent, surtout que Madame en a un autre... — Laisse-le courir tout à son aise ; il me débar-rassera peut-être aussi de cet autre-là ».

Gageons qu'en rentrant au château, le général donna une caresse à cet autre-là : ô courtoiserie de l'amour !

Le château de Mombello fut déjà comme une cour, autant qu'un camp proconsulaire. Tous les princes de l'Italie y apportaient ou y envoyaient leurs hommages. Joséphine savait les recevoir avec une élégance parfaite. A la suite d'un voyage que Bonaparte lui permit ou lui demanda de

faire à travers l'Italie centrale, elle écrivait à sa tante M^{me} Renaudin, devenue marquise de Beauharnais : « Monsieur Serbelloni vous fera part, ma chère tante, de la manière dont j'ai été reçue en Italie, fêtée partout où j'ai passé, tous les princes d'Italie me donnant des fêtes, même le grand-duc de Toscane, frère de l'Empereur. Eh bien! Je préfère être simple particulière en France; je n'aime point les honneurs de ce pays-ci.

« Si le bonheur devait procurer la santé, je devrais me bien porter; j'ai le mari le plus aimable qu'il soit possible de rencontrer. Je n'ai pas le temps de rien désirer. Mes volontés sont les siennes. Il est toute la journée en adoration devant moi comme si j'étais une divinité; il est impossible d'être meilleur mari. »

Faisait-elle fi à ce point des honneurs et des hommages princiers? On en douterait à voir comme elle s'en tirait.

Ils firent à Mombello des heureux, puisqu'ils y firent des mariages.

Ce fut pour Joséphine une occasion de connaître la famille Bonaparte.

Loetizia vint à Mombello. Elle ne resta que le temps nécessaire. Le contact avec sa belle-fille ne fut pas trop pénible : la douceur et la nonchalance de Joséphine étaient d'inappréciables vertus en la circonstance.

En janvier 1797, Paulette était arrivée à Milan avec l'oncle Fesch. Elle avait seize ans. Elle avait déjà eu une grande aventure d'amour. Elle avait aimé Fréron, quarante ans, d'une passion ardente et qu'elle déclarait définitive, unique, durable autant que la vie. Napoléon l'avait vue au passage à Marseille; elle lui avait fait connaître sa volonté; il n'avait rien dit; mais de Milan il s'opposait formellement

à ce mariage. Grande fureur de Paulette. Elle vint avec son oncle pour renverser tous les obstacles.

Napoléon lui présenta un de ses aides-de-camp, Leclerc, un beau soldat de 24 ans, qui avait connu Paulette à Marseille et qui, depuis, en était amoureux. Paulette le regarda, ne le trouva point si mal, se demanda s'il était bien vrai qu'elle eût aimé Fréron. Sans doute elle s'était trompée. Elle épousa Leclerc le 14 juin à Mombello. Le mariage religieux fut célébré en l'église Saint-François, et elle ne dissimula à personne qu'elle avait pour son mari une ardente passion.

Loetizia avait amené aussi Elisa et Caroline, avec Jérôme et Louis. Caroline vit et regarda Murat.

Elisa avait distingué Félix Bacciochi, de Gênes, 35 ans, capitaine à l'armée d'Italie. Il avait été agréé par sa mère. Napoléon s'y était opposé aussi : il avait d'autres ambitions pour sa sœur. Mais son avis était arrivé trop tard. Le mariage civil avait été célébré à Marseille le 1^{er} mai 1797. On vint ensuite à Mombello pour se faire pardonner. Le mariage religieux fut célébré en même temps que celui de Paulette.

Les Bonapartes passèrent quelques jours au château de Mombello. Cela les changeait de la petite maison paternelle à Ajaccio et de toutes les misères des dernières années. Ils furent tout prêts à se laisser entraîner à travers la vie dans le sillage du grand frère.

Joséphine ne fit point leur conquête au même degré : il ne faut pas demander l'impossible. Du moins il n'y eut pas d'accident; car les Bonapartes s'en allèrent assez vite. La Corse venait d'être reprise aux Anglais; Loetizia y retourna avec des subsides pour faire à sa maison les réparations

nécessaires. Félix fut nommé chef de bataillon commandant la citadelle d'Ajaccio. Joseph, envoyé comme ambassadeur à Rome, emmena sa femme Julie et sa sœur Caroline.

Le 9 juillet, Joséphine présida avec son mari aux fêtes de la Fédération Cisalpine. Bonaparte passa une revue solennelle et brillante des troupes françaises et de la légion cisalpine : il resta huit heures à cheval sous le grand soleil. Il retint tous les regards.

Puis il prit un peu de repos. Il emmena Joséphine au lac Majeur. Il fut reçu avec elle au palais Borromée : quel voyage de noce plus merveilleux !

Après fructidor, lorsque les négociations pour la paix recommencèrent pour être poussées à leur fin, il s'en alla à Passariano et Campo-Formio pour y rencontrer les plénipotentiaires de l'Autriche.

Pendant qu'il cassait leur porcelaine, il envoya Joséphine à Venise sous la conduite de Marmont. On lui donna trois jours de fêtes. Elle eut des régates de gondoles sur le grand canal ; elle y assista du pont du Rialto. Elle fit une promenade au Lido dans un grand cortège de barques fleuries, avec une jolie musique. Elle y fut comme la fée des eaux, la reine de l'Adriatique. Elle eut une grande fête de nuit, tous les palais illuminés, grand bal au palais des Doges, réjouissances populaires sur la place Saint-Marc, feux d'artifice le long du grand canal et au pont du Rialto : le bouquet de Venise libre.

« Ce n'était plus, dit Marmont, la Venise puissante, c'était la Venise élégante et voluptueuse. »

Sans doute il convenait que ce fût Joséphine qui menât au tombeau, dans les fleurs et les sérénades, la glorieuse

Venise des Doges. Est-ce pour cela que les gondoliers sont toujours vêtus de noir?

Et, le 17 octobre 1797, les plénipotentiaires de l'Autriche signèrent avec ceux de la France le traité de Campo-Formio : Venise à l'Autriche en échange de la Lombardie; la France en sa frontière du Rhin; la République Cisalpine indépendante sous le protectorat de la France; les îles Ioniennes à la France : la Méditerranée ouverte aux entreprises de Bonaparte; l'essor de l'aigle! Et Joséphine?

Bonaparte quitta Milan le 17 novembre. Par Turin et Genève, il alla présider l'ouverture du congrès de Rastadt. Il ne s'y attarda point, et par Nancy rentra à Paris le 8 décembre. Le 10, il fut reçu officiellement et solennellement félicité par les membres du Directoire. Le 25 décembre, il fut élu membre de l'Institut en remplacement de Carnot qui, fructidorisé, ne pouvait plus être académicien.

Joséphine n'avait pas marché du même train; car elle avait beaucoup de bagages; et elle était accompagnée de Pauline qui en avait aussi quelques-uns. De Turin, elles vinrent à Lyon; on leur offrit des bals et des fêtes en l'honneur de leur glorieux mari et frère; comment s'y refuser? Elles s'y plurent au contraire, et n'arrivèrent à Paris que le 29 décembre. Vous ne pouvez pas exiger que deux jolies femmes voyagent comme des courriers.

On n'attendait que le retour de Joséphine pour organiser à Paris les réceptions qui convenaient à tant de gloire. Talleyrand y mit un empressement où il faut voir sans doute quelque calcul. Le 3 janvier 1798, dans l'hôtel Galliffet, qui était alors l'hôtel des relations extérieures

— aujourd'hui hôtel de l'ambassade d'Italie —, il donna un grand dîner en l'honneur de M^{me} Bonaparte; et pour lui faire cortège, les plus jolies femmes de Paris furent de la fête.

« C'était l'époque, dit Lacour-Gayet, où le goût du grec et du romain faisait fureur dans la mode féminine. Cheveux courts — déjà! — et frisés à la Titus, avec des torsades et des bandelettes, robes à la Flore, à la Diane, au Lever de l'Aurore, à la Vestale, à l'Omphale, tuniques à la Cérés, à la Minerve, redingotes à la Galatée, cothurnes agrafés avec un gland sur le milieu de la jambe: tout était à l'antique. Pas d'étoffes lourdes et raides, comme le velours, la soie ou le satin; mais des tissus flous, lâches, comme la mousseline, le linon, le crêpe, la gaze. La souplesse indiscreète de ces étoffes convenait bien au temps des Merveilleuses, des « nudités gazées » où les femmes — c'est un mot de l'époque — faisaient un peu plus que laisser soupçonner leur gorge. » Mais nous ne sommes plus, après cent ans de progrès en tous genres, troublés de ce spectacle.

A dix heures et demie, Bonaparte entra avec Joséphine et Hortense. Un silence religieux s'établit : « Le voilà! C'est lui! » Il prit le bras d'Arnault et se déroba dans la foule. Laissons ici parler le meilleur témoin, Arnault, le futur « sexagénaire » — il n'était encore qu'à moitié chemin.

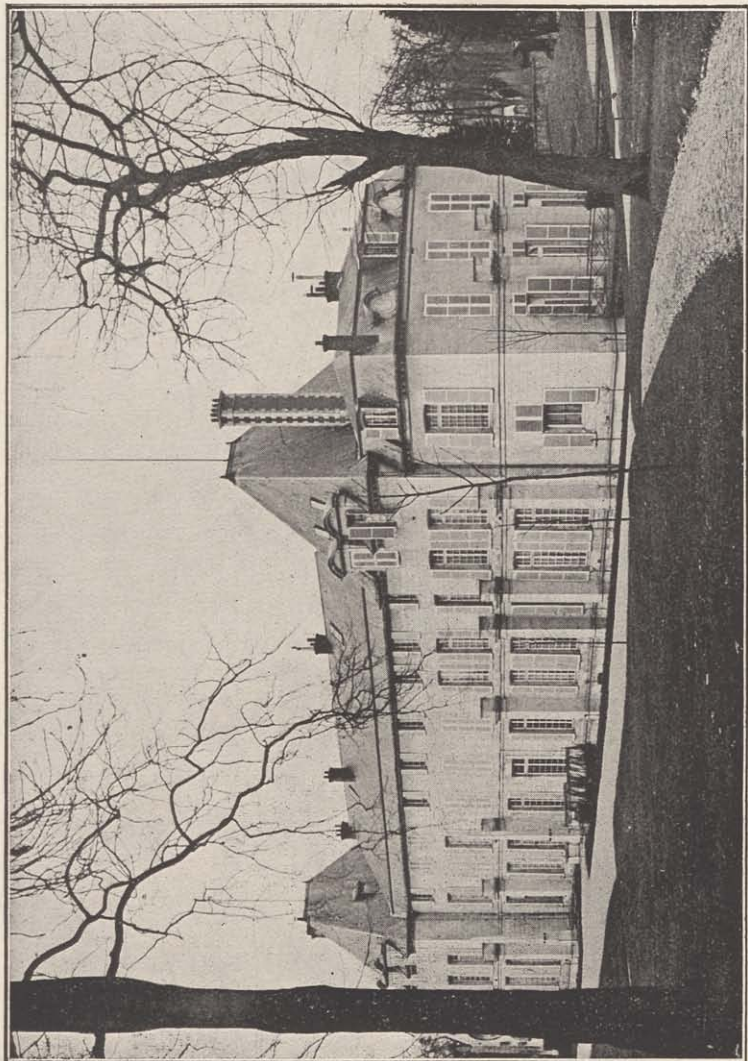
Un moment libre, Arnault s'était assis sur une banquette.

« A peine étais-je là, dit-il, que M^{me} de Staël vint s'asseoir à côté de moi : « On ne peut pas aborder votre « général, dit-elle, il faut que vous me présentiez à lui. » Craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, je tâchai

de la distraire de cette résolution. Il n'y eut pas moyen. S'emparant de moi, elle me mène droit au général, à travers le cercle qui l'entourait et qui s'écarte ou plutôt qu'elle écarte. Le regard du général n'était pas encourageant : « Madame de Staël, lui dis-je, prétend avoir
« besoin auprès de vous d'une autre recommandation que
« son nom et veut que je vous le présente. Permettez-moi,
« général, de lui obéir. » Le cercle se forme autour d'eux. M^{me} de Staël produit d'abord des compliments assez emphatiques. Bonaparte répond par des monosyllabes polis, polis comme glace. Mme de Staël insiste, poursuit, le presse de questions... et arrive au but : « Général, dit-elle,
« quelle est la femme que vous aimeriez le plus? — La
« mienne, Madame. — C'est tout simple; mais quelle est
« celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le
« mieux s'occuper de son ménage. — Je le conçois encore.
« Mais enfin quelle serait pour vous la première des
« femmes? — Celle qui fait le plus d'enfants, Madame. » Elle balbutie et observe qu'il a la réputation d'aimer peu les femmes : « Pardonnez-moi, Madame, j'aime beaucoup la
« mienne. » Et il se retira, la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. »

« Votre grand homme, dit-elle à Arnault, est un homme bien singulier. » Elle n'a point raconté cela dans ses nombreux ouvrages et mémoires. Mais elle ne le pardonna pas à Bonaparte.

A onze heures, les danses cessèrent; les invités passèrent dans la salle du banquet. Les femmes seules se mirent à table, les hommes debout auprès d'elles. Talleyrand était derrière le siège de Joséphine. Un moment après, il leva son verre « A la citoyenne qui porte le nom le plus cher



LA MALMAISON.
Façade sur le parc.

à la gloire ». Applaudissements enthousiastes. On entendit quelques chanteurs en vogue. Puis les danses recommencèrent et se prolongèrent jusqu'à l'aurore. Le général et M^{me} Bonaparte s'étaient retirés bien auparavant.

Barras aussi donna un dîner comme Président du Directoire. Joséphine y fut. D'aucuns y voient la preuve qu'elle avait « renoué avec Barras ».

Pour honorer le héros d'Italie, et pour effacer un souvenir de l'ancien régime, la rue Chantereine fut appelée désormais la rue de la Victoire : elle en annonçait d'autres. Bonaparte acheta le petit hôtel en mars, et Joséphine fut ainsi plus à son aise pour le meubler. La pièce du fond, au rez-de-chaussée, fut le cabinet du général ; au-dessus, la chambre à coucher, avec deux lits jumeaux qu'un ressort écartait ou rapprochait, sous des rideaux en forme de tente, des sièges en forme de tambours.

Joséphine y arrangea gentiment, dans le grand salon du rez-de-chaussée ou dans le petit du premier, les cadeaux qu'elle avait rapportés d'Italie, des antiquités d'Herculanum qui lui avaient été offertes par le roi de Naples.

Les fournisseurs commencèrent à prendre le chemin de la maison qui leur fut accueillante.

Joséphine eût voulu avoir dès lors, pour l'été surtout, une résidence à la campagne. Bonaparte aurait aimé les bords de la Seine, du côté de Ris, au si joli nom. Joséphine aimait la région de Croissy, où elle avait été souvent, si près de Saint-Germain. De là, elle avait guetté jadis, avec grande envie, une propriété boisée, avec un petit château, la Malmaison. Ils y allèrent voir ensemble. Au propriétaire, M. Lecoulteux du Moley, ils en offrirent 250.000 francs.

Il en voulait 300.000. On en resta là pour le moment; mais le marché resta ouvert. La préparation de l'expédition d'Egypte empêcha de conclure.

En attendant, la maison de la rue de la Victoire put suffire à leurs relations. Ils y reçurent beaucoup pendant ces quelques mois. Les jeunes généraux de l'armée d'Italie, les autres aussi, les soldats glorieux de la République, y rencontrèrent les belles amies de Joséphine : ils avaient mérité ces délassements.

Emilie de Beauharnais, une cousine de Joséphine, fille de François de Beauharnais, l'émigré, épousa Lavalette, un des aides-de-camp de Bonaparte. Ce n'était pas son rêve. Elle en fit confidence à Hortense qui la plaignit beaucoup. A cette occasion, Bonaparte alla visiter l'institution de M^{me} Campan à Saint-Germain. Les pensionnaires étaient à table, sauf une qui était en pénitence à une petite table sans nappe. Le général demanda que grâce lui fût accordée. C'était Zoé Talon, qui fut plus tard M^{me} du Cayla; elle devait connaître aussi la grandeur, reine à sa manière.

Eugène était parti pour Rome comme aide-de-camp du général Duphot, avec Joseph Bonaparte ambassadeur de la République. Duphot y fut assassiné le 27 décembre dans une émeute populaire. Joséphine eut une vive inquiétude à cette nouvelle. Joseph quitta Rome, ramenant Eugène et Caroline; il habita alors rue des Saints-Pères. Caroline fut placée chez M^{me} Campan; elle avait quinze ans, Hortense quatorze. Elles firent une bonne amitié, qui dura, parmi des traverses.

Tout cela donna des émotions ou des distractions aux habitués de la rue de la Victoire.

Joséphine était heureuse en ce milieu. Elle recevait son monde avec une distinction et une grâce aimable qui séduisaient chacun. Elle organisa autour de son mari, membre de l'Institut, un vrai cénacle littéraire et artistique, qui fut recruté surtout par Arnault. Car le général se plaisait particulièrement dans la compagnie des intellectuels : il n'était pas une brute galonnée. Il avait chez lui, en amitié, Legouvé, qui préparait sa tragédie d'*Étécle*; Bernardin de Saint-Pierre, qui venait d'écrire ses *Harmônies de la Nature*; Joseph Chénier qui, avec Méhul, avait composé en son honneur le *Chant du retour* exécuté pour la première fois le 10 décembre à la réception solennelle du Directoire; Parseval-Grandmaison; Ducis, âgé alors, rude et sauvage, indépendant comme personne, dont Andrieux a dit qu'il avait personnifié

L'accord d'un grand talent et d'un beau caractère;

et Volney, et David, et Talma, et Monge, et Berthollet, dont Bonaparte suivait assidûment les cours de chimie.

Bouilly disait de ces réceptions, dont il était : « Ce n'était plus ce ton d'élégance et de séduisante galanterie que j'avais trouvé dans les cercles de 1788. Toutefois on retrouvait dans les réunions de Joséphine quelques restes précieux de ces parfaits modèles de grâce et de bon ton. » Et Bouilly était un homme d'une moralité très exigeante.

Nous risquerons-nous à conclure, sur son témoignage et celui d'Arnault, que la légèreté, si généralement reprochée à Joséphine, se tempérait, s'aggravait, de quelques qualités sérieuses, et que cette « légèreté » même était une qualité, étant un des attraits de son salon? Et c'est là que se recruta aussi la Commission des Sciences et des Arts,

qui fut, pour ainsi dire, de moitié dans l'expédition d'Égypte. Le futur Institut d'Égypte fut comme une mobilisation du salon de Joséphine, la Croisade de la Philosophie.

Que vous faut-il de plus, ô moralistes impitoyables?

Mais nous n'en avons pas encore fini, ni Joséphine, avec eux.

Bonaparte et Joséphine partirent pour Toulon le 3 mai, après le spectacle où Talma avait joué dans *Macbeth*. Ils se mirent en route avec Joseph, Louis, Eugène, Bourrienne, Duroc, Lavalette. A Roquevaire, ils eurent un accident de voiture qui pouvait être grave. A Toulon, Bonaparte estima qu'il n'était pas prudent d'emmener Joséphine à travers tous les dangers de la mer. Il promit de la faire venir deux mois plus tard sur la *Pomone*, qu'il lui renverrait. Joseph aussi resta sur le rivage.

Elle s'en alla à Plombières, mais pour le bon motif. La Faculté en recommandait les eaux, surtout celles du Trou du Capucin, pour combattre la stérilité. Elle y eut un accident. M^{me} de Cambis l'appela un jour au balcon pour regarder un joli petit chien qui passait dans la rue. Elles se penchèrent, le balcon céda et elles tombèrent d'une hauteur de six mètres, deux étages. M^{me} de Cambis eut une cuisse cassée. Joséphine resta toute meurtrie et incapable d'aucun mouvement. On la crut perdue. On l'enveloppa vite dans la peau d'un mouton fraîchement dépouillé. Ce remède lui fit du bien. Elle resta longtemps invalide des bras et des mains : il fallait la faire manger. Hortense était accourue, demeura près d'elle et acheva sa guérison.

M^{me} de Montesson était aussi à Plombières; elle lui

écrivait ensuite : « Vous ne devez jamais oublier que vous êtes la femme d'un grand homme. »

Elles ne rentrèrent à Paris que tout à la fin de septembre. Et Joséphine se prépara au voyage d'Égypte. Le Directoire la chargea de porter à son mari un sabre que le gouvernement lui offrait à l'occasion de ses dernières victoires, et elle allait partir pour Naples avec M^{me} Mar-mont. Mais on eut alors des nouvelles du désastre naval d'Aboukir; la *Pomone* avait été enlevée par une croisière anglaise, et Nelson était à Naples.

Il fallut rester à Paris. Joséphine eut beaucoup de souci à la pensée des redoutables périls où étaient engagés son fils et son mari.

Elle passa l'hiver à la rue de la Victoire.

Elle y reprit ses réceptions du quintidi. Elle eut toujours beaucoup de monde, la comtesse Fanny de Beauharnais, la comtesse d'Houdetot riche des souvenirs de Rousseau, M^{me} Tallien, M^{me} Regnaud de Saint-Jean d'Angély, presque aussi belle que M^{me} Tallien, M^{me} Caffarelli, M^{me} Andréossy, M^{me} Lavalette. Elle fit le meilleur accueil à Lucien Bonaparte et à sa femme Christine Boyer. Bernadotte avait épousé au mois d'août 1798 Désirée Clary, la belle-sœur de Joseph; on le vit aussi chez M^{mo} de Beauharnais. Pourtant elle commençait d'avoir à se plaindre des Bonapartes; elle le disait doucement à Hortense; car elle, elle n'avait pas de haine ni de jalousie.

Ses soirées étaient aussi fréquentées que pendant l'hiver précédent. Gérard, Girodet, Cherubini, Desaugiers y venaient souvent. Arnault, qui n'avait pas poussé plus loin que Malte, aimait mieux lire devant un bon feu ses petits

poèmes; il était drôle avec sa voix sépulcrale, sa large figure expressive et ses gros yeux voilés, et Bouilly disait: « Lorsqu'Arnault lit ses poésies légères, il me semble voir un bœuf broutant des violettes. » Elle crut devoir entrer en relations avec les membres du gouvernement; c'était le seul moyen d'avoir des nouvelles de son mari et de son fils; car ils ne pouvaient pas facilement lui écrire.

Au printemps, elle acheta la Malmaison (21 avril 1799).

Elle consentit au prix de 290.000 francs, dont elle ne paya qu'un acompte et les intérêts du reste. Elle avait le château, 75 hectares de parc, 312 hectares de terres cultivées, prairies, blé, vignes, avec une ferme de douze vaches, sept chevaux et cent cinquante moutons.

Elle fut satisfaite pour le moment du mobilier que lui laissait M^{me} Lecoulteux du Moley. Elle s'y installa dès la fin de mai, pour les beaux jours. Elle fut heureuse d'y recevoir Hortense et ses compagnes de Saint-Germain, d'y continuer ses réceptions parisiennes, dont elle sut faire des réunions champêtres infiniment aimables. On songe déjà à Marie-Antoinette en son petit Trianon. Ces relations pouvaient avoir de l'utilité, sans y chercher. Après le coup d'Etat du 30 prairial (19 juin), qui appela au Directoire Gohier et le général Moulin, elle se lia d'amitié avec M^{me} Gohier.

Les nouvelles d'Egypte étaient toujours assez inquiétantes. Louis Bonaparte en était revenu, par de longs détours, en mars 1799; il affecta de ne pas venir, pendant plusieurs semaines, chez sa belle-sœur; elle en fut attristée. Puis elle sut qu'Eugène avait fait là-bas des débuts militaires très brillants; il avait couru de sérieux dangers en octobre lors de la révolte du Caire; il avait commandé

l'avant-garde de l'expédition qui avait poussé jusqu'à Suez; Bonaparte ne le ménageait pas; mais il l'avait fait nommer lieutenant (à 18 ans); il fut grièvement blessé d'un éclat de bombe devant Saint-Jean-d'Acre. Et Joséphine se demanda longtemps si on ne lui cachait pas quelque catastrophe.

On a dit pourtant qu'elle s'était conduite alors avec une légèreté qui serait en vérité impardonnable. Mais il faut voir les pièces de ce nouveau procès, puisque l'histoire de Joséphine a roulé jusqu'ici entre les plaidoyers et les réquisitoires.

Le 23 mai, à bord de l'*Orient*, Napoléon avait écrit à Joseph : « Ma femme va attendre quelques jours à Toulon qu'elle sache que nous avons passé la Sicile; après quoi, elle ira aux eaux. » Or, il paraît que, six jours après, le 29, en mer toujours, il écrivit au même Joseph : « J'écris à ma femme de venir me rejoindre; si elle est à portée de toi, je te prie d'avoir des égards pour elle. » Il y a là une étrange contradiction. Mais ce n'est rien.

Le 6 thermidor, c'est-à-dire le 24 juillet, le jour de la prise du Caire, après la victoire des Pyramides, Eugène aurait écrit à sa mère :

« Bonaparte depuis cinq jours paraît bien triste, et cela est venu à la suite d'un entretien qu'il a eu avec Julien, Junot et même Berthier; il a été plus affecté que je ne croyais de ces conversations. Tous les mots que j'ai entendus reviennent à ce que Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris, que tu l'as vu à Paris, que tu as été aux Italiens avec lui dans les quatrièmes loges, qu'il t'a donné ton petit chien, que même en ce moment il est près de toi. Voilà en mots entrecoupés tout ce que j'ai pu entendre.

« Tu penses bien, maman, que je ne crois pas cela; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que le général est très affecté. Cependant il redouble d'amabilité pour moi. Il semble par ses actions vouloir dire que les enfants ne sont pas garants des fautes de leur mère. Mais ton fils se plaît à croire tout ce bavardage inventé par tes ennemis. Il ne t'en aime pas moins et n'en désire pas moins t'embrasser. J'espère que, quand tu viendras, tout sera oublié. »

Faut-il faire à ce document l'honneur d'une critique sérieuse? Le lecteur, et les lectrices qui sont mamans, n'ont-ils pas crié d'avance que ce texte est un faux, qu'un fils n'écrit pas cela à sa mère?

Mais qu'on y regarde de plus près.

« Depuis cinq jours », — c'est-à-dire depuis le 19 juillet: Or la bataille des Pyramides est du 21; on peut penser qu'elle a dû donner quelques distractions à Bonaparte.

Qui est ce « Julien »? C'est un aide-de-camp de Bonaparte: il vient d'être envoyé à Aboukir, porteur d'un message à l'amiral Brueys; il fut massacré par des Arabes avant d'y arriver.

« Charles »: C'est le fameux loustic, le bouffon, le « polichinelle » qu'on jette dans les bras de Joséphine à tout propos, même quand elle est à cent lieues de lui, comme ici.

« Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris »: Cela ne peut se rapporter qu'au voyage de juin 1796, quand Joséphine s'en allait en Italie avec Junot et Joseph; ce qui mettrait sur la voie du point de départ de la calomnie.

« Que tu as été avec lui aux Italiens dans les quatrièmes loges »: Cancans de concierge, en effet.

« Qu'il t'a donné ton petit chien » : C'est sans doute le malheureux Fortuné, que Joséphine possédait depuis 1794 : un cadeau de M^{me} Tallien.

« Que même en ce moment il est près de toi » : En ce moment Joséphine était à Plombières, fort malade de sa chute.

En vérité, tout cela ne vaut pas, à beaucoup près, le fameux réquisitoire d'Alexandre de Beauharnais qui, en 1783, avait si mal tourné pour lui.

Et voici l'autre témoignage à charge : Le 7 thermidor — donc le lendemain de la lettre d'Eugène —, Bonaparte lui-même écrit à Joseph ceci :

« J'ai beaucoup de chagrin domestique, car le voile est entièrement déchiré » (Joseph a naturellement reproduit cette lettre dans ses *Mémoires*, I, 189; mais pourquoi a-t-on supprimé là ce membre de phrase : car le voile est entièrement déchiré?) « Toi seul me restes sur la terre; ton amitié m'est bien chère; il ne me reste plus, pour devenir misanthrope, qu'à la perdre et te voir me trahir. C'est une triste position que d'avoir à la fois tous les sentiments pour une même personne dans un même cœur..., tu m'entends.

« Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit à Paris, soit en Bourgogne. Je compte y passer l'hiver et m'y enfermer. Je suis ennuyé de la nature humaine; j'ai besoin de solitude et d'isolement. Les grandeurs m'ennuient; le sentiment est desséché; la gloire est fade. A 29 ans, j'ai tout épuisé; il ne me reste plus qu'à devenir bien franchement égoïste. Je compte garder ma maison; jamais je ne la donnerai à qui que ce soit. Je n'ai plus que de quoi vivre.

« Adieu, mon unique ami, je n'ai jamais été injuste envers toi, malgré le désir de mon cœur de l'être... Tu m'entends. Embrasse ta femme, Jérôme. »

On nous dit que cette lettre n'est pas arrivée à sa destination, qu'elle a été interceptée par les Anglais, qu'ils l'ont répandue de manière ou d'autre à travers l'Europe, mais qu'on a vu l'original. Qui, on? Nous nous permettons de penser que cette lettre n'est pas de Napoléon, qu'elle n'est ni de son style, ni de son caractère. Il était ce jour-là au Caire où il venait de faire son entrée : je défie qu'on adapte cette lettre à ce moment.

Voici une autre contradiction : en septembre, Napoléon écrit au même Joseph : « Aie des égards pour ma femme; vois-la quelquefois. » Nous n'en garantissons d'ailleurs pas davantage l'authenticité.

En février 1799, enfin, Bonaparte aurait fait part de son chagrin à Junot et lui aurait affirmé son intention de divorcer. On n'est pas forcé de croire à cette confession.

Voici des faits.

En novembre, dans un bal, Bonaparte connut M^{me} Pauline Fourès, femme d'un lieutenant au 22^e chasseurs. Il s'arrangea pour éloigner le mari et pour amener la femme au divorce. Il oublia ses devoirs à l'égard de Joséphine. Très dangereux cela; car il risquait d'y oublier Joséphine. Mais ce n'est pas sa faute à elle. Et puis ne serait-ce pas devant M^{me} Fourès que Bonaparte, dans un moment d'épanchement, aurait parlé de se séparer de Joséphine? Cela se fait, ou se dit.

Il est certain que, par l'effet de manœuvres que l'on ne peut que conjecturer et que l'on ne saurait préciser sans calomnie, un gros nuage s'est formé entre Bonaparte et

Joséphine pendant ces longs mois de séparation : épreuve redoutable aux plus tendres sentiments. Et d'aucuns pensèrent en profiter...

Quand Bonaparte rentra en France et se hâta vers Paris, à la première nouvelle qu'elle en eut, Joséphine courut au-devant de lui, jusqu'à Lyon. Mais il passa par le Bourbonnais et Nevers, et, quand il fut à la rue de la Victoire, elle n'y était pas. Il vit d'abord Lucien et Joseph; sa mère Loetizia se trouvait aussi chez lui. On parla de l'absente; on fouilla dans ses papiers...

Et voici la scène qui a été assez bien « romancée ». On en prendra ce qu'on voudra. C'est le dénouement qui importe.

Joséphine arrive, deux jours après. Elle trouve la porte fermée, que Bonaparte refuse d'ouvrir. Tableau. Mais quelle porte? La porte extérieure? Plutôt la porte de la chambre à coucher, au premier étage; car on nous précise que Joséphine appela ses enfants, Eugène et Hortense, et qu'ils montèrent pour la secourir. Les prières d'Hortense et d'Eugène ne réussirent pas à ébranler la porte : elle était retenue en dedans, peut-être barricadée, avec une commode; Loetizia dessus, et Bonaparte arc-bouté. On nous dit que cela dura « des heures », — vous lisez bien « des heures », même « toute une journée », Joséphine se traînant sur le palier, dans le haut du petit escalier, ses cheveux dans la poussière, ses enfants accablés avec elle sous le désastre...

Et sans doute elle allait s'en aller; car enfin...

Tout à coup la porte s'ouvre. Bonaparte tombe dans ses bras et la couvre de baisers. Les gens informés ne nous

ont pas dit ce qu'était devenue la belle-mère : c'est sans doute que ce récit ne tient pas debout.

Le soir, on coucha dans les lits jumeaux à ressort, et le lendemain on alla faire un petit tour d'amoureux à la Malmaison.

Oh! la belle journée des Dupes! Ne dirait-on pas que l'esquisse de Gérard en a gardé le sourire?

III

DANS LES RAYONS DE LA GLOIRE

(1799-1806)

PRESQUE REINE (1799-1800)

Nous voici désormais aux affaires sérieuses, qui ne sont pas, en apparence du moins, des affaires de femmes.

Bonaparte disait à Réal, dans les jours où nous sommes :

« Les guerriers d'Égypte sont comme ceux du siège de Troie, et leurs femmes ont gardé le même genre de fidélité. » On peut prendre cela au pied de la lettre et se souvenir, d'une part, de M^{me} Fourès, et, de l'autre, de Pénélope. Il n'est point utile, d'ailleurs, de pousser la comparaison à fond. Il faut surtout conclure de cette réflexion que ces petites histoires de ménages n'ont pas autant d'importance, en apparence du moins, qu'un changement de gouvernement.

En cela aussi Joséphine a joué son rôle, qui ne fut pas inutile, quoique les hommes en fassent fi volontiers. Quand il s'agit de quelque accident, ils aiment à dire : « Cherchez la femme ! » Quand il s'agit de quelque heureux succès, ils oublient la formule. Mais il ne m'appartient pas de trahir ma corporation. Je veux dire que le rôle de Joséphine, lors des événements de Brumaire, fut de ces

impondérables à qui il arrive d'être décisifs. On dira que c'est peu de chose qu'un sourire de femme : cela dépend.

Le fait est qu'au lendemain de son retour à Paris, Bonaparte fut occupé à des démarches où l'on sent la présence et l'action très délicate de Joséphine. Hortense de Beauharnais et Caroline Bonaparte, les deux petites nièce et tante, qui étaient alors fort amies, étaient venues de Saint-Germain, et on ne les y renvoya pas tout de suite. Elles aidèrent à faire les honneurs de la rue de la Victoire, et Caroline avait un amoureux très entreprenant...

D'abord les relations que Joséphine avait entretenues pendant l'absence de son mari ne furent point inutiles.

Le 23 octobre ils dînèrent chez le Directeur Gohier. Elle était dans les meilleurs termes avec M^{me} Gohier; elle les invita à son dîner du 7 novembre (16 brumaire).

Bonaparte avait fait visite aux deux Directeurs, Sieyès et Roger Ducos, qui étaient prêts à s'entendre avec lui pour modifier à leur profit commun la constitution de la République. Ils vinrent à leur tour à l'hôtel de la rue de la Victoire; ils n'y furent pas mal reçus.

Barras y vint aussi le 30 octobre. Il ne fut point question de bagatelles.

Bonaparte alla voir Joseph à Mortefontaine. Joseph vint à Paris, en son hôtel de la rue du Rocher. Lucien était président du Conseil des Cinq-Cents. On ne revint point sur les racontars de jadis : il ne faut point confondre les genres.

En somme, toutes les dispositions paraissaient bien prises, et les circonstances favorables. Cependant, en pareille matière il est toujours difficile de faire entendre aux gens en place la formule courante, ou latente : « Ote-toi

de là que je m'y mette. » En général, ils se cramponnent.

Le 16 brumaire (7 novembre), Joséphine donna un grand dîner qui fut suivi d'une réception. Il y eut beaucoup de monde dans les salons, des hommes politiques, des généraux. Bonaparte emmena quelques généraux dans son cabinet et leur donna rendez-vous pour le 18 au matin. Cependant Joséphine garda longtemps Gohier à bavarder sur son canapé; elle lui demanda de venir de bonne heure à la rue de la Victoire le matin du 18.

Hortense et Caroline, qui pourtant avaient été bien gentilles, furent renvoyées à la pension : « Ma mère, dit Hortense dans ses *Mémoires*, demanda encore quelques jours. Le général fut impitoyable. » C'est qu'il savait qu'il ne s'agissait pas d'un jeu pour petites filles.

Le 18 brumaire, au matin lent à venir, grand concours d'officiers de toutes armes dans la rue de la Victoire et dans tout le quartier voisin. Beaucoup mettent pied à terre, et, par le petit couloir qui vient de la rue, entrent dans le jardin de l'hôtel Bonaparte, sont reçus par le général, par Joséphine, échangent avec eux quelques mots, demeurent groupés en attendant. M^{me} Gohier arrive vers 8 heures; son mari ne l'a pas accompagnée. Joséphine casse quelques gâteaux avec elle, gribouille un mot et la renvoie au Luxembourg pour qu'elle ramène son mari comme il a été convenu. Gohier ne viendra pas. Complication, sérieuse. Car, sur les cinq Directeurs, Sieyès et Roger Ducos sont seuls du complot. Si l'on avait pu retenir Gohier à l'hôtel de la rue de la Victoire, il ne serait plus resté que Moulin et Barras pour représenter le pouvoir exécutif de la constitution. Si Gohier est avec eux, ils ont la majorité et peuvent avoir l'idée de s'en servir.

La combinaison Gohier-Joséphine, le coup du canapé, a raté. Il fallut envoyer Talleyrand et Roederer chez Barras pour l'obliger à se démettre, et Moreau au Luxembourg avec quelques soldats pour monter la garde devant les appartements de Gohier et de Moulin...

Cependant le Conseil des Anciens avait décidé, sous le prétexte d'un grand complot terroriste, de confier le commandement de Paris au général Bonaparte, et de transférer la résidence des Conseils à Saint-Cloud. Avis officiel en fut porté au général, avec invitation à venir prêter serment. A cheval tous! Un brillant cortège militaire, à travers les rues curieuses, encadré de troupes choisies, s'en va aux Tuileries : Bonaparte prête serment à sa manière, prend possession de son commandement, fait occuper les points utiles, à Paris et sur la route de Saint-Cloud.

Il aurait voulu en finir tout de suite : la situation demeurerait trouble; il fallut attendre au lendemain. Bonaparte coucha à la rue de la Victoire, avec ses pistolets sous la main.

Le 19 Brumaire, à l'Orangerie de Saint-Cloud, les Conseils ne se réunirent qu'à une heure de l'après-midi : temps perdu pour l'action, gagné par l'opposition... Malaise, inquiétude, qui va jusqu'à la rue de la Victoire. On annonce la démission des Directeurs. Ce n'est exact que pour trois; car Barras a cédé aux arguments de Talleyrand. Bonaparte va au Conseil des Anciens : accueil honorable, sans plus.

Il envoie un mot à Joséphine : « Tout ira bien! »

Il va aux Cinq-Cents. Il y entre avec quelques officiers... « A bas le tyran! A bas le dictateur! » Les députés



JOSÉPHINE A LA MALMAISON,
par Prud'hon.

descendent de leurs bancs, le poussent, le jettent dehors : « Hors la loi ! Hors la loi ! » C'est le cri de proscription qui a précipité Robespierre sous le couteau de la guillotine...

Lucien, président des Cinq-Cents, quitte la salle, rejoint son frère, invite les soldats à délivrer l'assemblée de quelques représentants factieux qui la tiennent sous la terreur de leurs poignards. Bonaparte monte à cheval, un cheval fougueux qui piaffe et se cabre : « Aux armes ! » Et les soldats répètent : « Aux armes ! »

Murat, avec une colonne de grenadiers : « En avant ! » Dans la salle des séances. Cris furieux. Roulement de tambours. Un ordre de Murat : « Foutez-moi tout ce monde-là dehors ! » Charge à la baïonnette à travers les bancs des députés : un envol de toges par les fenêtres, dans le bois, dans la nuit qui est venue.

Les affidés des deux Conseils se réunirent un moment après.

Une séance extraordinaire fut tenue dans la soirée : les tribunes garnies d'un bataillon de jeunes et jolies femmes, Bonaparte, Roger Ducos et Sieyès furent nommés consuls provisoires, chargés de proposer les modifications nécessaires à la Constitution.

Bonaparte alla coucher rue de la Victoire pendant que les soldats rentraient dans Paris en chantant : « Ça ira ! »

« Le général Murat, en vrai chevalier amoureux, expédia à Saint-Germain dans la nuit, quatre grenadiers de la garde qu'il commandait. Ils étaient chargés, dit Hortense, de nous apprendre ce qui s'était passé à Saint-Cloud et la nomination du général Bonaparte au Consulat.

« Qu'on se figure quatre grenadiers frappant aux portes

d'un couvent de femmes au milieu de la nuit! L'alerte fut générale. M^{me} Campan blâma hautement cette manière militaire d'annoncer les nouvelles. Caroline n'y vit qu'une preuve de galanterie. » Son petit cœur en demeura tendrement ému.

Barras avait été prié de quitter Paris et de se retirer dans sa terre de Grosbois. C'en est fini de la chronique scandaleuse. Et voici donc désormais Joséphine sage comme une image. Cette histoire y perdra-t-elle de son intérêt? Non, si notre plume est digne de notre sujet.

Joachim Murat avait gagné la main de Caroline Bonaparte, qui ne fit point attendre son consentement. Elle avait 18 ans, il en avait 32. C'était un bel homme et un soldat splendide. Fils d'un aubergiste de la Bastide, près de Cahors, il s'était engagé de bonne heure dans les soldats de la Révolution. Il s'était distingué par l'éclatante couleur de ses sentiments républicains, heureux alors qu'on pût confondre son nom avec celui de Marat. Il avait bien servi Bonaparte dans la journée du 13 vendémiaire.

Il était parti pour la campagne d'Italie comme aide-de-camp du général en chef, avec Junot et Marmont. Il avait été fait général de brigade après la bataille de Mondovi. Il s'était distingué aussi à Rivoli. En Egypte, il avait eu brillante part à la victoire d'Aboukir : il s'était battu en combat singulier avec le commandant de l'armée turque, Mustapha-pacha, il avait eu la mâchoire brisée d'un coup de pistolet, mais il avait désarmé et pris son adversaire. Il lui avait été plus facile de remporter la victoire de Saint-Cloud.

Le 2 décembre 1799, il fut nommé commandant en chef de la Garde des Consuls.

Le 18 janvier 1800, au palais du Luxembourg, en présence de toute la famille, fut signé le contrat de son mariage avec Caroline. Le 20, le mariage civil fut célébré à Mortefontaine, chez Joseph, le frère aîné de Caroline; et la cérémonie s'acheva au temple de la Raison, ci-devant église du village de Plailly.

Il fallait abriter ce grand amour. Les jeunes mariés eurent l'hôtel de Brionne, et un riche domaine à Neuilly. Le premier Consul leur laissa trois lunes de miel, c'est-à-dire trois fois 29 jours; puis il expédia Murat au commandement de la cavalerie pour la seconde campagne d'Italie. Caroline donna naissance à Achille Murat le 21 janvier 1801.

Le palais du Luxembourg ne convenait pas au prestige du nouveau gouvernement. Lorsque la Constitution de l'an VIII l'eut fortement établi sur la volonté nationale exprimée par plébiscite, il parut nécessaire de l'installer aux Tuileries, qui avaient été le palais des Rois et symbolisaient donc toute souveraineté.

La cérémonie eut lieu le 18 février. Dans un équipage très modeste, le Premier Consul Bonaparte et les deux autres Consuls, Cambacérès et Lebrun, y furent transportés parmi un grand concours de population. Ils y prirent résidence. Puis le Premier Consul monta à cheval et passa la revue de la Garde Consulaire que lui présentait Murat. Joséphine et Hortense avaient pris place à une fenêtre du palais.

La duchesse d'Abrantès écrit : « Madame Bonaparte était rayonnante de beauté le jour de cette revue, ainsi qu'Hortense. Elles étaient toutes deux aux fenêtres du

Troisième Consul Lebrun, entourées d'une espèce de cour qu'il n'avait pas fallu longtemps pour former. »

Il ne faut pas juger des gens sur la mine. Et le témoignage d'Hortense est plus proche. Elles eurent leurs appartements entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore, au rez-de-chaussée. Le Premier Consul eut les siens au-dessus, au premier étage.

Joséphine fut pénétrée par la tristesse de l'immense palais. Déserté depuis des siècles par la royauté, il n'avait été ensuite habité par Louis XVI et Marie-Antoinette que ramenés par le peuple de Paris comme des prisonniers, aux journées d'octobre 1789. Il avait été envahi le 20 juin 1792, pris d'assaut par la foule le 10 août suivant; et le roi et la reine ne l'avaient alors quitté que pour aller à la prison du Luxembourg, puis au Temple, et de là à la place de la Révolution. Hortense écrit dans ses *Mémoires* : « Ma mère voyait partout cette pauvre reine Marie-Antoinette. Je l'y voyais aussi, tant M^{me} Campan m'avait entretenue de son infortune. Une réflexion de ma mère m'attrista : « Je ne serai pas heureuse ici, me dit-elle, j'éprouve de noirs pressentiments en y entrant. »

Pourtant on entendait les acclamations populaires derrière la chevauchée du Premier Consul.

Les femmes des grands hommes ont sans doute de grandes satisfactions d'amour-propre, surtout quand ils sont fidèles; et leur admiration et leur orgueil leur apportent peut-être un surcroît de tendresse. Mais cela se paie de tant d'angoisses qu'elles ne devraient pas exciter l'envie.

Bonaparte plus qu'aucun autre fut toute sa vie en péril de mort. Brumaire lui donna les Tuileries, donc, de toutes

parts, de gauche et de droite, des ennemis acharnés. Sans peur, il leur fit face avec une activité et une vaillance qui ne se démentirent jamais.

En Brumaire, il avait trouvé la Vendée encore en état d'insurrection. Il essaya de la conciliation. Il reçut aux Tuileries les chefs Vendéens, Hédouville, d'Andigné. Il leur garantit la liberté religieuse. Ils exigèrent la restauration de la royauté. Il les laissa partir. La trêve achevée, il enveloppa la Vendée d'une armée de 60.000 hommes, et, en quelques jours, assura la pacification. Les chefs des Chouans s'en allèrent en Angleterre; ils y forgèrent des conspirations moins loyales.

Cependant, avec le printemps, le péril extérieur apparaissait avec toute sa gravité. Maîtres de l'Italie, les Autrichiens tenaient Masséna enfermé dans Gênes et menaçaient la Provence; ainsi faisaient-ils au temps de Charles-Quint après avoir pris François I^{er} à Pavie.

C'est la patrie qui est ici en péril mortel.

Pendant que Moreau contient les ennemis sur le Danube, le Premier Consul forme en secret une « armée de réserve ». Il la conduit à Lyon et Genève au pied des Alpes. Il la porte dans la vallée du Pô par-dessus le Grand-Saint-Bernard. Il court à Milan, ferme la retraite aux Autrichiens.

A Paris, c'est le moment que les politiciens, les vaincus ou même les profiteurs de Brumaire, jugent le meilleur pour lui donner un coup de poignard dans le dos. Ils disent hypocritement : « Il s'expose, il peut tomber dans la bataille, il faut songer au lendemain... » On surprend toute une intrigue; on y nomme Fouché, Sieyès, même

Carnot, même Joseph... Qui sera le successeur ? Fera-t-il donc mieux ?

Un bruit vers le milieu de juin : le Premier Consul a été complètement battu par les Autrichiens devant Alexandrie, au village de Marengo... C'est la moitié de la vérité. Il fut des Français pour s'en réjouir.

Il était vrai que Bonaparte avait été d'abord vaincu. Mais Desaix, accouru au canon, avait ouvert dans les lignes ennemies une large brèche où le Premier Consul avait pu jeter une charge décisive. Desaix avait péri. Mais la victoire était complète et nous rendait en un jour la domination de l'Italie (14 juin 1800).

Ainsi furent anéantis les ambitieux desseins de l'Autriche. Ainsi furent dispersés à Paris les frelons de la politicaillerie...

A la nouvelle de Marengo, Joséphine donna un grand dîner à la Malmaison. Elle y fut accablée de protestations de dévouement et d'admiration, même ou surtout de ceux qui avaient pensé à autre chose.

Elle planta devant le château le cèdre de Marengo. Sa vigueur et sa beauté furent comme un symbole du régime.

Puis elle s'en alla faire sa saison de Plombières. Elle fit consciencieusement sa visite au trou du Capucin. Elle aussi, elle devait songer à l'avenir.

Après Marengo, les royalistes firent un nouvel effort pour gagner Bonaparte à la cause de la Restauration. Le comte de Provence eut la faiblesse de lui écrire, en lui promettant tout ce qu'il voudrait, pour lui-même ou pour ses amis. Il s'attira cette réponse :

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre. Je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites. Vous ne devez

pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher sur 100.000 cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France. L'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille. Je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite. »

Bourrienne, qui était alors secrétaire du Premier Consul, soutient que Joséphine et Hortense ont essayé d'agir sur le Premier Consul en faveur de la royauté. Bonaparte lui aurait dit un jour : « Ces diables de femmes sont folles. C'est le faubourg Saint-Germain qui leur tourne la tête; on en a fait l'ange tutélaire des royalistes. Mais cela ne me fait rien; je ne leur en veux pas. » Et une autre fois : « Je sais combien ces femmes vous tourmentent; vous devez les faire revenir de leur aveuglement, de leurs ridicules pressentiments : qu'elles me laissent faire et qu'elles tricotent! »

Joséphine, assise sur les genoux de Bonaparte et le cajolant, lui aurait dit : « Mon petit Bonaparte, ne te fais pas roi. C'est ton vilain Lucien qui te pousse ! » Mais Bonaparte n'avait pas l'intention de se faire roi.

Bourrienne dit encore qu'Hortense, en passant à Bonaparte le ceinturon de son épée, aurait observé qu'une épée de Connétable de France lui serait la plus belle de toutes. Mais elle nie formellement ce propos dans ses *Mémoires*. Et il est arrivé souvent à Bourrienne de farder la vérité.

Il est possible, après tout, que de telles idées aient passé par la tête de « ces femmes ». Avec leur éducation et leurs souvenirs, comment auraient-elles conçu un autre régime politique que la royauté? Mais on peut être assuré qu'elles ne se sont permis aucune pression sur les réso-

lutions du Premier Consul. Il ne l'aurait pas supporté. Et Joséphine n'a rien voulu perdre de son charme en faisant de la politique. Elle avait bon cœur; elle a agi de son mieux en faveur des royalistes quand elle les a trouvés dans l'embarras ou dans l'épreuve; elle leur a ouvert son salon. Il n'est pas possible de dire qu'elle ait pris parti pour la royauté, qu'elle ait été royaliste.

Le 3 nivôse an IX (24 décembre 1800), veille de Noël, Joséphine emmena Bonaparte à l'Opéra. Il ne voulait pas sortir, étant fatigué. Elle l'arracha à ses dossiers et l'entraîna.

Mais elle s'attarda à sa toilette. Il partit devant avec Lucien, Bessières et Lannes, laissant Rapp pour accompagner les dames dans une autre voiture.

Joséphine descendit avec Hortense et Caroline. Elle avait un nouveau châte qu'on lui avait envoyé de Constantinople. Rapp le trouva mal arrangé et le disposa à la manière des Egyptiennes. On entendit alors la voiture de Bonaparte qui s'éloignait : « Dépêchez-vous, ma sœur, dit Caroline, voilà Bonaparte qui s'en va! » Et elles montèrent en voiture, quelques minutes seulement derrière le Premier Consul.

Comme elles arrivaient à la rue Nicaise, ci-devant Saint-Nicaise, une explosion formidable : les maisons ébranlées, quantité de vitres brisées, des morts et des blessés étendus sur la place; Hortense elle-même, blessée au bras d'un éclat de verre. Joséphine pousse un cri : « C'est contre Bonaparte! » Elle répète : « C'est contre Bonaparte! » et s'évanouit... Rapp donne au cocher l'ordre de poursuivre jusqu'au théâtre.

Il court à la loge de Bonaparte, qui lui dit : « Et Joséphine ? » Joséphine entraît derrière Rapp...

Il faut ici laisser parler un témoin, la duchesse d'Abrantès :

« A l'instant même, par un coup vraiment électrique, une même acclamation se fit entendre; un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, je l'ai vu, et je ne l'ai pas vu seule... J'ai vu cette foule, dont la fureur pour un attentat si noir ne peut être exprimé par des mots. On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissants d'indignation...

« Je regardais pendant ce temps dans la loge du Premier Consul; il était calme et paraissait seulement ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Madame Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée; son attitude même, toujours si gracieuse, n'était pas la sienne. Elle semblait frissonner sous son châle comme sous un abri; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait : quelque effort qu'elle fit pour retenir ses larmes, on les voyait le long de ses joues pâles, et, lorsqu'elle regardait le Premier Consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille aussi était fort troublée. Quant à Madame Murat, le caractère de la famille paraissait en elle; elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée. »

Quinze morts, cinquante blessés : tel fut le bilan de l'attentat. Bonaparte n'en avait pas fini avec la conspiration royaliste; elle ne le lâchera jamais : une lutte à

mort. On n'a pas le droit de douter que Joséphine en eût horreur : par là, elle connut toute sa vie la Terreur...

Cela ne l'empêcha pas, ni Bonaparte lui-même, de se montrer secourable à ceux des royalistes qui peu à peu se ralliaient au nouveau régime, à mesure qu'ils le voyaient assurer la grandeur de la France.

M^{me} Campan racontait plus tard cette jolie histoire au Docteur Maigne, le mari d'une de ses plus chères élèves.

Après l'attentat de Nivôse, M. Dubreuil, médecin, et M^{me} de Lhôpital, tous deux habitants de Saint-Germain, furent arrêtés et conduits au Temple, le premier pour avoir tâté le pouls de l'enfant de M. Talon, un émigré, la seconde pour l'avoir reçu plusieurs fois.

M^{me} Campan courut aux Tuileries. En la voyant, le Premier Consul s'écria : « Vous venez me parler pour les habitants de Saint-Germain ? Votre dame de Lhôpital est une intrigante... — Permettez, général, on a pu lui reprocher autrefois d'être un peu légère; mais, à 78 ans, il n'en reste rien. Pour intrigante, non; un peu de coquetterie siérait mieux à son esprit; mais elle est aveugle : elle reçoit quelques personnes tous les soirs et, dans la crainte de manquer de politesse, elle fait la révérence, même aux absents. »

Napoléon alors se mit dans une grande colère, et, devant Joséphine, il dit à M^{me} Campan : « Une femme de 78 ans, aveugle, est toujours innocente en politique. Le ministre a commis un acte barbare indigne de mon gouvernement. Quand Fouché s'entendrait avec mes ennemis, il n'aurait pas pu mieux faire; c'est dans un accès de délire qu'il a commis cette faute. Je n'entends pas que mon autorité soit employée pour consommer de tels actes. Je veux que

la raison puisse avouer tout ce qui émane de mon pouvoir; un gouvernement doit avoir des vues grandes et des idées généreuses... Qu'a fait le médecin ? — Général, il a donné des soins à l'enfant de M. Talon; il visite tous les jours, depuis bien des années, sa compagne d'infortune au Temple. — C'est incroyable ! Un médecin a le droit de tâter le pouls de nos ennemis comme de nos amis sans qu'un ministre puisse le trouver mauvais; cette profession n'imprime pas comme les places une opinion de commande. L'abus déconsidère l'autorité et la compromet; je vais m'en expliquer avec le ministre et faire sortir les deux victimes. »

Crispé de colère, il sonna avec violence et ordonna qu'on allât chercher Fouché qui, pour se servir d'une expression bien vulgaire, ajoute M^{me} Campan, reçut un fameux galop.

Pendant, les prisonniers ne sortirent que trente heures après cette conversation, tant le ministre blessé mit de lenteur et de mauvaise volonté à remplir les formalités qui devaient procurer leur libération.

Une voiture de Joséphine alla les prendre; ce qu'apprenant M^{me} de Lhôpital s'écria : « Est-ce l'attelage blanc de Madame Bonaparte ? — Eh ! Qu'importe, Madame, qu'il soit blanc ou noir, reprit M. Dubreuil avec humour, pourvu qu'il nous éloigne d'ici ? »

Nous garderons aussi l'image des chevaux blancs de Joséphine.

LES ROSES DE LA MALMAISON (1801)

Les années, pour les peuples comme pour les individus, ont leurs caractères : l'année 1801, la première du siècle, fut une année bénie, l'année de la paix.

Février : la paix de Lunéville, avec l'Autriche; le retour au foyer de tant de jeunes hommes, la plupart couverts de gloire.

Octobre : les préliminaires de Londres pour la paix avec l'Angleterre; Lauriston, aide-de-camp du Premier Consul, envoyé à Londres pour la ratification, est porté en triomphe par les Anglais, qui détellent les chevaux de sa voiture.

Après dix ans, d'une guerre presque universelle sur terre et sur mer, la paix générale, la paix aux indicibles bienfaits, le commerce et l'industrie, l'immense bonheur du travail tranquille, qui est la loi et la destinée de l'homme, la joie de vivre.

En France, même aussi, la paix civile : en juillet, le Concordat, la réconciliation entre les Français, la concorde : la place de la Révolution, ancienne place Louis XV, s'appelle maintenant la place de la Concorde.

1801 : la première année du siècle, une des plus heureuses années de notre histoire nationale : la plus heureuse peut-être, si pleine de promesses; car l'homme est ainsi fait que le bonheur parfait demande encore de l'espérance.

1801, ce fut l'année de la Malmaison.

Sauf le séjour rituel à Plombières, du 10 juillet au 8 août, qui révéla une fois de plus l'impuissance du Capucin, Joséphine ne quitta guère la Malmaison cette année-là; elle y garda tant qu'elle put le Premier Consul; elle l'obligea, autant qu'il était possible, à prendre quelque repos, à faire quelque trêve à son travail formidable, à se tenir un peu en vacances, et en méditation tranquille et féconde sous les grands arbres.

La Malmaison, la mauvaise maison. Elle n'était pas

superstitieuse, puisqu'elle s'attachait à elle malgré son malheureux nom; et sa grâce y fut telle qu'elle l'en a corrigé; et la Malmaison résonne seulement pour nous de charme et d'agrément, teintés d'un peu de mélancolie.

Mais, pour le redire, il faudrait ici la jolie plume d'Hor-tense, ou celle naïve et fraîche de M^{lle} Avrillon, ou celle un peu précieuse de M^{lle} Georgette Ducrest, ou quelque chose de tout cela, de ceux ou de celles qui y ont vécu, qui y ont vu et connu Joséphine : en tout cas, rien du fiel ou du venin dont d'autres depuis, qui n'y ont pas vécu, ont cru devoir faisander cette atmosphère saine comme les champs.

Il faudrait aussi retrouver la Malmaison de Joséphine, en la débarrassant de son bric-à-brac de musée incohérent, et d'abord la Malmaison de 1801, toute bourdonnante de jeunesse et d'ambitieux desseins.

A 12 ou 14 kilomètres de Paris, par la route de Neuilly, en coupant la boucle de la Seine, une heure de voiture, juste le temps d'une bonne course dans le grand air au galop des chevaux; une belle grille d'entrée, entre les bâtiments des communs, large et longue esplanade bien plantée de platanes, dégageant une façade de noble allure; au delà, le grand parc encadré de coteaux boisés ou cultivés.

Bonaparte en acheva le paiement aux Lecouteux du Moley. Joséphine garda l'ancien mobilier, « les glaces, dit Masson, qui étaient d'importance, et puis les jolis meubles couverts de mousseline dans le boudoir ovale, et les meubles en toile de Jouy dans la chambre à coucher, et les meubles en quinze-seize vert dans le grand salon, sans parler du salon turc, avec les fauteuils en nankin, les

rideaux en gaze brochée, des panneaux de glace étamée au-dessus des portes, et, pour tableaux, huit beaux panneaux de papier arabe. »

Joséphine avait aussitôt fait venir Percier et Fontaine, les architectes du gouvernement. Ils préparèrent un vaste plan, qui triplait la grandeur des bâtiments. Il fut estimé trop coûteux. On se contenta d'un aménagement... qui coûta à peu près aussi cher : soit un devis de 600.000 francs, tout de suite mis à exécution, — deux pavillons doriques à l'entrée, de chaque côté de la grille, pour le poste de garde, — un péristyle en forme de tente, — le grand vestibule, dans toute la largeur du bâtiment, ouvert sur le parc (on y dressera plus tard deux obélisques de marbre rouge); — à droite, salons de réception, peintures tirées de la légende d'Ossian par Gérard et Girodet, salle de billard et galerie qui s'enrichira d'année en année, — l'escalier qui monte au premier étage, — à gauche, la salle à manger, peinte par Laffite, de figures allégoriques, la salle du Conseil, et le cabinet de travail avec une sortie particulière sur le jardin; — au premier, les appartements particuliers; — au second, les petits appartements des officiers; — deux ailes en avancement pour le service; — décoration d'antiques, de bronzes anciens, de vases d'Herculanum, offerts par le roi de Naples, de bibelots égyptiens arrangés par Denon; — de Pompéi aux Pyramides, beaucoup de goût en fit une harmonie originale, la marque de Joséphine.

Petit château, petit domaine, malgré sa ferme et ses vignes : il fallut l'agrandir en proportion de la grandeur de ses maîtres et du nombre et de la qualité de leurs hôtes.

Cela coûta cher, très cher, des millions. Nous ne referons pas ces comptes, qui ont été établis minutieusement. Il est entendu que Joséphine a dépensé beaucoup, qu'elle a été d'une prodigalité incorrigible, comme Marie-Antoinette avant elle, ou M^{me} de Montespan, ou les rois et les reines d'autrefois; car elle était reine à la Malmaison..., et il ne faudrait pas nous pousser beaucoup pour nous amener à la féliciter de ce qu'on lui a reproché.

La Malmaison : « le Trianon du Consulat », dit Frédéric Masson. Rien de plus juste.

Donc on l'agrandit : Bois-Bréau, refusé par une vieille originale, M^{lle} Julien, jusqu'en 1809, on eut tout de suite la Jonchère où demeura Eugène, la Chaussée, le Clos-Toutain, l'étang et les bois de Saint-Cucufa, le Butard qui fut un pavillon de chasse, le château et le parc de Buzenval, dans la direction de Saint-Cloud, à cinq ou six kilomètres seulement, où l'on retrouve la perspective de la Seine, du Bois de Boulogne et de Paris : — tout à travers l'isthme de la Seine, de Saint-Cloud à Saint-Germain.

Un domaine magnifique, que sans doute on ne pourra jamais reconstituer, — car il faut des lotissements, c'est-à-dire des morcellements, pour la population débordante de la grande ville —; on ne pourra pas même en juger par Bois-Bréau, — un domaine qui règne de Rueil à Bougival, entre les coteaux de Suresnes et la terrasse de Saint-Germain, sur la Seine aux boucles nonchalantes, au-dessus de Croissy, de Montesson, de Chatou, du Vésinet.

Un des plus gracieux jardins du grand jardin de France.

A gauche, voici Louveciennes et le souvenir de M^{me} du Barry, — et Marly, — et, par la porte Saint-Antoine, les Trianons, et Versailles, et le souvenir du Grand Roi, — et,

par Saint-Cloud, encore le souvenir de Marie-Antoinette, et, par-dessus la Seine, le grand Paris aux passions bouillonnantes...

Un horizon plein d'histoire, de grâce et de majesté ensemble, de tout ce qui fait la beauté de la France et de l'histoire de la France.

Un domaine magnifique en vérité, et encore plus expressif : il est demeuré imparfait, incomplet, malgré toutes les dépenses; Joséphine eût voulu l'aménager mieux : — image du Consulat, tout plein d'entreprises que le temps et les circonstances n'ont pas permis de finir. Car les œuvres des hommes sont toujours inachevées...

Pour lors, Joséphine y voulut régner d'abord sur tout un peuple d'animaux et d'oiseaux, de France et d'ailleurs. Par elle la Malmaison fut étonnamment vivante. Elle eut des oiseaux rares, au plumage éclatant, comme en la forêt tropicale ou dans les îles natales; des vautours, des peruches, des colibris, des cacatoès, des cygnes noirs et blancs, des canards dans l'étang, — des moutons mérinos qu'elle essayait d'acclimater comme à la Bergerie de Rambouillet, — des kangourous, — des gazelles d'Égypte dans le petit jardin qui prolonge le cabinet de travail du Premier Consul, des chamois, des autruches et des écureuils, — des pigeons des Moluques dont le roucoulement de tendresse est discret comme un roulement de tambour, — des singes petits et grands, une orang-outang femelle qu'on habillait, qui s'habillait, comme une demoiselle, et qui mourra dans un lit sous des couvertures impuissantes à la réchauffer : on l'avait bien soignée pourtant.

Plus tard, il y aura toute une vacherie, avec des vaches

amenées de Suisse, avec un ménage suisse en costume national pour les garder et les traire. Ainsi on aura au château du bon lait et du beurre encore meilleur que celui de Normandie.

Plus tard, on essaiera de faire venir de l'eau des étangs de Saint-Cucufa : un travail à la façon de Louis XIV, mais qu'on n'aura pas le temps de terminer.

C'est grande besogne que de visiter, soigner, caresser tout ce petit peuple : une volière, une ménagerie. Qui saura reconstituer tout ce monde des deux mondes ? Il faut maintenant s'y aider d'imagination.

Le hameau de Marie-Antoinette à Trianon n'était qu'un hameau pour rire.

Et les jardins ? Et les fleurs ?

Joséphine aime les jardins à l'anglaise, leurs caprices et leurs détours, qui lui rappellent mieux la fantaisie des floraisons de la Martinique ; ils correspondent mieux à son goût qui n'est pas dans la discipline raide.

Elle aime les fleurs comme des êtres intelligents : la beauté n'est-elle pas une forme d'intelligence ?

Elle a tout un jardin de plantes, scientifiquement ordonné, en leurs espèces et collections ; marins et voyageurs lui en envoient de partout ; en pleine guerre, le gouvernement anglais les laisse passer : — jolies, ces fleurs, parmi les batailles déchaînées !

Elle a ses roses, petites roses simples et fraîches, le « Souvenir de la Malmaison ».

Elle a des jacinthes, des tulipes doubles de Hollande.

Bonaparte lui fit construire par Thibaut une grande serre chaude, des plus vastes proportions. Elle fut heureuse comme un enfant à qui on donne son jouet préféré :

— au milieu, une sorte de grand salon décoré de gracieuses peintures (elle y passa de longs moments), — tout autour, un immense amphithéâtre de fleurs, un paradis, le paradis des Iles.

Elle y reçut Fox, le grand ministre anglais, quand il lui rendit visite à la Malmaison. Un Anglais de sa compagnie le racontait ensuite :

« Madame Bonaparte nous en a fait les honneurs avec cette affabilité séduisante qui justifie aisément l'attachement du Premier Consul pour elle. Le parc est dessiné dans le goût des nôtres : plus de ces lignes imposées à la verdure et aux fleurs. Informée du goût de Fox pour l'agriculture et la botanique, elle nous fit parcourir ses magnifiques serres, nous y nommant ces plantes rares que l'art et la patience de l'homme (et de la femme) font végéter — c'est-à-dire vivre et croître — dans nos climats.

« C'est ici, nous dit-elle, que je me suis sentie plus heureuse à étudier la pourpre des cactus qu'à contempler tout l'éclat qui m'environne; c'est ici que j'aimerais à trôner au milieu de ces peuplades végétales : voici l'*hortensia*, qui vient tout récemment d'emprunter le nom de ma fille, la *soldanelle des Alpes*, la *violette de Parme*, le *lis du Nil*, la *rose de Damiette* : ces conquêtes sur l'Italie et l'Égypte ne firent jamais d'ennemis à Bonaparte. Mais voici ma conquête à moi, ajouta-t-elle en nous montrant son beau *jasmin de la Martinique* : la graine semée et cultivée par moi me rappelle mon pays, mon enfance, et mes parures de jeune fille, et, en vérité, en disant cela, sa voix de créole semblait une musique pleine d'expression et de tendresse. »

De tout son royaume de fleurs, Joséphine fit faire une

publication en trois volumes, sous ce titre « Le Jardin de la Malmaison », sous la direction de Ventenat, botaniste, membre de l'Institut, et du peintre Redouté, qui avait fait l'expédition d'Égypte pour herboriser à sa manière.

Le premier volume parut en 1803, avec cette dédicace :

Si canimus sylvas, sylvæ sint Consule dignæ.

Le deuxième volume parut en 1804, le troisième en 1813 : — toute la vie de Joséphine à la Malmaison.

Ventenat dit dans sa préface : « Si, dans le cours de cet ouvrage, je viens à décrire quelque-une de ces plantes modestes et bienfaisantes qui semblent ne s'élever que pour répandre autour d'elle une influence aussi douce que salutaire, j'aurai bien de la peine, Madame, à me défendre d'un rapprochement qui n'échappera point sans doute à mes lecteurs. »

Cet album splendide compte 184 numéros d'espèces différentes, notamment bruyères, myrtes, géraniums, mimosas, rhododendrons, camélias, hortensias. Chaque notice a sa planche en couleurs reproduite par les soins minutieux et comme dévots de Redouté.

Pourquoi n'en reprendrait-on pas la publication? Mais il faudrait d'abord reconstituer le jardin de Joséphine.

Et le jardin de Joséphine, à grands frais certes, gagnait de jour en jour sur le parc, et les pelouses refoulaient les bois de haute futaie, et les sources étaient captées et amenées parmi les fleurs, et toute la colline voisine, la Côte d'Or, était conquise et embaumée par les fleurs de Joséphine.

Elle eut la passion, mais aussi l'amour éclairé, la con-

naissance et l'intelligence des fleurs. Sans doute, elle le tenait des paysages et des jeux de son enfance. Il faut la louer et l'aimer pour avoir voulu refaire un peu de la Martinique à la Malmaison. S'il y a ici ou là quelque reproche à lui faire, il faut lui être indulgent pour l'amour des fleurs qu'elle a aimées. La femme qui aime tant les fleurs ne peut pas être une méchante femme.

Elles furent, avec elle-même, le grand charme des réceptions de la Malmaison. Alors les caisses d'orangers sortaient de la serre chaude et se rangeaient pour tout l'été comme des gardes d'honneur devant le château. Jamais jolie femme ne parut dans plus joli cadre.

Une plume précieuse dirait maintenant : Voilà l'écrin, voici le bijou. Sans doute quelqu'un le lui aura dit, et elle aura souri.

Le fait est qu'on ne peut pas connaître Joséphine sans la Malmaison. Aux Tuileries, elle est comme une prisonnière; elle ne peut même pas se mettre à la fenêtre.

Ici elle est heureuse; elle s'épanouit.

Frédéric Masson l'habille très joliment : « Madame Bonaparte, dit-il, par son élégance et sa souplesse natives, donne le ton à cette société qui ne saurait rencontrer un modèle plus accompli. Nulle ne s'entend comme elle aux toilettes, aux coiffures et aux fards, et c'est d'elle cette mode des blancs soyeux et laiteux qui entourent les formes comme d'un nuage léger, les cèlent assez pour qu'on soit contraint de les deviner, point tant qu'ils les engoncent et les cachent. D'elle, ces robes retenues au-dessous des seins qui laissent entière la liberté des mouvements et des gestes, cet affranchissement du corps que n'étreint nul corset, que ne

grossit nul jupon, dont la ligne se suit de la poitrine largement découverte jusqu'aux pieds habillés de satin. D'elle encore cette sorte de haute collerette de dentelle sur qui se détachent les épaules, qui les fait ressortir et les cambre, en encadre la chute harmonieuse, prépare et accompagne la tête mince, coiffée serrée en bandelettes étroites, qui surgit plus rare, plus vivante, plus animée, touchée qu'elle est de fards brillants. Joséphine, en ces six années écoulées depuis son mariage, a sans doute déjà perdu de cette allure cavalière qui seyait aux femmes du Directoire; elle a renoncé à ces façons où Teresia Cabarrus se plaisait d'autant mieux qu'elle y était inimitable et qu'elle y étalait sans voiles, en une impudeur superbe et tranquille, la nudité d'un corps modelé à dessein pour être adoré; mais elle a pris une grâce plus sévère, une dignité plus retenue; elle a compris l'art des enveloppements diaphanes, la joliesse des plis mous trahissant les formes sans les découvrir et donnant à la démarche une grâce de rêve. »

Mais ce n'est encore que le mannequin, et, pour y voir de plus près, les meilleurs témoins sont ceux qui l'ont vue et connue.

Voici ce que dit Constant, le valet de chambre de Napoléon : « Elle avait la taille moyenne, modelée avec une rare perfection; elle avait dans les mouvements une souplesse, une légèreté qui donnaient à sa démarche quelque chose d'aérien, sans exclure néanmoins la majesté d'une souveraine. Sa physionomie expressive suivait toutes les impressions de son âme sans jamais perdre de la douceur charmante qui en faisait le fond; jamais femme ne justifia mieux cette expression que les yeux sont le miroir de l'âme.

« Ses yeux étaient bleu foncé, presque toujours à demi-fermés par de longues paupières légèrement arquées et bordées des plus beaux cils du monde, et, quand elle regardait ainsi, on se sentait entraîné vers elle par une puissance irrésistible.

« Ses cheveux étaient fort beaux, longs et soyeux, châtain clair; sa peau, éblouissante de finesse et de fraîcheur. Au commencement de sa suprême puissance, elle aimait encore à se coiffer le matin avec un madras rouge qui lui donnait l'air de créole le plus piquant à voir.

« Surtout sa voix avait un son ravissant; on s'arrêtait uniquement pour le plaisir de l'entendre. Elle n'était peut-être pas ce qu'on appelle une belle femme; mais, par la grâce angélique qui paraissait en toute sa personne, elle était la femme la plus attrayante. En outre, bonne à l'excès, généreuse jusqu'à la prodigalité, elle faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait. Jamais femme n'a été plus aimée de ceux qui la servaient. »

M^{lle} Avrillon, sa femme de chambre, dès sa présentation à Joséphine, dit « sa voix si douce, son organe enchanteur, son ton pour ainsi dire caressant ». Elle ajoute que le Premier Consul était amoureux de la voix de Joséphine. Il aimait beaucoup à l'entendre lire, pour la seule jouissance de sa voix. Au retour de Marengo, poursuivi par des acclamations interminables, il disait à Bourrienne : « Entendez-vous le bruit de ces acclamations qui continuent encore ? Il est aussi doux pour moi que la voix de Joséphine. »

Georgette Ducrest dit très justement : « Tous ses portraits sont loin du modèle : la grâce est si fugitive qu'il est impossible de la saisir, et c'était surtout ce qui dis-

tinguait cette personne si bonne quand elle n'était qu'une simple particulière, si adorable quand elle fut sur le trône. » Elle continue : « Distinction des traits et de la tournure, beauté des bras, de la poitrine et des épaules, élégance des extrémités, aisance du port de tête, les portraits sont impuissants à rendre l'éclat du teint et la transparence soyeuse de la peau, l'animation des yeux à la fois vifs et doux, l'éloquence du sourire et tout cet accord harmonieux du regard, de la voix, de l'attitude et du geste. »

La duchesse d'Abrantès, qui avait quelquefois mauvaise langue : « Joséphine avait une taille et une tournure ravissantes, et les bras les plus beaux ; à cet égard, elle pouvait lutter, et même avec succès, contre sa belle-sœur (Pauline), qui n'avait pas une grâce aussi parfaite qu'elle en tous ses mouvements. »

Et Méneval rapporte que Bonaparte regrettait de n'avoir pas un peintre comme l'Albane pour peindre la grâce de Joséphine à se mettre au lit... Mais ici il faut tirer le rideau.

Et toutes ces phrases, les nôtres comme les autres, sont froides. Aucun portrait, ni même aucun témoignage ne peut donner la chaleur de la vie. Il faut nous résigner, nous, à ne point connaître Joséphine aussi bien que ceux qui l'ont connue et aimée. Du moins, nous pouvons essayer de la connaître au mieux en la regardant vivre.

Elle vit et elle vécut entre ses deux enfants. On ne les sépare point d'elle. On se laisse prendre au charme de cette tendresse sans nuages, jusqu'à la mort.

Eugène alors est un aimable garçon de vingt ans. Il y a

de l'élégance, de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons; il est rieur comme un enfant, fort poli sans être obséquieux, et moqueur sans être impertinent : un des plus parfaits cavaliers du salon de sa mère, un entraîneur intrépide aux jeux du parc. Il adore son métier militaire; il s'est bien battu en Egypte, il a été grièvement blessé devant Saint-Jean d'Acre; il a brillamment gagné ses galons. Il est maintenant commandant des chasseurs de la Garde; il est splendide avec son riche costume vert à brandebourgs d'or et son haut kolback à plumet tricolore. Il a d'autres aventures; mais il ne s'en vante pas.

D'Hortense, la duchesse d'Abrantès écrit : « Fraîche comme une fleur; les plus beaux cheveux blonds du monde et une tournure gracieuse, de nonchalance créole et de vivacité française; la taille svelte comme un palmier, ronde et menue, de jolis pieds, les mains très blanches, les ongles bien bombés et rosés, les yeux bleus, d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard.

« Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise.

« Gaie, douce, parfaitement bonne, d'un esprit fin, avec assez de malice pour être piquant et rendre sa conversation désirable; avec sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent à jouer la comédie, son instruction très soignée, elle était alors une charmante jeune fille; elle allait devenir une des plus aimables princesses de l'Europe : elle plaisait impérieusement. »

Ce portrait de la fille n'achève-t-il pas celui de la mère?

M^{me} Campan était encore auprès d'Hortense et l'emmenait souvent à Saint-Germain, ou elle amenait à la Mal-

maison quelques-unes de ses grandes élèves. Elle les guidait sagement dans le « tourbillon du monde ».

Ses directions rappellent celles de M^{me} de Maintenon aux demoiselles de Saint-Cyr. Saint-Germain est le Saint-Cyr du Consulat.

« Conservez votre modeste extérieur et dans le maintien et dans la parure. Ne frappez les yeux des étrangers que par votre simplicité. Craignez vos distractions; on ne les jugera jamais favorablement. »

Elle définissait pour elles toutes le « bon ton » qui est le même dans le rang élevé que dans la société privée : « De la dignité sans hauteur, de la politesse sans fadeur, de la confiance sans hardiesse, du maintien sans roideur, des grâces sans affectation, de la réserve sans pruderie, de la gaiété sans bruyants éclats, de l'instruction sans pédanterie, des talents sans prétention et de l'envie de plaire sans coquetterie. »

Le mot d'ordre — car ce sont les commandements de la bonne société — : Mesure et distinction. M^{me} Campan, qui avait été dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette, a donné le ton à la société féminine du Consulat. Et, si l'on veut le retrouver dans la mesure du possible, il n'est que de relire les *Mémoires de la Reine Hortense*.

C'est cette atmosphère que nous essayons de reconstituer.

Par-dessus les orages de la Révolution, on renouait la chaîne des temps; on s'efforçait de retrouver « le plaisir de vivre » et toutes les grâces de la vie d'autrefois : — une manière de refaire la France en sa charmante continuité.

Et les royalistes pouvaient donc espérer une restauration complète.

M^{me} de Montesson restait dans les meilleures relations avec Joséphine. Elle avait alors 64 ans, et elle sortait moins souvent de son beau domaine de Romainville. Cependant, elle aimait à venir aux Tuileries et à la Malmaison : on lui faisait grande fête.

« Ma mère, dit Hortense en ses *Mémoires*, me présenta un jour à une dame qui arrivait d'Angleterre et qui ne vint qu'une fois à la Malmaison. C'était la duchesse de Guiche : une fille de la duchesse de Polignac, l'amie de Marie-Antoinette; elle vint à la Malmaison le 30 juin 1801.

« Elle ne vit pas le Consul, continue Hortense, et, si elle espérait, comme je l'ai entendu dire depuis, de trouver un Monk dans Napoléon, elle dut ne pas être satisfaite de son voyage. J'étais trop jeune pour avoir su exactement des détails là-dessus; aussi je n'en donnerai pas. Je sus seulement que les royalistes se flattaient de voir la France, qui commençait à sentir le besoin d'un pouvoir permanent, oublier d'anciennes animosités et rappeler la famille des Bourbons. »

La duchesse, venue de Londres, vit Joséphine, qui en fit part ensuite à Bonaparte : « Le Premier Consul, en cas de restauration de la royauté, aurait naturellement tout ce qu'il voudrait, et, par-dessus le marché, une colonne sur la place Vendôme, avec sa statue, en signe de la « Reconnaissance Royale ». Et Bonaparte observa : « Elle ne t'a pas dit que cette colonne serait d'abord élevée sur mon cadavre ? » Il fit reconduire assez vite la duchesse de Guiche à la frontière.

Il était impossible de s'accorder : les royalistes, ou du moins la famille royale, voulaient rallier Bonaparte à

l'ancien régime, et Bonaparte voulait rallier les royalistes au nouveau régime.

Ce malentendu fera encore couler du sang.

Cependant les émigrés rentraient en grand nombre. Depuis Brumaire, Bonaparte leur ouvrait les portes de la France de plus en plus largement. Beaucoup se trouvaient des liens de parenté avec Joséphine : « Ma mère, dit Hortense, se découvrit un grand accroissement de famille. » Elle s'y prêta de la meilleure grâce. Son homme de confiance, Calmelet, eut tout un bureau consacré à l'étude de ces dossiers. En novembre 1801, le Premier Consul accorda un grand nombre d'autorisations.

Joséphine y avait été pour beaucoup. Napoléon dira à Sainte-Hélène : « Cela était nécessaire pour concourir à mon système de fusion. »

Il n'est pas vrai que la Malmaison de Joséphine ait été un foyer d'intrigues royalistes. Elle fut un centre de ralliement, par relations individuelles et rétablissement des relations sociales.

Un Concordat social : rien de plus.

« Jamais dans le salon, dit Hortense, il n'était question de la plus petite affaire politique. »

Nous ne nous y serions pas attardés si là encore il n'avait fallu détruire une légende.

Il n'était point facile d'être invité à la Malmaison. Les hôtes en étaient choisis avec le plus grand soin, puisqu'il s'agissait de réceptions intimes. M^{me} Tallien fut écartée; elle n'était déjà plus M^{me} Tallien; elle alimentait toujours la chronique scandaleuse, avant d'épouser le comte de Caraman-Chimay. Joséphine en eut du chagrin; car elle

n'était pas ingrate; il lui arriva de violer la consigne, au risque de fâcher son mari. Il voulait de la tenue : M^{me} Talien personnifiait les mœurs relâchées du Directoire.

Un soir, aux Tuileries, il faisait chaud dans les salons, et Bonaparte faisait mettre du bois, encore du bois, dans les cheminées, et, comme on s'étonnait et s'épongeait : « Ne voyez-vous pas, dit-il à très haute voix, que ces dames sont nues ? »

Il fallut s'habiller. Ces dames n'en furent pas moins séduisantes : au contraire.

En ce joli printemps de la France nouvelle, il y eut beaucoup de mariages, mariages d'amour, — on viendra bien assez vite aux mariages politiques — : Lannes et M^{lle} de Guéhéneuc, — Junot et M^{lle} Permon, — Davout et M^{lle} Leclerc, — Duroc et M^{lle} Hervas, — Savary et M^{lle} de Faudoas-Barbazan, — Ney et M^{lle} Eglé Auguié. Moreau épouse M^{lle} Hulot, une créole de l'Île-de-France, aussi une élève de M^{me} Campan; mais il épouse aussi les jalousies et les prétentions de la belle-mère...

Peut-on rêver plus charmante compagnie que celle de toutes ces jeunes mariées : Caroline, Madame Murat, une jeune mère déjà, depuis janvier, « un bouquet de roses trempé dans du lait », — et Madame Maret, — et Madame Bessières, — et Madame Soult, — et Madame Ney, — et Madame Junot, — et Madame Caffarelli, — et Madame Savary, — et Madame Regnault de Saint-Jean d'Angély, « belle à ravir », — et Madame Hamelin, — et Madame Visconti, — et Madame Duchâtel, la femme du Directeur de l'Enregistrement et des Domaines : son mari a 52 ans; elle en a 20, des cheveux du blond le plus chaud, de grands yeux bleus...

Bonaparte aime beaucoup les enfants. Voici Zénaïde, la fille aînée de Joseph, si gentiment élevée par la plus tendre des mères.

Toutes ou presque toutes ces jeunes femmes seront duchesses, ou princesses, reines même : — un conte de fées.

Elles ont déjà leurs princes charmants : tout un escadron d'officiers, non pas des officiers de cour, des officiers qui se sont battus, qui ont versé du sang pour la France, qui partiront demain peut-être pour une mort glorieuse : qui ne les aimerait ? — Bessières, Lannes, Clarke, Junot, Murat, — et les aides-de-camp du Premier Consul, 25 ans en moyenne, Lemarois, Caulaincourt, Rapp, Caffarelli, Duroc, Savary, Lauriston, Lacuée, Lebrun, Lefebvre et Bourrienne, le secrétaire de Bonaparte, plus souvent ici le secrétaire des commandements d'Hortense, organisateur des fêtes de la Malmaison.

Vénus et Mars : — une ronde de jeunes femmes et de jeunes hommes, le meilleur sang de France, qui se donnent la main tout le long des vertes allées de la Malmaison.

On se lève tard le matin, vous pensez bien. On s'est couché tard, et les hommes sont en service commandé. Puis il y a la toilette, deux ou trois heures, ce n'est pas trop : il y a tant à faire, malgré la jeunesse.

On déjeune. Enfin commence la journée. Les équipages arrivent de Paris, comme volées d'oiseaux : les dames en voitures, les hommes à cheval, caracolant, comme papillons autour des fleurs : grand tumulte dans la cour d'honneur, entre les platanes.

Alors, on peut organiser des parties.

On joue aux barres, joli jeu de France, surtout quand

il est joué par des jeunes gens; faire et défaire des prisonniers, ou des prisonnières, d'un sexe à l'autre, d'un camp à l'autre : ne dirait-on pas que le jeu de barres est le jeu même de la vie ?

Quand il fait chaud, on est mieux, sous les arbres, au jeu de colin-maillard. Mais il ne faut pas tricher, faire exprès de se laisser prendre par une gentille aveugle... On dit aussi que l'amour est aveugle : est-ce donc le jeu de l'amour... et du hasard ?

Mais il faut aller visiter les pensionnaires de Joséphine : fleurs ou oiseaux, il y a toujours du nouveau depuis la veille. Et cette visite est un rite : ils l'attendent, à son heure, et se plaindraient d'une négligence... Joséphine est une reine vigilante, et son gouvernement est bienfaisant.

Il faut à cette jeunesse des exercices plus rudes, où dépenser et entretenir son énergie.

Voici une chasse, en forêt de Bondy, avec accident, pour l'agrément, et que raconte le comte Auguste de la Garde-Chambonas :

« Le cheval que montait M^me Visconti, trop animé par l'ardeur de la chasse, excité par les fanfares qui résonnaient toujours plus bruyantes, n'obéissant plus à la main délicate qui le guidait, s'enleva au galop, et, chassant avec force le sable derrière lui, il s'emporta à travers le bois. Le général Berthier, le général Lannes et moi, nous nous élançâmes autour de la chasseresse en péril. Le général Berthier, mesurant ses coups d'éperon à la violence de son amour et de son inquiétude, franchissant les ravins, les haies, s'abîma tout à coup avec son cheval sous le sol mouvant d'une fondrière. Le général Lannes et moi fûmes donc seuls à voler au secours de la belle Italienne. Devan-

çant enfin son cheval, je fus assez heureux pour en saisir la bride et l'arrêter au bord de l'étang de Villemomble au moment où, couvert de sueur et d'écume, il allait s'y précipiter.

« Le point difficile consistait à trouver un moyen de la ramener; car il paraissait peu probable qu'ainsi équipée elle pût remonter à cheval. Le général Lannes, la marquise et moi, nous nous assîmes donc près de la lisière du bois, dans une espèce de quinconce formé de beaux arbres, pendant qu'un piqueur qui nous avait rejoints courait à la recherche des secours d'urgence.

« La belle chasseresse, complimentée sur son courage et son adresse, avoua qu'elle avait souvent dû la vie à sa présence d'esprit.

« Cet à-propos mit en verve la belle Milanaise; et, profitant de ces instants de repos, elle nous raconta quelques traits de sa vie, assez romanesque pour s'harmoniser parfaitement avec le siècle auquel ils appartenaient.

« Née à Milan, nous dit-elle, mariée à quatorze ans à un M. Soprani qui la rendit très malheureuse, son premier mari mourut peu d'années après, la laissant mère de deux enfants; le fils qu'elle en avait eu, à peine âgé de douze ans, suivant Berthier à l'armée d'Italie et s'étant assez distingué sous les yeux de Bonaparte à Marengo, fut fait officier sur le champ de bataille.

« Mariée depuis à M. Visconti, elle le suivit en France, où un sentiment presque justifié par sa force et sa durée la retint et contribua peut-être autant que sa beauté à sa célébrité. Effectivement Berthier avait voué à M^{me} Visconti un véritable culte; il ne fallait pour s'en convaincre, qu'entendre ses compagnons d'armes raconter la façon plus que

chevaleresque dont il défiait le portrait de son idole. Pendant toute la campagne d'Égypte, une tente lui était consacrée, des lampes sans cesse allumées et des parfums exquis brûlaient nuit et jour devant cette image adorée.

« Pendant les cris du général Berthier attirèrent à lui quelques piqueurs. On parvint à l'extraire un peu contusionné des sables de la fondrière, et, comme on avait prévu jusqu'aux accidents, il nous rejoignit dans une calèche qu'on lui amena et dans laquelle monta sa belle amie. Nous ne les revîmes plus de la journée; sans doute qu'un peu confus de leur chute sympathique, ils avaient repris le chemin de Paris, sans s'inquiéter davantage de ce qu'il adviendrait de la chasse. »

Les invités de la Malmaison qui ne prenaient pas part à ces aventures dramatiques, s'en allaient se promener plus paisiblement à Bougival, à la Machine de Marly, dans les bois de La Celle, au Butard, aux jardins de Richelieu, autour de cette ancienne maison de campagne du Cardinal, à Rueil, où Michel de Marillac avait été condamné à mort pour attentat contre la sûreté de l'Etat.

Et l'on revenait à la tombée de la nuit, autour de la fontaine à thé de Joséphine; Hortense et ses amies avaient préparé le service sur petites tables dressées dans la verdure, et l'on entendait tout un babillage d'oiseaux.

On eut, en cette année 1801, quelques visites sérieuses qui mêlèrent un moment la Malmaison à la grande politique. Bonaparte y amena un jour le roi et la reine d'Etrurie, c'est-à-dire l'infant de Parme et sa jeune femme une infante d'Espagne, qu'il venait de faire roi et reine

d'Etrurie. On l'entendit fredonner, d'ailleurs sur le ton le plus faux — car il n'avait pas le sens musical :

« Il a bien fait des rois, il n'a pas voulu l'être (*bis*) (*ter*) »

« Le roi, dit Hortense, qui les reçut — car Joséphine était malade —, était grand, bien fait. Des joues pendantes et de grosses lèvres ne donnaient aucune expression à sa figure. » Hortense est aimable. Le roi avait, lui, le sens musical; il aimait surtout à entonner, sur le plus haut ton, le *Magnificat* et le *Tantum ergo*; mais il ne donna pas cette représentation à la Malmaison.

Hortense ne dit rien de la reine. C'est qu'elle était par trop disgracieuse; avec sa bosse et sa hanche déjetée, elle était étrange et grotesque; elle put servir un instant de repoussoir aux gracieuses figures de la Malmaison. Puis Murat emmena le couple royal en Italie et les installa à Florence.

Le cardinal Spina vint déjeuner un jour, le 12 mai, à la Malmaison. On était en pleine négociation du Concordat, et cela n'allait pas tout droit. Le secrétaire d'Etat du pape Pie VII, le cardinal Consalvi, vint lui-même de Rome; on le vit aussi à la Malmaison. Il y dîna le 2 juillet. A travers quelques accidents, on arriva à la conclusion dans les jours qui suivirent. Et ce fut une grande nouvelle; elle fut saluée d'unanimes applaudissements, exception faite des royalistes. Elle purifiait l'atmosphère politique des derniers orages de la guerre religieuse.

Car le Premier Consul continuait sa besogne, de Paris à la Malmaison. Même à la Malmaison, il tenait conseil, presque tous les matins, dans la salle spéciale qui est à côté de son cabinet. Il déjeunait en quelques minutes, sur

un coin de table, et se remettait au travail, avec quelques ministres et conseillers d'Etat. Il prenait l'air dans son jardin personnel; il y travaillait sous une tente quand il faisait chaud.

Il y a connu, sous l'abri des grands arbres, de longues heures de méditation : Isabey en a gardé la mémoire, à sa manière. C'est du moins un côté de la vie du Premier Consul à la Malmaison.

Il était rare qu'on le vît avant six heures, l'heure du dîner.

Mais alors adieu à la politique!

Après le dîner, qui n'était pas non plus très-long, il y avait encore de bonnes heures de jour. On pouvait reprendre la partie de barres; car Bonaparte l'aimait beaucoup. Mauvais joueur : quand il était pris, il disait que ce n'était pas vrai; il avait quitté son habit, et il courait, il courait, après l'une, après l'autre; il lui arriva de mesurer le gazon de toute sa longueur, car Hortense courait plus vite; alors il était fâché... et se retirait sous sa tente, c'est-à-dire auprès de Joséphine, pour causer avec les personnes graves.

Il n'aimait pas beaucoup les bals; il fallait pourtant bien laisser la jeunesse danser : « Rien de plus charmant, dit la duchesse d'Abrantès (Madame Junot), qu'un bal à la Malmaison » : toutes ces jeunes femmes en robe de crêpe blanc garnies de fleurs, la *Primavera* de Botticelli.

Il ne se plaisait pas énormément au théâtre d'Hortense, où l'on jouait des petites comédies, des proverbes : Bourrienne régisseur. Il lui arrivait déjà d'y dormir; car il s'était levé tôt.

Il jouait quelquefois, au tric-trac. Mais il trichait, et

Joséphine se fâchait très fort, car elle jouait sérieusement.

Il aimait mieux faire des niches, des niches de potache; car cet homme eut toujours, par certains côtés, une âme d'enfant. Il aimait aussi à raconter des histoires de bandits, des histoires de revenants, des histoires à faire frémir; il évoquait, dans la profondeur du grand parc, au détour des allées, des ombres sinistres... Il était fort taquin, mais il n'aimait pas la réciproque.

Les soirées de la Malmaison réunissaient beaucoup de monde, avant et après le dîner. On y voyait les deux autres Consuls, Talleyrand et Fouché. Joséphine s'entendait mieux avec Fouché; elle lui avait donné sa confiance depuis qu'il avait si magistralement découvert les auteurs de l'attentat de Nivôse. On y voyait des savants, les habitués du salon de la rue de la Victoire, Monge, avec qui Bonaparte fut toujours particulièrement lié, Berthollet, Fourcroy, Laplace, Lagrange, Prony, Népomucène Lemercier, qui venait lire des morceaux de tragédie, « tout ce qui avait du mérite », dit Hortense, Volney, « un Républicain sévère et philosophe », qui boudera l'Empire.

« Je me rappelle, dit-elle encore, que lorsqu'il était assis près de moi à dîner, il me recommandait toujours avec beaucoup d'intérêt de ne pas manger trop de pain, parce que, disait-il, c'était une mauvaise nourriture et que cela faisait le chyle épais. Je crois que c'est ce mot *chyle*, que je n'avais jamais entendu prononcer auparavant, qui a fixé en moi le souvenir d'un savant aussi célèbre. » A quoi tiennent les renommées!

On vit aussi aux dîners de la Malmaison les acteurs les plus fameux, Talma, M^{lle} Raucourt, M^{lle} Contat, M^{lle} Fleury, « artistes les plus distingués et qui avaient les meilleures

manières; mais on en fut blessé, dit Hortense, et le préjugé était si grand que ce fut autant la nouvelle société plébéienne que l'ancienne noblesse qui le trouva mauvais. »

Il faut pourtant encore recueillir cette jolie scène :

« Un jour il arriva à la Malmaison une vieille femme qui paraissait avoir cent ans, mise comme du temps de Louis XV, avec un petit bonnet de tulle noir en bec de corbin, des demi-paniers et une robe d'étoffe brochée relevée dans ses poches. Le théâtre seul avait conservé jusqu'à la tradition de ce costume dans les rôles de « vieilles », et jamais l'on n'eût imaginé que la personne qu'on avait devant les yeux était cette belle et fameuse actrice, M^{me} Clairon, qui avait enchanté toute la France et qui la première avait mis de côté dans ses rôles le costume du jour, pour introduire le costume réel de l'héroïne qu'elle représentait.

« J'ai désiré voir un héros avant de mourir, » dit-elle à ma mère en entrant, « et j'ai pensé, Madame, que vous ne me refuseriez pas ce bonheur. »

« En effet, ma mère la reçut très bien et elle fut invitée à passer une partie de la journée à la Malmaison pour attendre le moment de voir le Consul. Lorsqu'il arriva, elle le regarda avec une attention toute particulière, et, dans le salon, lorsque quelqu'un lui interceptait, par hasard, la vue du Premier Consul, elle le pria de ne pas lui dérober ainsi le peu d'instant qu'elle avait à le voir. Il fut très gracieux pour elle et lui dit, entre autres choses : « On parle tant de votre beau talent que je regrette beaucoup de ne pas vous avoir vue jouer, Mademoiselle Clairon. — Et moi, reprit-elle vivement, j'en suis bien

contente. » Tout le monde resta étonné, et elle continua : « C'est que vous seriez bien vieux, citoyen Premier Consul, et que la France a besoin que vous soyez jeune longtemps. »

Bonaparte se délassait bien en ces soirées au salon de la Malmaison, où l'étiquette avait fait trêve à ses exigences, surtout quand il n'y avait pas eu d'invités. Il jouait un moment au billard avec Joséphine. Ou elle faisait de la tapisserie, pour couvrir ses meubles de la Malmaison; souvent il tirait sur ses laines, et elle le tapait très fort.

Quelquefois il faisait apporter un livre et demandait à Hortense de lui faire la lecture; elle était si embarrassée de lire tout haut, devant lui et son état-major, qu'elle ne voyait plus un mot; alors il lui disait : « Madame Campan ne vous a donc pas appris à lire ? »

Une autre fois, il voulut lui faire lire un rapport général du ministre des Finances; il était tellement rempli de chiffres accumulés qu'elle ne savait s'en tirer, prenait une colonne pour une autre, substituait les centaines de mille francs aux centaines de millions. Bonaparte rectifiait, et finissait toujours par dire : « Madame Campan ne vous a donc pas appris à compter ? » Oh! le méchant homme!

Souvent le soir, quand il faisait beau, il prenait le bras de Joséphine, laissant la jeunesse au salon, à jouer et à rire, et ils s'en allaient tous deux en une longue promenade à travers le parc, parmi les jardins, aux bords de l'étang, sous les étoiles...

Isabey nous a laissé un Premier Consul dans la solitude de la réflexion, Prud'hon une *Joséphine à la Malmaison*, sur un banc de pierre et de mousse, dans la solitude de la rêverie.

Ce n'est pas la parfaite image de la Malmaison. Il faut asseoir Bonaparte sur le banc de Joséphine, tout près d'elle, et tâcher d'entendre ce qu'ils se disent...

LE MARIAGE D'HORTENSE (1802)

Ce qu'ils se disent ?

Des tendresses sans doute. Mais la vie n'est pas que de tendresses.

Hortense est là, qui gouverne le salon ou le bal sous les grands arbres.

Il faut la marier : grave affaire. Elle a dix-huit ans. Il y a déjà longtemps qu'on en parle. Bonaparte était revenu de Marengo fort affecté de la mort de Desaix. « Un soir, dit Hortense, parlant de ce général à ma mère, quelques larmes échappèrent de ses yeux : « Quel homme distingué ! « disait-il, quelle perte pour la patrie ! Je lui destinais « Hortense. Elle eût été heureuse avec lui. Je le regrette « vivement. »

Hortense dresse elle-même cette liste de ses prétendants : MM. de Mun, de Gontaut, de Nicolaï, de Noailles, de Choiseul-Praslin. Il y en eut d'autres. M. de Mun ne lui plaisait pas ; on disait qu'il avait été épris de M^{me} de Staël. M. de Gontaut lui parut trop léger ; elle le trouva un jour se roulant sur le tapis avec le petit chien de sa mère : il n'en fallut pas davantage, il fut perdu dans son esprit.

M^{me} de Montesson produisit un prince d'Arenberg. Macdonald fut sur les rangs ; mais il avait presque l'âge d'être son père.

Duroc cacha un jour une lettre gentille dans un livre

et le lui remit. Elle trouva la lettre, n'osa la lire, l'enferma dans son secrétaire. A l'heure du dîner, le Consul, entrant dans le salon avec Joséphine, interpelle sévèrement Hortense : « Nous venons de votre chambre. Nous avons fouillé dans toutes vos affaires et lu tous vos billets doux. Ah ! C'est joli de recevoir ainsi de belles déclarations ! » Ce n'était qu'une plaisanterie, encore une taquinerie. Hortense se sentit pourtant coupable et remit le billet doux sans l'avoir ouvert. Son petit cœur avait un peu battu. Sa mère lui dit : « Je ne pourrais m'habituer à t'entendre appeler Madame Duroc ! » Et ce fut tout.

Bourrienne y vint aussi. Tout d'un coup, il devint sombre, taciturne; il s'enfonçait seul, le soir, dans les bois; on le rencontrait souvent appuyé contre un arbre et pleurant. Corvisart consulté n'y comprenait rien. Hortense comprit: Bourrienne était très laid; il était marié et père de quatre filles. Elle le vit, lui parla quelques minutes avec affection et sagesse. Il la regarda fixement, lui prit la main et s'écria : « Vous me guérissez ! » Et, en effet, le mal s'était enfui, comme un rêve.

Cependant Eugène disait à sa sœur : « Ne t'abuse pas, ma chère Hortense, plus nous nous élevons, plus nous cessons de nous appartenir. Je te vois obligée de faire le mariage qui conviendra au Consul, à sa politique peut-être. Cesse donc de te créer d'avance une félicité chimérique. »

Joséphine en avait du souci. Elle voulait garder Hortense auprès d'elle. Quand Hortense s'attardait trop à Saint-Germain, où elle se plaisait beaucoup, sa mère la rappelait vite et pleurait en l'embrassant.

Le Consul riait de son chagrin : « Tu crois donc avoir

fait tes enfants pour toi? Songe qu'aussitôt qu'ils sont grands, ils n'ont plus besoin de leurs parents. Quand Hortense se mariera, elle appartiendra à son mari, et tu ne seras plus rien pour elle. »

Hortense se récriait. Il insistait, avec plus de malice encore : « Les enfants aiment toujours moins leurs parents qu'ils n'en sont aimés. C'est dans la nature. Voyez les petits oiseaux. Aussitôt qu'ils peuvent voler, ils s'éloignent et ne reviennent plus ! »

Joséphine pleurait. Il la prenait alors sur ses genoux, l'embrassait, et, moitié plaisant, moitié sérieux : « La pauvre petite femme! Elle est bien malheureuse! Elle a un mari qui n'aime qu'elle, et cela ne lui suffit pas! C'est moi qui devrais me fâcher : tu aimes beaucoup plus tes enfants que moi ! — « Non, répondait Joséphine en souriant, tu ne saurais douter de mon attachement; mais, sans avoir mes enfants près de moi, mon bonheur ne saurait être complet. — Que manque-t-il à ce bonheur ? ajoutait le Consul, tu as un mari qui en vaut bien un autre, deux enfants dont tu n'éprouves que de la satisfaction. Va, tu es coiffée ! — C'est vrai, disait-elle, et la gaité succédait aux pleurs...

Au retour de Plombières, où Hortense l'avait accompagnée (août 1801), Joséphine et Bonaparte durent venir aux solutions : « Nous n'aurons peut-être pas d'enfants, dit le Consul, j'ai élevé Louis, je le regarde comme mon fils. Ta fille est ce que tu chéris le plus au monde. Leurs enfants seront les nôtres. Nous les adopterons, et cette adoption nous consolera de n'en pas avoir. Mais il faut que les jeunes gens se trouvent heureux de notre plan ».

Joséphine se réjouit de cette combinaison; « elle com-

blait ses désirs », dit Hortense, « et charmait surtout son cœur par l'idée de me conserver auprès d'elle ».

Et pourtant ces simples phrases, si naturelles, sont lourdes de larmes.

C'est que nous voici en pleine politique : l'affreuse politique qui broie les cœurs ! Le bonheur des deux jeunes gens n'est pas considéré dans ce plan.

Bourrienne fut prié d'informer Hortense de la décision prise : pourquoi Joséphine ne s'en chargeait-elle pas elle-même ? Avait-elle besoin, en pareille matière, d'un ambassadeur auprès de sa fille ? Nous ne pouvons pourtant suivre ici que le témoignage conservé dans les *Mémoires* d'Hortense ; mais on voudrait entendre Joséphine. Bourrienne fut très éloquent : « Votre mère, dit-il, ne pourrait supporter la pensée de vous voir unie à un prince étranger qui vous séparerait d'elle pour toujours. Son malheur, vous le savez, est de ne plus espérer d'enfants. Il est en vous de le réparer et d'en prévenir peut-être un plus grand ; sachez qu'on ne cesse de former des intrigues autour du Consul pour l'amener au divorce. Votre mariage est seul capable de resserrer et de raffermir des nœuds dont dépend le bonheur de votre mère. Hésiteriez-vous à le faire ? »

Hortense apprenait pour la première fois qu'il était en son pouvoir de contribuer au repos de sa mère, qu'il s'agissait d'y sacrifier des idées romanesques : « Ce sacrifice, dit-elle, avait même quelque chose qui me plaisait. On est si content de soi quand on s'oublie pour les autres et surtout pour une mère ! »

Mais sans doute Hortense elle-même ne tenait pas à s'éloigner : il y avait dans le régiment de Louis, 5^e dragons, un jeune officier qui s'appelait Charles de Flahaut et que

son « extérieur prévenant » lui avait fait remarquer déjà « comme un jeune homme agréable, mais pas du tout dangereux ». Elle dit encore : « Il venait souvent voir mon mari et croyait me devoir une visite en sortant. Comme j'aimais à m'occuper le matin, souvent je le refusais, excepté lorsque je prenais ma leçon de chant. Ayant le même maître, nous chantions ensemble des duos ». Quel était ce maître ?

M^{me} Campan parla comme Bourrienne. Louis ne montra pas beaucoup d'empressement. Il ne fit sa cour que d'assez loin et à sa manière, si du moins l'on en croit Hortense; car il ne faut pas oublier que ses *Mémoires* sont un plaidoyer...

Mais, les décisions prises, Bonaparte pressa la conclusion : il allait partir pour Lyon et emmener Joséphine.

Le contrat de mariage fut signé le 3 janvier 1802. Le mariage fut célébré le 4 à la mairie du 1^{er} arrondissement, puis à une chapelle provisoire dressée à l'hôtel de la rue de la Victoire, par le cardinal Caprara. Murat et Caroline, par la même occasion, reçurent la bénédiction nuptiale.

Triste mariage, où l'amour n'était pas, ni d'une part, ni de l'autre.

Trois jours après, Bonaparte et Joséphine partaient pour Lyon, laissant Louis et Hortense en tête-à-tête...

Les députés de la Cisalpine avaient été appelés à Lyon pour y voter la Constitution et achever l'organisation de la jeune République. Le Consul et Joséphine passèrent par Autun. Ils furent à Lyon le 11 janvier. Ils y furent reçus triomphalement.

Le 16, ils présidèrent un grand dîner offert aux députés cisalpins.

Le 18, Bonaparte passa la revue des troupes qui revenaient d'Égypte.

Le 19 et le 20, ils visitèrent des manufactures de velours et de soieries, notamment les établissements de Barre, Théoleyre, du Tilleux, sur le quai Saint-Clair. Les magistrats municipaux saluaient dans les meilleurs termes « les grâces unies à la valeur ». Joséphine reçut en hommage des étoffes magnifiques; elle allait les mettre à la mode. La ville donna une grande fête en son honneur. On y fit assaut de toilettes; le commerce lyonnais fit de fructueuses affaires.

Le 25 janvier, la Consulte demanda au Premier Consul de se charger encore un temps du gouvernement de la République Cisalpine. Le 26, il accepta, dans une séance solennelle, et proclama que la République Cisalpine s'appellerait désormais la « République Italienne ». Il y fut répondu par d'unanimes manifestations d'enthousiasme : il avait le don de ces grandes évocations d'histoire; il réveillait l'Italie de la douloureuse Nuit de la servitude.

Bonaparte et Joséphine repartirent le 27; ils rentrèrent à Paris le 31. Hortense pleura beaucoup en revoyant sa mère.

Dès le 1^{er} mars, Louis regagna sa garnison de Joigny : « Grand Dieu! » s'écria Hortense en entendant la voiture qui s'éloignait, « celui qui doit être l'âme de ma vie, mon mari, s'éloigne de moi, et j'en ressens de la joie! Je suis donc bien coupable! Il a raison : je ne l'aime pas! » Et ses larmes coulaient en abondance.

Le 25 mars 1802, fut signé le traité d'Amiens avec

l'Angleterre. C'était donc la paix générale. Le 18 avril, en l'église Notre-Dame de Paris, fut célébré un *Te Deum* solennel en l'honneur de la paix et du Concordat : paix au dehors, même sur les mers; paix au dedans dans les consciences.

La France entière, ou presque, entoura d'une affection fervente le jeune héros qui lui assurait tous ces bienfaits.

Et naturellement elle souhaitait longue durée à cet excellent régime.

On lit cette histoire dans les *Mémoires* de la reine Hortense : « Le Premier Consul reçut un jour une généalogie faite avec beaucoup d'art et par laquelle on le faisait descendre de Louis XIV en ligne aînée et directe. Celui qui, pour mettre tout le monde d'accord, avait imaginé cette supercherie, voulait prouver que le Masque de Fer était un des fils d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, que Louis XIV n'était que le second fils et encore né du cardinal de Richelieu. Ce Masque de Fer, envoyé à l'île Sainte-Marguerite, y avait épousé, disait le généalogiste, une femme noble du pays. Son fils avait pris le nom de Bonaparte et s'était établi en Corse. Le Consul était donc, suivant lui, l'héritier légitime du trône de France. Le Consul s'amusa beaucoup de cette fable et en rit avec nous; mais il fut toujours plus fier de sa propre valeur que de toute origine qu'on eût voulu lui découvrir ou lui fabriquer. »

D'ailleurs, même s'il descendait de Louis XIII, cela ne garantissait pas l'avenir. C'est en ce sens descendant qu'il fallait consacrer l'hérédité.

Tout d'abord il parut naturel que Bonaparte conservât le pouvoir sa vie durant. Un plébiscite en décida ainsi,

et la Constitution de l'an X établit en sa faveur le Consulat à vie, avec le droit de désigner son successeur.

Son frère Joseph eût voulu que dès lors fût affirmé le principe d'hérédité, puisque frère aîné, il était pour lors le premier héritier de Napoléon. Mais quels services avait-il donc rendus à la France? Avait-il remporté la victoire de Marengo? Tout de même il ne mit pas en avant le droit d'aînesse.

A ce moment, août 1802, Joséphine faisait sa cure à Plombières, avec le même résultat, et Hortense faisait les honneurs de la Malmaison.

« Les dimanches, dit-elle en ses *Mémoires*, on faisait venir des chanteurs de Paris. Dans le nombre se trouva une demoiselle Rolandeau, jolie actrice. J'ignore si le Consul y fit attention; mais je reçus de ma mère une lettre remplie de reproches. Elle avait appris que cette actrice était venue à la Malmaison, et j'aurais dû l'en empêcher, disait-elle. Cela pourtant ne me regardait guère. Ma mère souffrait et ne calculait pas. Elle quitta les eaux subitement, et j'entendis souvent le Consul la blâmer d'avoir sacrifié les soucis de sa santé, le moyen peut-être d'avoir encore des enfants, aux mouvements d'une jalousie inconsidérée ».

Cependant Hortense était grosse, et le temps de ses couches approchait.

Les journaux anglais annoncèrent sa délivrance dans les sept mois de son mariage. Pourtant la lune de miel de la paix générale aurait dû faire taire ces calomnies. Elles ne déplaisaient point au Premier Consul; il estimait qu'elles servaient sa politique; il le dit un jour à Hortense qui ne comprit pas la profondeur de ses calculs.

Il parut du moins à Bonaparte qu'il ne convenait pas qu'Hortense fit ses couches à la Malmaison ou aux Tuileries, et il lui donna un joli hôtel dans la rue de la Victoire, un hôtel qui avait appartenu à M^{lle} Dervieux, maîtresse du comte d'Artois.

La naissance prochaine d'un enfant du nom de Bonaparte excita le plus vif intérêt dans toutes les classes de la population. La nourrice d'Hortense vint de son village, pour lui annoncer qu'elle accoucherait au mois d'octobre, et que son fils gouvernerait la France.

Et elle lui montra l'almanach de Mathieu Laensbergh, où il était dit en effet qu'un enfant naîtrait au mois d'octobre, qui gouvernerait le plus beau pays de l'Europe.

L'accoucheur, le docteur Baudelocque, informa Hortense qu'il était possible, dans le cas d'un garçon, que la naissance eût lieu quelques jours avant les neuf mois du mariage. Elle le dit à Louis, qui était revenu auprès d'elle, après une cure à Barèges (fin septembre); il s'écria d'un air terrible : « Si cela était, je ne vous reverrais de ma vie. — Comment cela ? répondit-elle avec l'accent du désespoir, auriez-vous quelque soupçon sur moi ? — Non, je sais ce qu'il en est; mais c'est pour ce qu'on dirait. »

Heureusement, l'accouchement n'eut lieu que le 10 octobre, neuf mois et six jours après le mariage. Joséphine était accourue. Louis aussi était là, et leur joie éclata lorsqu'à neuf heures du soir, Hortense mit au monde un garçon.

La garde de la jeune mère, les femmes de son entourage s'écrièrent : « Voilà notre Dauphin ! » Ces cris déplurent à Hortense comme à Louis, et on les fit cesser.

Le 31 octobre, Joseph et Julie eurent un second enfant; mais ce fut encore une fille, Charlotte.

Commérages à part, il parut à beaucoup que cet enfant, qui fut appelé Napoléon-Charles, pouvait être un jour adopté par le Premier Consul : petit-fils de Joséphine, il assurerait l'hérédité à laquelle chacun attachait les garanties de l'avenir. Louis, dont on excitait facilement les soupçons, se récriait : « Napoléon, disait-il, est bien le chef de la République; mais il n'est pas le chef de la famille, puisque Joseph est l'aîné ».

Ces vilains propos sortent du même nid.

Le 29 octobre, Joséphine accompagna le Premier Consul en son voyage de Normandie : un beau voyage, triomphal, puisque ce fut parmi les acclamations ferventes de tout un peuple.

Ils visitèrent le champ de bataille d'Ivry. Ils passèrent à Evreux. Ils firent une entrée solennelle à Rouen, et Joséphine ne put cacher son émotion devant l'accueil qui lui fut fait.

Le 3 novembre, ils visitèrent longuement les fabriques du faubourg Saint-Sever, puis l'exposition de l'industrie locale. On leur donna une brillante fête dans les salons du Conseil du Commerce.

Le 5, ils visitèrent une exposition de produits agricoles à Bolbec.

Le 6, ils assistèrent ensemble à la messe au Havre.

Le 7, ils honorèrent de leur présence un bal à l'Hôtel de Ville du Havre.

Le 9, à Dieppe, encore une fête à l'Hôtel de Ville.

Le 12, à Gisors, ils firent une longue visite à une impor-

tante manufacture de tissage, et laissèrent 10.000 francs aux ouvriers.

Le 14, ils visitèrent les principales fabriques à Beauvais. La messe fut dite devant eux à la cathédrale par l'évêque d'Amiens.

Pour l'hiver, la cour consulaire s'organisa aux Tuileries. Il fallut de plus en plus « paraître ».

Joséphine eut ses dames d'honneur : M^{mes} de Luçay, de Lauriston, de Talhouet, de Rémusat. Elle dut tenir cercle au grand salon : le monde diplomatique lui fut présenté par Talleyrand, ministre des relations extérieures. Chacun rendit justice à son tact et à son naturel charmant. Puis le Premier Consul passa devant les ambassadeurs. Ce fut dès lors une cérémonie importante de cette existence nouvelle.

Le dimanche, on entendait une messe solennelle dans une chapelle qui fut organisée aux Tuileries.

Joséphine dut s'installer plus somptueusement dans ses appartements privés, au rez-de-chaussée du palais. Bonaparte aimait à y descendre quand elle faisait sa toilette. Il était toujours aussi taquin : il bouleversait les écrins ; il fourrageait dans les cheveux de sa femme et dérangeait tout le travail du coiffeur. Il était insupportable. Elle disait, impatientée : « Finis donc, Bonaparte, c'est ridicule ! » Il n'en convenait pas tout de suite.

Voici qui est plus grave. Il avait défendu de porter de la mousseline, et jetait au feu tout ce qui lui paraissait d'origine anglaise. Hortense raconte : « Quand ma mère et moi entrions fort parées, sa première question était toujours : « Est-ce de la mousseline que vous portez là ? » On répondait souvent que c'était du linon de Saint-Quentin ;

mais un sourire nous trahissait, et, à l'instant, ses doigts partageaient en deux la robe étrangère. Ce désastre des toilettes se répéta plusieurs fois, et il fallut en venir au satin et au velours. »

Triomphe inouï : l'économie politique plus forte que la mode ! En est-il un autre exemple ?

La résidence de la cour consulaire alternait entre les Tuileries et Saint-Cloud.

Saint-Cloud n'était pas plus reposant que les Tuileries.

Il y avait, le dimanche, selon l'étiquette d'autrefois, messe à la chapelle, avec l'évêque de Versailles, puis grande audience, tous salons ouverts. Les diamants de la Couronne étaient passés dans la parure de Joséphine.

Elle y retrouvait le souvenir de la Reine ; elle en avait quelquefois le frisson. « Que tout cela me fatigue et m'ennuie ! » disait-elle ; je n'ai pas un moment à moi. J'étais faite pour être la femme d'un laboureur ! »

« Saint-Cloud », dit Frédéric Masson, « c'est le palais ! Adieu, Malmaison ! »

PLUS QUE REINE (1803-1804)

Adieu aussi à la paix ! Joséphine ne la connaîtra plus.

Les hautes raisons de la rupture entre la France et l'Angleterre, au printemps de 1803, ne sont peut-être pas pour intéresser les femmes : que l'Angleterre, après s'être engagée à évacuer Malte, s'y soit refusée, profondes combinaisons diplomatiques et politiques.

Cependant la mousseline et le linon y sont pour quelque chose. Le Premier Consul pourchassait féroce-ment les mar-

chandises anglaises pour assurer le développement de l'industrie française et l'indépendance économique de la France. Il prétendait même arracher le continent tout entier au monopole industriel que l'Angleterre était parvenue à s'y assurer. Il se refusa donc à tout accord commercial avec le gouvernement de Londres et révéla ainsi son grand dessein : de même Colbert faisant la guerre à la Hollande pour assurer le libre développement de la marine marchande de la France.

Les intérêts économiques sont à la base de tous les conflits.

La rupture eut lieu avec grand éclat chez Joséphine aux Tuileries.

Le dimanche 13 mars, il y avait réception chez elle. Hortense y était, son fils, le petit Napoléon-Charles (il avait cinq mois) porté par la nourrice : on produisait alors les bébés dans les plus graves endroits, et ils se tenaient bien.

Le Consul parut avec un air très préoccupé, et il se promena un moment sans rien dire; tous les yeux étaient fixés sur lui, et le silence s'était fait.

Le petit Napoléon, moins ému, tendit les bras au Consul, qui le prit et continua sa promenade. Il paraissait si distrait qu'Hortense n'était pas sans inquiétude. Il remit l'enfant à la nourrice; l'enfant lui tendit encore les bras : ce manège dura une demi-heure.

Enfin on annonça que les ambassadeurs étaient réunis. On passa dans le grand salon, et c'est alors qu'eut lieu la scène historique, où le Premier Consul accabla l'ambassadeur d'Angleterre, lord Whitworth, des reproches les plus véhéments sur la mauvaise foi de son gouvernement.

Cependant Joséphine continuait la conversation avec les dames, pour tâcher de couvrir un peu les éclats de la colère de son mari.

Lorsque les ambassadeurs furent partis, Bonaparte revint vers Joséphine et Hortense; il les trouva encore toutes troublées de l'aventure. Il sourit et leur dit : « Eh bien! Qu'avez-vous? Qu'est-ce qu'il y a ? » Joséphine le gronda doucement : « Tu as fait trembler tout le monde; on te croira méchant; les dames qui ne te connaissent pas, qui se faisaient un si grand bonheur de te voir, que veux-tu qu'elles pensent ? Au lieu d'être aimable et bon pour elles, tu vas parler politique! Ce n'était pas le moment! — « Elles m'ont donc entendu ? » dit Bonaparte confus. « C'est vrai, j'ai eu tort, je ne voulais pas descendre aujourd'hui. Talleyrand m'a dit des choses qui m'ont donné de l'humeur, et ce grand flandrin d'ambassadeur est venu se mettre sous mon nez ! »

Et Hortense, qui raconte cela, continue : « Tout Paris retentit le lendemain de cette scène. Elle annonçait la fin de la paix. En effet, les hostilités reprirent quelque temps après. »

En mai, les Anglais mirent l'embargo sur tous les navires français qu'ils rencontrèrent sur les mers. En représailles, Bonaparte ordonna l'arrestation de tous les Anglais qui voyageaient en France. Joséphine et Hortense lui en firent des reproches : « Ce qui n'est pas grand et noble ne doit jamais venir de toi », dit Joséphine. Il la prit dans ses bras, l'embrassa et répondit : « Vous êtes des enfants ! »

En juin, Joséphine alla faire sa saison à Plombières, car elle était très consciencieuse.

Bonaparte lui écrivait de gentilles lettres :

« Nous sommes ici un peu tristes, quoique l'aimable fille fasse les honneurs de la maison à merveille. Je t'aime comme le premier jour, parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout. Mille choses aimables et un baiser d'amour. Tout à toi. »

Une autre fois : « Ta lettre, bonne petite femme, m'a appris que tu étais incommodée. Corvisart m'a dit que c'était bon signe, que les bains te feraient l'effet désiré... Cependant savoir que tu es souffrante est une peine sensible pour mon cœur. Pour la vie. »

Hélas ! Encore une fausse joie. Et pourtant il s'agissait de tout l'avenir de Joséphine, de la France même, et de l'Europe : si le nez de Cléopâtre...

Le 24 juin, le Premier Consul partit pour un long voyage dans le Nord. Il emmena les deux autres Consuls avec lui chez Joseph à Mortefontaine, où il coucha : grande consultation politique, car il faudra résoudre le problème de la succession que la Constitution de l'an X a laissé suspendu : Bonaparte est Consul à vie, mais toute vie est vouée aux accidents, surtout celle-là...

Cambacérés et Lebrun rentrèrent à Paris. Joséphine rejoignit le Consul à Amiens. Ils y furent solennellement reçus ; la ville offrit à Joséphine quatre beaux cygnes noirs qu'elle envoya à la Malmaison. Bonaparte et Joséphine entendirent à la cathédrale une messe solennelle et les « prières de partance ».

On passa par Boulogne. Bonaparte visita le port et les batteries. A Calais, Dunkerque, il prit toutes dispositions pour la défense des côtes ; car les navires anglais croisaient sans cesse tout le long du rivage. A Gand, on visita

des fabriques; l'industrie belge reçut aussi une vive impulsion des événements de la guerre. Le 17 juillet, un *Te Deum* fut célébré par l'évêque en l'église Saint-Bavon.

Par Anvers, Malines, on séjourna à Bruxelles du 22 au 28 juillet : visite de la collégiale de Saint-Michel, de la cathédrale de Sainte-Gudule.

Par Louvain, Maëstricht, Liège, Namur, Givet, le Premier Consul fut à Sedan le 9 août : il y visita longuement les fabriques Poupart-Neufelize, Pérignon, Ternaux; de même à Reims, le 10, les fabriques Jobert, Lucas, Dérodé. Par Soissons, on rentra à Saint-Cloud le 11 août.

On se retrouva en présence de l'angoissant problème. La « famille » était toute debout et affirmait son droit : la succession du Premier Consul, puisqu'il n'avait pas d'enfant, ne pouvait être établie qu'au profit de la famille; dans le cas de sa mort, car on ne parle que de sa mort là-dedans; il est vrai que sa vie est bien menacée.

Il serait facile de contester, de nier même ce droit de la famille, et d'abord d'affirmer que la souveraineté nationale n'admet pas le principe d'hérédité, que la démocratie est fondée sur le mérite, sur le choix, c'est-à-dire l'élection.

Mais il faut décrire la tempête domestique de ces derniers mois de 1803.

Toute la famille est là; la mère est là: si elle s'éloigne, elle revient vite : la France, l'Empire, aux Bonapartes ! De quel droit ?

Jérôme est encore jeune. Il navigue : il se plaît aux Etats-Unis. Il y épouse M^{lle} Patterson, le 24 décembre 1803.

Pauline est veuve de Leclerc. Elle l'avait courageusement accompagné à Saint-Domingue; il y est mort de la fièvre

jaune, le 2 novembre 1802. Elle a ramené son corps le 1^{er} janvier 1803. Elle est descendue d'abord chez Joseph. Puis Napoléon l'a installée à l'hôtel Charost. Elle a 23 ans; il faut qu'elle refasse sa vie. Elle se prend d'affection pour Camille Borghèse, un joli garçon de 28 ans, prince romain : Pauline princesse, princesse Borghèse! La famille Borghèse a fourni des papes et des cardinaux : Pauline Borghèse, voilà sa carrière, qui n'est pas de politique, ni d'Eglise. Le contrat de mariage fut signé le 23 août; mais le mariage ne fut célébré que le 6 novembre, après le bout de l'an. Dermide Leclerc, l'enfant qu'elle avait eu de son premier mariage, mourut à Frascati quelques mois plus tard.

La bataille fut chaude avec Lucien. Lui, il avait peut-être quelques droits, quoiqu'il n'eût pas remporté la victoire d'Arcole, ni rien de pareil. Il avait joué un rôle décisif en Brumaire, et l'on soutiendrait que Napoléon lui avait dû le succès du coup d'Etat. Il avait moins bien réussi au ministère de l'Intérieur. Il avait eu alors un gros chagrin : il avait perdu sa première femme, la toute charmante et bonne Christine Boyer. Il avait eu la direction de l'ambassade de Madrid, qui lui avait été particulièrement heureuse et dont il avait rapporté, en petits sachets de diamants, une fortune considérable : de quoi assurer dès lors son indépendance, même à l'égard de Napoléon.

Bientôt Alexandrine de Bleschamps lui rappela le souvenir de sa chère Christine. C'était « une beauté parfaite, un corps de déesse ». Il l'aima donc. Elle était mariée à un M. Joubertou; elle s'en sépara par un divorce. Le 15 juin 1802, au Plessis-Chamant, chez Lucien, elle con-

tracta secrètement avec lui un mariage religieux. Elle mit au monde un fils le 24 mai 1803.

Lucien voulut la présenter aux Tuileries. Napoléon refusa. Grandes colères. Lucien partit pour l'Italie en décembre 1803. Il s'installa à Rome. On dirait un émigré.

Elisa se morfond avec son Bacciochi, qui n'a pas de grands moyens d'ambition. Mais elle a sa petite cour, des habitués qui ont bien leur valeur, Chateaubriand, Fontanes. Elle se prépare à un gouvernement éclairé.

Caroline et Murat sont richement installés à l'Hôtel Thélusson, ou dans leur belle propriété de Neuilly. Murat devient gouverneur de Paris, en remplacement de Junot, le 15 janvier 1804. On voit donc beaucoup Caroline aux Tuileries, à Saint-Cloud, à la Malmaison. Elle est au mieux avec Joséphine, avec Hortense.

Mais c'est Joseph qui est le chef de la « famille », qui tient la place du père si prématurément disparu. C'est lui qui doit rappeler à Napoléon ses devoirs envers la famille, s'il était tenté de les oublier, lui faire connaître qu'il ne peut réserver sa succession qu'à sa famille, même indigne.

Malheureusement Joseph n'a pas de chance en son mariage. Il ne lui vient que des filles. Mais il est riche; le Premier Consul y a apporté quelque contribution. Il reçoit beaucoup à Mortefontaine : une sorte de Versailles libéral et philosophique, où se sont réfugiés les faiseurs de constitutions, à la Sieyès, qui savent le secret par où seront garanties les destinées de la République et de la liberté.

L'ennemi, c'est le petit Napoléon-Charles : il a un an. Napoléon paraît s'attacher à lui comme s'il était son enfant. Louis est encouragé à ne pas se laisser dépouiller de son autorité paternelle : son enfant est à lui...

Si la « famille » l'emporte, quel sera le sort de Joséphine ? On s'en doute.

Voici la croisée des chemins : — par ici, la « famille », c'est-à-dire, après Napoléon, Joseph, Louis, peut-être Lucien, Jérôme...; — par là, l'adoption du petit Napoléon-Charles, le petit-fils de Joséphine.

Automne laborieux. Le Premier Consul ne tient pas en place : les Tuileries, Boulogne, Saint-Cloud, la Malmaison. Joséphine demeure alors beaucoup à la Malmaison : déjà une retraite ? Napoléon y vient souvent de Saint-Cloud, par le chemin creux de Garches et Buzenval.

Ici se place une lettre de Joséphine, du 22 brumaire an XII (13 novembre 1803), dont Frédéric Masson dit qu'elle est « la seule authentique et certaine » qu'on ait gardée d'elle. Car la nonchalante créole n'écrivait pas beaucoup.

Napoléon s'était absenté pour quelques jours : il était allé à Boulogne. Nous n'avons pas la lettre à laquelle Joséphine répond. Mais il est facile de reconstituer, avec ce qui précède, les circonstances qui l'expliquent :

« Tous mes chagrins ont disparu, dit-elle, en lisant la bonne et touchante lettre qui renferme les expressions aimables de ton sentiment pour moi. Combien je te sais gré de t'être occupé si longuement de ta Joséphine ! Si tu le savais, tu t'applaudirais d'être le maître de causer une joie si vive à la femme que tu aimes. Une lettre est le portrait de l'âme, et je presse celle-ci contre mon cœur. Elle me fait tant de bien ! Je veux la garder toujours. Elle sera ma consolation pendant ton absence, mon guide lorsque je serai près de toi. Car je veux toujours être à

tes yeux la bonne, la tendre Joséphine, occupée uniquement de ton bonheur.

« Si un mouvement de joie passe jusqu'à ton âme, si la tristesse vient te troubler un moment, ce sera dans le sein de ton amie que tu répandras ton bonheur et tes peines. Tu n'auras pas de sentiment que je ne partage.

« Voilà mon désir, mes vœux, qui se réduisent tous à te plaire et à te rendre heureux...

« Adieu, Bonaparte, je n'oublierai pas la dernière phrase de ta lettre : je l'ai recueillie dans mon cœur. Comme elle s'y est profondément gravée ! Avec quel transport le mien y a répondu ! Puisque ma volonté est aussi de te plaire, de t'aimer, ou plutôt de t'adorer ! »

Un contrat d'amour qui traversera toutes les épreuves, jusqu'à la mort. Les esprits forts et les cœurs blasés garderont là-dessus un sourire spirituel. Il nous plaît, différemment, d'y voir l'expression d'une rare tendresse. Tant pis pour ceux qui ne la sentent pas ! Les événements leur infligeront d'ailleurs de perpétuelles leçons...

Car, si Joséphine avait des ennemis, elle avait des armes, d'autres armes que la calomnie. Et même la calomnie, dès lors, a désarmé à son endroit, du moins parmi les contemporains : elle frappe maintenant à ses côtés...

Napoléon disait à Rœderer, à quelque temps de là :

« Ils disent que ma femme est fausse et que les empressements de ses enfants sont étudiés... Ma femme est une bonne femme, qui ne leur fait point de mal. Elle se contente d'avoir des diamants, de belles robes : les misères de son âge... Si j'avais été jeté dans une prison, au lieu de monter au trône, elle aurait partagé mes malheurs.

Il est juste qu'elle participe à ma grandeur. Elle est toujours en butte à leurs persécutions. Dernièrement elle s'est humiliée jusqu'à s'excuser avec Joseph.

« J'aime Eugène et Hortense parce qu'ils sont toujours empressés à me plaire. S'il se tire un coup de canon, c'est Eugène qui va voir ce que c'est. Si j'ai un fossé à traverser, c'est lui qui me donne la main. J'aime Hortense; oui, je l'aime. Elle et son frère prennent toujours mon parti, même contre leur mère, quand elle se fâche pour quelque misère. Cela fait la douceur de ma vie.

« Si je ne trouvais pas un peu de douceur dans ma vie domestique, je serais aussi trop malheureux ! »

La crise fut ouverte dans les circonstances les plus dramatiques.

Dans les derniers jours de janvier 1804, se produisit, parmi les cercles politiques et l'opinion publique, une atmosphère extraordinairement troublée. Des conciliabules étranges autour de certains personnages, autour de Moreau, de Sieyès, de certains membres de la famille du Consul, autour de Talleyrand, de Fouché, — des bruits de complot, des articles de la presse étrangère, surtout anglaise : — Ce malaise, inconscient ou non, qui annonce les orages ou les catastrophes.

Le 15 février, Moreau est arrêté.

Murat, gouverneur de Paris, proclame que cinquante brigands sont cachés dans la grande ville, qu'on les soupçonne d'être prêts aux plus horribles attentats. Patrouilles dans les rues, le pistolet sur la cuisse; dès neuf heures du soir, les barrières fermées jusqu'au matin; toute navigation interdite sur la Seine.

Le 29 février, Pichegru est arrêté. Cela indique qu'on

est sur la trace d'un complot royaliste : la suite de l'attentat de Nivôse? On veut sans doute empêcher l'établissement héréditaire du pouvoir démocratique.

Le 6 mars, trois chefs du parti royaliste, trois émigrés venus de Londres, les deux frères Armand et Jules de Polignac, et le marquis de Rivière, sont arrêtés.

Le 9 mars, Cadoudal, « Georges », le redoutable chef des Chouans, est arrêté. Il le prend de haut. Il se vante de son entreprise. Il en annonce le succès quand même : le Premier Consul va être enlevé, sur la route de Saint-Cloud à la Malmaison, où il passe souvent, avec une petite escorte; s'il résiste, ou si on le défend, il sera abattu. Cependant un prince de la maison royale entrera en France et ralliera tous les bons Français à la restauration de la royauté.

Un prince de la maison royale, le duc d'Enghien, fils du prince de Condé, est justement au château d'Ettenheim, dans le pays de Bade, à deux pas de Strasbourg, où on l'attend. Son arrivée sera évidemment le signal de l'assassinat du Consul.

Bonaparte se défend.

Le duc d'Enghien est enlevé au château d'Ettenheim par une troupe de gendarmes et de dragons français. Il est amené à Strasbourg, puis à Vincennes, traduit devant une cour martiale, convaincu de conspiration, et fusillé.

La nouvelle en fut apportée quelques heures après à la Malmaison, où le Consul était avec Joséphine. Elle produisit une vive émotion. Il n'est pas vrai que Joséphine se soit traînée aux pieds de Bonaparte pour obtenir la grâce du duc d'Enghien : elle ne connut la condamnation

qu'après l'exécution. Il est possible qu'elle ait dit : « Ah ! Que ne l'ai-je su à temps ! J'aurais détourné ce malheur ! »

Il est certain qu'elle fut très troublée, qu'elle le fit voir à Bonaparte, qui lui aurait dit : « Tu veux donc me voir assassiner ? » Il s'agit de cela en effet. Sans doute elle pleura d'avoir à vivre parmi tant de passions, destinée à ne pas sortir de la terreur.

Quelles allaient être les repréailles des royalistes ? Elle vit Bonaparte sous le poignard de ses assassins. Elle dut éprouver des angoisses indescriptibles : c'est par là que sa mélancolique carrière sort de la condition commune et évoque celle des plus malheureuses héroïnes de la légende.

Elle voulut détourner les coups du destin. Elle se souvint de ceux qui avaient eu pitié d'elle quand elle était à la prison des Carmes. Eugène raconte dans ses *Mémoires*, qu'elle fit parvenir le petit chien du duc d'Enghien « à une personne qu'il aimait » (sans doute Charlotte de Rohan). Elle facilita le passage en Amérique de M^{me} Moreau, lorsque son mari eut été gracié et autorisé à aller vivre aux Etats-Unis. Elle obtint la grâce de la moitié des accusés, notamment des Polignac et du marquis de Rivière. M^{me} de Rémusat le raconte ainsi. Elle conduisit M^{me} de Polignac à Joséphine, qui sollicita Napoléon. Il lui dit : « Vous vous intéressez donc toujours à mes ennemis ? » Joséphine s'arrangea pour placer M^{me} de Polignac sur le passage de Napoléon ; elle tomba à ses genoux. Il la releva et dit : « Ils sont bien coupables, Madame, les princes qui compromettent la vie de leurs plus fidèles serviteurs sans partager leurs périls. » C'est pour cela sans doute qu'il pardonna. C'est pour cela qu'il avait frappé.

Qui sait si la bonté de Joséphine n'a pas protégé la vie de Napoléon autant que le rude châtement qui venait de montrer aux royalistes que leurs incorrigibles complots n'étaient pas des jeux d'enfants ?

Mais aussi la question de la succession prit un caractère d'urgence qu'elle n'avait pas eu jusque-là : Si le Premier Consul tombait sous les coups des assassins, quel serait le lendemain le sort du gouvernement et celui du régime ?

Il parut qu'il était temps de donner à la constitution des garanties d'avenir. Il parut qu'elles ne pouvaient être que dans l'hérédité.

La crise se noua dans les premiers jours de mai.

Elle fut dénouée, au moins pour un temps, par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII, confirmé bientôt par un plébiscite quasi unanime.

Le gouvernement de la République était confié à un Empereur, Napoléon Bonaparte.

La dignité impériale était héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime de l'Empereur, et dans celle de ses deux frères Joseph et Louis. Comme ils ne pouvaient pas prétendre tenir ce droit de leur père, qui n'était pas Empereur, ils ne le tenaient donc que de leur frère l'Empereur Napoléon, et l'on a pu soutenir que l'hérédité n'était ici réservée qu'à leur descendance et non à eux-mêmes. Rien de plus juste d'ailleurs : le sénatus-consulte souligne qu'ils doivent cette désignation à Napoléon, qui en a été investi par la souveraineté nationale et qui passe naturellement devant eux.

C'est de même manière qu'il a eu le droit d'écarter Lucien et Jérôme.

Surtout, et selon le même droit, aux termes de l'article IV, « Napoléon Bonaparte peut adopter les enfants ou petits-enfants de ses frères, pourvu qu'ils aient l'âge de dix-huit ans accomplis, et que lui-même n'ait pas d'enfants mâles au moment de l'adoption. Ses fils adoptifs entrent dans la ligne de sa descendance directe. Si, postérieurement à l'adoption, il lui survenait des enfants mâles, ses fils adoptifs ne peuvent être appelés qu'après les descendants naturels et légitimes ». Ici « naturels » s'oppose à « adoptifs ».

« Ses fils adoptifs entrent dans la ligne de la descendance directe », donc, avant la descendance des frères.

Il garde ainsi le droit de choisir, d'adopter, c'est-à-dire d'élire.

Joseph et Louis ont obtenu qu'il ne choisît pas, qu'il n'adoptât pas, avant la dix-huitième année de l'enfant qu'il voudrait appeler à sa succession. Ils ont obtenu implicitement par là une sorte de reconnaissance de leur droit à la régence en cas de minorité : l'un comme grand électeur, l'autre comme connétable. Et ils ont accepté de grosses gratifications, pour les aider à faire grande figure à la cour impériale sous ces titres prestigieux.

Et les sœurs de l'Empereur? Elles firent un grand tapage, de cris, de reproches, d'évanouissements. Au dîner de famille du 18 mai, le jour même de la proclamation, elles s'agitèrent d'inquiétante façon : « A vous entendre, dit Napoléon, on croirait que je vous ai volé l'héritage du feu roi notre père ! »

Il fut décidé, pour les calmer, qu'elles seraient Altesses Impériales, et elles furent bien contentes.

Madame Mère n'eut pas le titre d'Impératrice. Elle fut seulement Madame Mère, Mère de Sa Majesté l'Empereur.

Joséphine fut « l'Impératrice », la seule Impératrice. Beaucoup le trouvèrent naturel et légitime. Car sa douceur et sa distinction avaient gagné tous les suffrages en dehors de la « famille ».

Et, lorsque le Sénat apporta à Saint-Cloud les actes officiels qui fondaient l'Empire, Cambacérès, en son nom, lui remit cette très noble adresse :

« Madame, il reste au Sénat un devoir bien doux à remplir, celui d'offrir à Votre Majesté Impériale l'hommage de son respect et l'expression de la gratitude des Français. Oui, Madame, la renommée publie le bien que vous ne cessez de faire. Elle dit que, toujours accessible aux malheureux, vous n'usez de votre crédit auprès du chef de l'Etat que pour soulager les infortunes, et qu'au plaisir d'obliger, Votre Majesté ajoute cette délicatesse aimable qui rend la reconnaissance plus douce et le bienfait plus précieux.

« Cette disposition présage que le nom de Joséphine sera le signal de la consolation et de l'espérance; et, comme les vertus de Napoléon serviront toujours d'exemple à ses successeurs pour leur apprendre l'art de gouverner les nations, la mémoire vivante de votre bonté apprendra à leurs augustes compagnes que le soin de sécher des larmes est le moyen le plus sûr de régner sur les cœurs. »

Flatterie ? Non. Cambacérès fut toujours un fervent ami de Joséphine, parce que, lui, il la connaissait bien.

Et cette adresse est un document décisif.

SACRÉE ET COURONNÉE (2 décembre 1804)

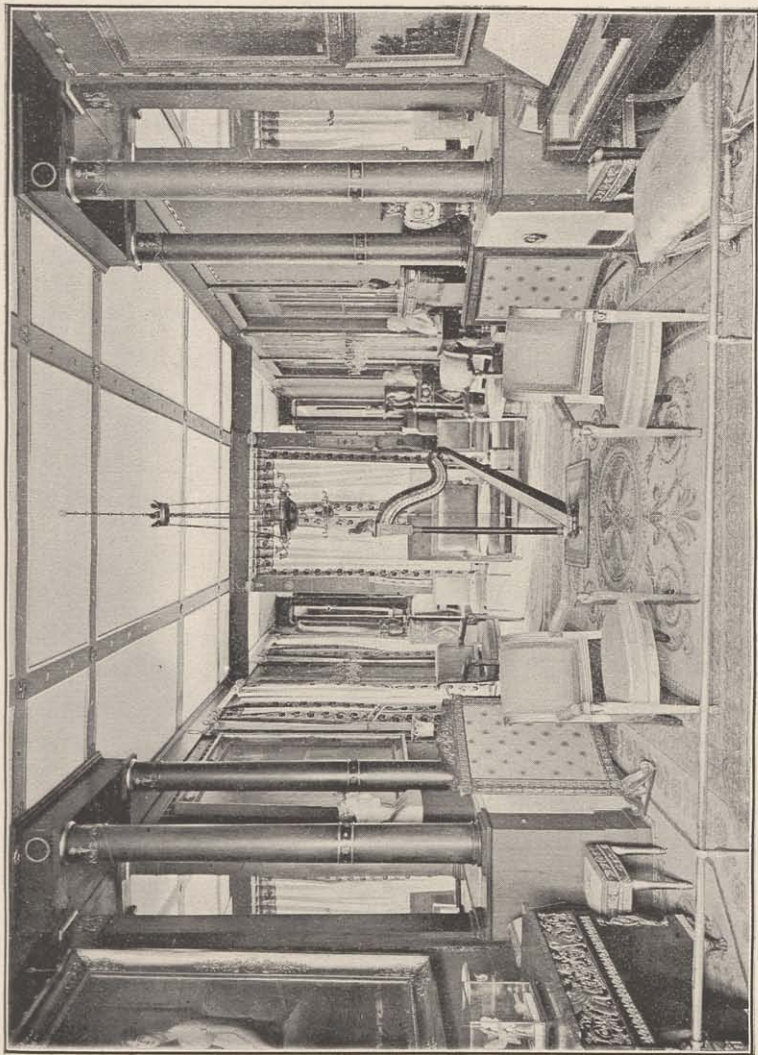
Il se passait parfois des événements sérieux chez Joséphine, car elle n'était pas que frivolité. Le soir du 9 mai 1804, quelques jours avant l'établissement de l'Empire, elle avait chez elle, à Saint-Cloud, le cardinal Caprara, légat du Pape.

Napoléon vint à lui : « Toutes les autorités constituées, lui dit-il, me font sentir combien il serait glorieux que mon sacre et mon couronnement fussent faits par les mains du Pape, et quel bien il en résulterait en même temps pour la religion. Je n'adresse pas, dès à présent, une prière formelle au Pape, parce que je ne veux pas m'exposer à un refus. Faites donc l'ouverture, et, lorsque vous m'aurez transmis la réponse, je ferai auprès du Pape, comme je le dois, les démarches nécessaires. »

Caprara fit l'ouverture. A Rome, cette demande fit une grande sensation. Au premier examen, le voyage à Paris parut impossible. Mais ensuite on en vit le bénéfice moral : le prestige du nouvel Empereur étant considérable, la papauté y pouvait gagner une autorité renouvelée, lorsqu'il apparaîtrait que, comme au moyen âge, c'était elle qui donnait et affermissait les couronnes.

On se montra donc en principe disposé à accepter, sauf à débattre les conditions de l'événement. Là-dessus, la négociation traîna. L'Impératrice poussa un peu à la roue.

Le 20 juin, aux Tuileries, le cardinal Caprara était venu passer la soirée. Elle daigna s'approcher de lui et lui dit à sa façon gracieuse : « Eh bien ! Nous aurons le Saint-



LA MALMAISON.
Salon de musique.

Père à Paris pour sacrer l'Empereur mon mari ! » Le légat montra de l'embarras et ne sut que répondre. L'Impératrice ajouta : « Nous savons que les choses sont arrangées... Du reste, votre discrétion mérite l'estime, et je ne puis désapprouver votre silence. » Et Talleyrand, qui n'était pas loin, confirma la nouvelle à haute voix : « Oui! oui! Les choses sont arrangées : le Pape viendra couronner l'Empereur. »

Joséphine alla ensuite faire sa saison de Plombières.

Puis, elle eut l'idée que les eaux d'Aix-la-Chapelle, des eaux impériales, lui feraient aussi du bien. Elle avait la manie de se croire malade; il lui fallait des remèdes autour d'elle. Corvisart, pour lui être agréable, lui faisait fabriquer des pilules quelconques, même avec de la mie de pain; et elle en éprouvait du soulagement. Elle emmena à Aix-la-Chapelle la troupe de Picard, désormais appelée la « troupe des Comédiens de Sa Majesté l'Impératrice ». Elle entendit beaucoup de couplets en son honneur : de la littérature de mirliton, dont elle fut vite fatiguée.

Cependant, l'Empereur, arrivé à Boulogne à la fin de juillet, y passa tout le mois d'août. Il y poursuivait le grand dessein de la descente : il lui parut que les préparatifs n'étaient pas encore achevés, et qu'il fallait remettre l'opération à la campagne prochaine. En attendant, il put contempler la force de la Grande-Armée. Il lui distribua le 16 août, dans une solennité grandiose, les premières décorations de la Légion d'Honneur au signe impérial.

Il rejoignit l'Impératrice à Aix-la-Chapelle le 2 septembre. Il y fut reçu avec le plus grand enthousiasme. « On lui savait gré, dit Hortense, d'avoir fait revenir les reliques qui, depuis Charlemagne, faisaient la gloire d'Aix-

la-Chapelle. Le chapitre et la ville crurent ne pouvoir mieux montrer leur reconnaissance qu'en offrant à celui qu'ils regardaient comme un nouveau Charlemagne, un objet qui avait appartenu à leur glorieux fondateur. C'était un talisman que Charlemagne portait toujours sur lui dans les combats et qu'on avait retrouvé à son col lorsque son tombeau avait été ouvert. »

Joséphine désira qu'on y ajoutât un morceau de l'os du bras de Charlemagne que l'on conserve dans une châsse, une petite figure sculptée de la Vierge que l'on supposait être un ouvrage de saint Luc, et un morceau des grandes reliques. Elle emporta tout ce butin.

L'Empereur et l'Impératrice firent ensemble le voyage du Rhin, leur premier voyage impérial.

Ils étaient à Cologne le 13 septembre. C'est de là que Napoléon adressa au Pape son invitation officielle. Il la fit porter à Rome par son aide-de-camp, le général Caffarelli.

Puis il remonta le Rhin par la route de la rive gauche, la vieille voie romaine. Joséphine préféra le voyage en bateau; elle était fatiguée; elle demeura couchée, alanguie, à contempler les rives du grand fleuve. Elle arriva à Mayence le 21, à peu près en même temps que Napoléon. Jusqu'au 3 octobre, ils y tinrent ensemble une sorte de cour. Les princes allemands s'empressaient, l'électeur Charles-Théodore, archichancelier du Saint-Empire, prince-archevêque de Ratisbonne, autrefois de Mayence, le prince-électeur Frédéric de Bade, beaucoup de ministres et de chambellans : la conquête de l'Allemagne; la grâce de Joséphine y fut goûtée.

Cependant, elle voulut faire une excursion à Kastel, sur

l'autre rive, et les douaniers allemands y montrèrent une telle indiscrétion qu'elle ne recommença point.

Par Mannheim, Trèves et Luxembourg, elle précéda l'empereur de quelques jours à Paris, où elle rentra le 7 octobre.

Elle y trouva du nouveau : Hortense allait donner naissance à un second fils.

La grossesse avait été laborieuse encore. Et Louis n'y avait pas apporté de soulagement. Dès le début, il lui avait dit : « Je ne vous demande qu'une chose, c'est que cet enfant me ressemble. » — « Comment faire ? lui répondit-elle. — « Si vous m'aimez, si vous pensez à moi, il me ressemblera. Alors je vous adorerai et je serai l'homme du monde le plus heureux. »

Et il s'en alla à Plombières, aussi pour sa santé, puis à Turin, pour y présider le collège électoral.

Hortense, seule alors, aurait mené une vie assez paisible, si déjà elle n'eût été agitée par un sentiment qui commençait à troubler son imagination. Elle allait tous les jours au Bois de Boulogne avec M^{me} de Boubers et M. Lavallette. Charles de Flahaut y venait régulièrement à cheval ; et quelquefois on se promenait à pied avec lui. Il se trouvait toujours où elle était et ne manquait jamais l'occasion de lui parler de ses sentiments. Elle en était touchée : « D'aussi loin, dit-elle, que j'apercevais son cheval gris, le cœur me battait, et je ne croyais pas aimer encore ! »

Ce fils de M^{me} de Souza, dont l'opinion universellement attribuait la paternité à Talleyrand, était en effet de la plus parfaite distinction.

Et Hortense fut vite obligée de se rendre à l'évidence, et elle fut d'abord effrayée de ce qu'elle vit dans son cœur. Un soir, le 8 septembre, elle était chez Caroline à Neuilly; au clair de la lune, elle vit venir à elle Caroline au bras de Flahaut. Tout son sang se porta à son cœur: alors elle connut toute la vérité, — elle aimait.

Elle rentra chez elle très troublée. Elle regretta que son mari ne fût point près d'elle : elle aurait voulu lui confier son chagrin... Tout à coup, un homme entra dans sa chambre, elle jeta un cri, prête à se trouver mal. C'était... son mari : « Ah! Que vous m'avez fait peur ! » s'écria-t-elle. C'est sans doute qu'elle ne pensait pas à lui.

Il était à Turin quelques jours auparavant. Caprice ou pressentiment, il était parti incognito; il était arrivé à Paris; il avait laissé sa voiture sur le boulevard; il était entré furtivement dans sa maison; il avait écarté les femmes de chambre pour faire à Hortense une meilleure surprise, au risque d'un accident.

L'enfant vint au monde un mois après, le 11 octobre. Louis l'accueillit avec beaucoup de tendresse.

Joséphine n'eut pas le temps de s'en réjouir beaucoup: elle passa alors par une terrible secousse.

Le 7 octobre, le Pape avait accepté l'invitation de l'Empereur : il partirait de Rome le 3 novembre et pensait être à Paris pour le sacre et le couronnement le 2 décembre.

Quelle serait la place de Joséphine dans la cérémonie ? Y aurait-elle place ?

A son retour de Mayence, l'Empereur montra un empressement inaccoutumé auprès des dames; il fut bientôt facile de voir qu'il y manœuvrait pour arriver à une seule, la très belle M^{me} Duchâtel. Au bal, Murat ne la quittait

pas; mais on sut que ce n'était pas pour lui. Joséphine commença à montrer de l'inquiétude.

Elle avait raison. L'Empereur sortait le soir, avec Duroc, afin de voir M^{me} Duchâtel sans donner de l'ombrage à son mari. Il s'en allait vers Villiers, à la campagne de Murat, où il faillit un jour se faire surprendre; il fut obligé de sauter par-dessus un mur. Hortense sut par Caroline que l'Empereur avait envoyé à M^{me} Duchâtel son portrait enrichi de diamants magnifiques, qu'elle avait gardé le portrait et renvoyé les diamants, s'en trouvant offensée, qu'elle avait reçu de Napoléon de bien tendres lettres : — Caroline ne faisait rien pour tranquilliser Joséphine.

L'Impératrice fut très malheureuse. Hortense ne savait pas comment la consoler : elle était journellement témoin des scènes les plus pénibles. Joséphine accablait l'Empereur de ses reproches : il se fâchait et s'en allait.

Un soir, il appela Hortense dans un coin du salon : « Et vous aussi, Madame, vous êtes donc contre moi ? Oh ! C'est tout simple, c'est votre mère. Je ne puis vous séparer d'elle dans le bonheur que je lui souhaite. Mais vous allez vous plaindre de mes procédés envers elle. — Sire, on vous a mal répété ce que j'ai dit. Vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez; mais les scènes dont je suis témoin entre vous font son malheur et le vôtre, et ceux qui en sont la cause veulent se rendre nécessaires, mais ne vous aiment ni l'un ni l'autre. — Pourquoi n'aurais-je pas des amis qui me disent la vérité ? — Les amis ne cherchent pas à augmenter le trouble d'un ménage. — Mais la jalousie de votre mère me donne un ridicule aux yeux de tout le monde. Il n'est pas de sottise qu'on ne débite sur moi. Croyez-vous que je ne le sache

pas ? La faute en est à elle. — Non, Sire, la faute en est à ceux à qui je le reproche. S'ils ne cherchaient pas à vous irriter au lieu de vous calmer, vous ménageriez la sensibilité de ma mère. Comment exiger d'elle plus de force que vous n'en avez ? Elle souffre, elle se plaint : c'est naturel. »

Une autre fois, l'Empereur dit à Hortense, moitié plaisant, moitié amer : « Louis aurait été fort heureux avec l'Impératrice : l'un aurait gardé la porte, et l'autre la fenêtre. »

Un soir, à la Malmaison, Joséphine fit presque une scène à M^{me} Duchâtel. L'Empereur et l'Impératrice échangèrent de ces mots irréparables... qu'un baiser répara une heure après. On parla de divorce. On raconta qu'Eugène et Hortense avaient déclaré à l'Empereur qu'ils suivraient leur mère dans sa retraite. D'autres ne cachaient pas leur satisfaction...

On se retrouva comme au retour d'Égypte.

L'Empereur ne put supporter le spectacle de la douleur qui déchirait le cœur de Joséphine. Il l'aima davantage pour la jalousie qu'elle éprouvait.

Un soir, il la prit dans ses bras, la couvrit de baisers, disant que jamais il n'aurait la force de se séparer d'elle.

Cette rupture de l'Empereur avec M^{me} Duchâtel fut pour lui un grand sacrifice. Duroc raconta à Eugène que cet amour avait sur lui beaucoup de pouvoir. Et M^{me} Duchâtel lui garda toujours une fidèle tendresse.

On y mesurera la puissance du lien qui unissait Napoléon à Joséphine.

L'envie s'y brisait les dents.

Dans un conseil où il avait appelé, avec Joseph et Louis, Cambacérés et Lebrun, l'Empereur mit en délibération le couronnement de Joséphine. Joseph objecta que ce couronnement était contraire à ses intérêts, qu'il tendait à donner aux enfants de Louis des titres de préférence sur les siens, qu'il préjudiciait aux droits de ses enfants en ce qu'il faisait les enfants de Louis petits-fils d'une Impératrice, tandis que les siens ne seraient que les petits-fils d'une bourgeoise.

C'était justement la pensée de l'Empereur.

Il s'y tint. Et il fut décidé que Joséphine serait sacrée et couronnée comme l'Empereur, qu'elle serait l'Impératrice et non pas seulement la femme de l'Empereur, et que ses belles-sœurs, Altesses Impériales, soutiendraient la traîne de son manteau. Elles ne surent point retenir des cris de rage...

Le 25 novembre, après un voyage fort rapide, le Pape Pie VII arriva à Fontainebleau. L'Empereur se porta à sa rencontre à la croix de Saint-Herem, et le garda à Fontainebleau jusqu'au 28. Ils entrèrent ensemble à Paris le 28 au soir.

Joséphine, qui témoigna au Pape la plus grande vénération, dut lui avouer ou lui avoua spontanément qu'elle n'avait pas été mariée à l'église avec Napoléon, qu'elle ne lui était unie que par un mariage civil. Le Pape exprima le désir qu'avant le sacre à Notre-Dame, cette situation fût régularisée; rien de plus naturel.

Et, dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, le cardinal Fesch, à la chapelle des Tuileries, en présence de Talleyrand et de Berthier seulement, célébra le mariage religieux de Napoléon et de Joséphine.

Mariage forcé, a-t-on dit. Dans quelle mesure? Il n'était pas si facile de « forcer » la volonté de Napoléon. Pourquoi n'aurait-il pas admis cette formalité, puisqu'il appelait Joséphine au Sacre ?

La cérémonie du sacre et du couronnement avait été soigneusement préparée. Les toilettes avaient été étudiées au cabinet même de l'Empereur, et les instructions les plus minutieuses avaient été données au couturier Leroy et à M^{me} Raimbault, son associée. Toutes les évolutions du cortège avaient été arrêtées par le moyen de petits bonshommes et de petites bonnes femmes en bois qu'Isabey avait établis et que l'on fit manœuvrer sur une grande table en répétition générale.

L'Impératrice eut une robe traînante de brocart d'argent semé d'abeilles d'or, ornée par devant de riches feuillages tressés en or, et garnie au bas d'une large frange et d'une crépine de même; les épaules étaient découvertes; de longues manches à broderies d'or, le haut enrichi de diamants, enserraient le bras et couvraient la moitié de la main.

Sous ce vêtement sans ampleur et sans taille, Joséphine gardait toute son élégante dignité, son port de tête rehaussé de la fraise des Médicis, dite ici chérusque, en dentelle lamée d'or, pour s'accorder avec le costume Renaissance dont s'habilla l'Empereur. Un ruban d'or, enrichi de trente-neuf pierres roses, attachait sous les seins cette robe-tunique.

De précieuses pierres gravées ornaient les bracelets, les boucles d'oreilles et le collier. La belle et riche chevelure de l'Impératrice était retenue par un diadème, œuvre de Marguerite, qui avait aussi dessiné et ciselé la couronne.

Le manteau impérial devait s'attacher aux épaules par une torsade d'or et une agrafe de diamants. Il avait une traîne de trois mètres.

L'Impératrice prit place dans la voiture de l'Empereur, toute rehaussée d'or et fermée seulement de glaces sans tain. Ils s'assirent d'abord sur la banquette de devant, n'ayant pas remarqué la position de l'attelage. Joséphine s'en aperçut à temps; sinon, ils allaient à reculons.

En arrivant à la cour de l'Archevêché, elle laissa tomber l'anneau impérial, que le Saint-Père lui avait donné et qu'il devait bénir tout à l'heure en gage et souvenir du Sacre. L'anneau roula loin, et d'abord on craignit qu'il ne fût perdu, et l'Impératrice en fut vivement impressionnée. Heureusement Eugène le retrouva; elle retrouva son sourire.

A dix heures du matin elle entra dans l'église, pendant que tonnaient les salves d'artillerie, que sonnait le grand carillon des cloches, dans la marche triomphale du grand orgue; — une profusion incroyable d'or, d'argent, de pierreries, de velours, de soieries brodées, de dentelles et de plumes, parmi les plus éclatants uniformes.

Vit-on jamais plus magnifique spectacle ?

Devant l'Impératrice, le maréchal Serrurier portait l'anneau; le maréchal Moncey, une corbeille d'or qui recevrait le manteau quand on le déposerait sur l'autel; Murat, un coussin où reposait la petite couronne à six branches fermée par une boule et une croix d'or, enrichie de perles et de pierres de couleur.

Le cardinal Cambacérès offrit l'eau bénite.

L'Impératrice s'avança sous un dais porté par les chanoines du chapitre de Notre-Dame. Elle avait sur la tête

un diadème formé de quatre rangées de perles de la plus belle eau, entrelacées par un feuillage en diamants qui réunissait sur son front quatre brillants.

Son long manteau, de velours rouge semé d'abeilles d'or, entièrement doublé d'hermine, était soutenu par Leurs Altesses Impériales les princesses Joseph, Louis, Bacciocchi et Murat, elles-mêmes couvertes du manteau de cour et de parures étincelantes.

Derrière, venaient la dame d'honneur et les dames du palais.

Puis, le cortège de l'Empereur : devant lui, la couronne impériale, sur son front le diadème romain, fait d'une double branche de laurier d'or.

L'Empereur et l'Impératrice prirent place sur deux fauteuils, devant des prie-Dieu, au bas de l'autel.

Leurs insignes et le manteau furent déposés sur l'autel, pour y être bénits.

Le Pape fit un signe, et la cérémonie commença : litanies, oraisons, *Veni Creator*.

L'Empereur et l'Impératrice furent alors conduits à l'autel, pour recevoir du Pape le sacre par l'huile sainte. Ils s'agenouillèrent sur des carreaux de velours bleu. Le Pape fit sur le front et les deux mains de l'Empereur la triple onction, avec une prière pour appeler les bénédictions du ciel.

De même à l'Impératrice, avec cette prière :

« Que le père de l'éternelle gloire soit ton aide et que le Tout-Puissant te bénisse; qu'il exauce tes vœux; qu'il remplisse ta vie de longs jours; qu'il confirme sans cesse cette bénédiction et la maintienne à jamais avec tout le peuple; qu'il couvre de confusion tes ennemis; que la

sanctification du Christ et l'onction de cette huile fleurissent sur toi afin que celui qui t'a accordé sa bénédiction sur la terre te donne dans le ciel le bonheur des anges et que tu sois bénie et gardée pour la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. »

L'Empereur et l'Impératrice furent ramenés à leurs prie-Dieu dans les chants de l'orchestre et des chœurs.

Les insignes impériaux déposés sur l'autel furent alors bénits et consacrés par le Saint-Père.

L'Empereur et l'Impératrice revinrent devant l'autel pour le couronnement. Ils reçurent leurs insignes des mains du Saint-Père assis le dos à l'autel sur son faldistoire, siège romain en or en forme de pliant sans dossier.

Il remit à l'Empereur l'épée, qu'il enfonça dans le fourreau, le manteau qui lui fut attaché sur les épaules, le globe, le sceptre et la main de justice qu'il confia à ses grands-officiers, l'anneau orné d'une émeraude, emblème de révélation divine, qu'il garda à son doigt.

L'Impératrice reçut le manteau et l'anneau, orné d'un rubis, emblème de joie.

Ici, le grand geste.

Napoléon va à l'autel, prend la couronne, l'élève un moment pour que tous la voient, et la pose sur sa tête, dans une affirmation de conquête et de puissance, qui fit la plus forte impression.

Mais le geste n'eût pas été complet, il fût resté sec et froid sans le couronnement de l'Impératrice, où s'affirma cette conquête et cette puissance. Elle s'agenouilla sur les degrés de l'autel, dans la pose la plus touchante, celle que David a gardée...

Il faut ici laisser parler une femme. Une femme pouvait seule sentir peut-être quelque chose des émotions de Joséphine.

« Une des beautés remarquables de l'Impératrice, dit la duchesse d'Abrantès, c'était, non seulement l'élégance de sa taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de vraies princesses, comme on disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire, en toute vérité de conscience, que jamais je n'en ai vues qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté; aussi, une fois qu'elle avait après elle son manteau de cour, il ne fallait plus chercher la femme du monde peu arrêtée dans ses vouloirs; elle était convenable de tous points, et jamais reine ne sut mieux trôner sans l'avoir appris.

« Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'Impératrice s'avancer vers lui, et, lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes qu'elle ne pouvait retenir, roulaient sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, ou plutôt *Bonaparte*, était pour elle sa véritable Providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives et uniques dans toute une vie et qui comblent le vide de bien des années.

« L'Empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'Impératrice. Cette action devait être accomplie par l'Empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix qu'il faisait placer sur la tête de

Joséphine, devait la poser sur sa propre tête pour la mettre sur celle de l'Impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable. Mais, lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui, selon un préjugé, son « étoile heureuse », il fut *coquet* pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème en diamants, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui fût douce et légère.

« Ces différents mouvements ne purent être saisis par les personnes qui étaient loin de l'autel. Sans doute le fait fut raconté, parce que d'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir; mais peu cependant ont été placés comme je l'étais, et cette position m'a révélé bien des choses, pendant ces heures merveilleuses rejetées maintenant par beaucoup de gens dans le temps des fêtes. »

Qui dira, ce que ne dit pas la duchesse d'Abrantès, le sens des larmes de Joséphine agenouillée devant Napoléon? Vanité? Amour-propre? Plutôt orgueil d'un tel amour! Quel homme fit jamais autant pour la femme aimée? Quelle femme reçut jamais autant des mains de l'homme aimé? Ses larmes? Sans doute, en cette minute, la plénitude du bonheur! Selon l'emblème du rubis!

Elle dut se croire en un conte de fées.

Puis l'Empereur et l'Impératrice se rendirent en grand cortège de l'autel au grand trône dressé au fond de la nef. L'Impératrice, devant, s'assit sur son fauteuil, marqué de ses armes semblables à celles de l'Empereur, « l'aigle d'or

sur champ d'azur », — puis l'Empereur sur le sien, un degré au-dessus.

Le Pape les suivit, baisa l'Empereur à la joue, et dit : « Vivat Imperator in æternum ! »

Et le *Te Deum laudamus* remplit les voûtes de la grande église.

A l'offrande, ils s'en allèrent de nouveau à l'autel. Ils remirent un cierge incrusté de treize pièces d'or, un pain d'argent, un pain d'or, un vase antique en vermeil qui fut porté jusqu'au sanctuaire par les dames de l'Impératrice.

Au moment de l'élévation, Joseph ôta la couronne qui était sur la tête de l'Empereur, Murat celle de l'Impératrice. Ils se mirent à genoux. Ils reprirent leurs couronnes en se relevant.

Le Pape retiré dans la sacristie, l'Empereur prononça le serment constitutionnel.

Le chef des hérauts cria : « Le très glorieux et très auguste Empereur Napoléon, Empereur des Français, est couronné et intronisé ! »

Vivats prolongés, retentissants : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! » Une salve de cent-un coups de canon.

La nuit était venue, si vite à cette date, lorsque le cortège impérial et pontifical rentra, aux Tuileries, précédé de 500 torches, parmi les illuminations et les acclamations de la grande ville.

Dîner rapide.

Tard dans la soirée, prolongée par les hommages officiels, les salons pleins des grands dignitaires et des gens

de cour, l'Empereur et l'Impératrice se retirèrent dans leurs appartements.

M^{me} Avrillon, la femme de chambre, observe : « Jusque-là l'Empereur partageait la nuit l'appartement de l'Impératrice; à partir du Sacre, ils eurent chacun le sien, et ce ne fut plus que de temps à autre que les deux époux se réunirent. »

2 décembre 1804 : — La date est grave aussi par là; qui sait si Joséphine ne pleura point déjà en son lit solitaire?

Quelques jours après, les Maréchaux donnèrent en son honneur une grande fête à l'Opéra. La ville de Paris lui offrit une magnifique toilette d'or. Elle put voir alors combien elle était aimée.

Lorsque la nouvelle de son élévation fut parvenue à la Martinique, les autorités et les habitants organisèrent une cérémonie en l'honneur de sa mère. Napoléon avait dit un jour : « La Martinique est l'anneau de mon petit doigt. »

Madame de la Pagerie vint à Fort-de-France. Elle assista à un *Te Deum* et présida un banquet de 200 couverts. Le préfet, M. de Villaret-Joyeuse, y porta un toast « A Sa Majesté l'Impératrice des Français ! Il était réservé aux grâces et à la beauté de partager avec le génie et la victoire le trône des Français » : Le grand-juge : « A la mère de Sa Majesté l'Impératrice ! Elle est le modèle des vertus dans la colonie; la France lui doit toutes celles qui brillent sur le trône avec son auguste fille ». La mère de Joséphine fut toujours appelée dans l'île « l'Impératrice-Mère ». Mais elle resta dans sa petite maison, aux Trois Ilets.

Joséphine eût voulu l'avoir auprès d'elle. Mais la route était aux Anglais...

IMPÉRATRICE ET REINE (1805)

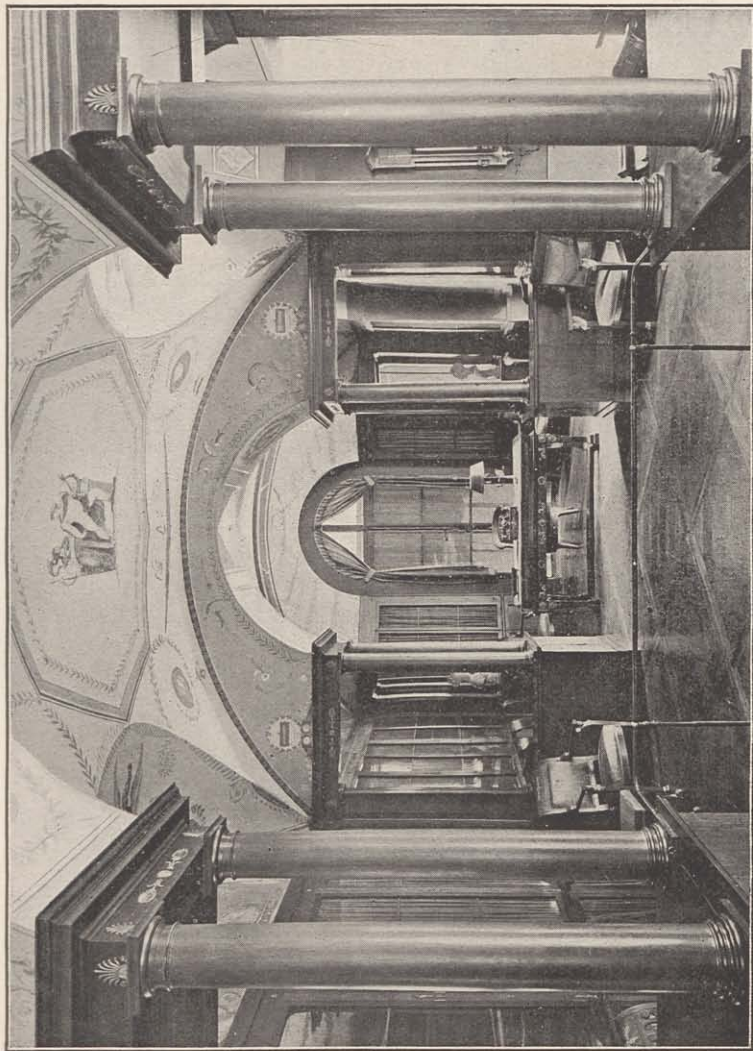
La vie de Joséphine, autour de laquelle s'agitent les plus vulgaires passions domestiques, touche aussi aux plus grands intérêts de l'histoire générale. On dirait que, comme dans la tragédie classique, la haute situation qu'elle occupe n'est que pour illustrer des péripéties qui sont de tous les jours et de tous les milieux. Pour être sur un plus grand théâtre, les héros et les héroïnes de l'histoire et de la légende s'agitent dans les mêmes épreuves que le commun des mortels. Ils fournissent seulement des leçons plus frappantes et parfois plus pitoyables.

C'est par là que l'épopée napoléonienne nous tient aux entrailles.

Dès le lendemain du Sacre, la question d'Italie se posa. Bonaparte était président de la République Italienne. Il parut que son élévation à l'Empire devait amener là aussi une modification constitutionnelle. Il fut décidé que la République Italienne deviendrait le royaume d'Italie, dans les mêmes limites territoriales, qui correspondaient à peu près au bassin du Pô.

Charlemagne aussi avait été roi d'Italie, en même temps qu'Empereur d'Occident. Il avait mis sur sa tête la « couronne de fer » des anciens rois lombards, couronne illustre qui garde une relique précieuse, un des clous qui ont cloué Jésus sur la croix.

Napoléon offrit la couronne d'Italie à Joseph, afin de faire croire qu'elle resterait séparée de la couronne de France. Joseph la refusa ou fut amené à la refuser.



LA MALMAISON.
Cabinet de travail et Bibliothèque.

Napoléon demanda à Louis de lui permettre d'adopter son fils aîné, le petit Napoléon-Charles, qui serait roi d'Italie sous le nom de Napoléon II et y ferait l'apprentissage de la couronne impériale. Louis refusa.

Napoléon résolut donc de garder pour lui-même la couronne de fer. D'une manière ou de l'autre, il tenait à garder le gouvernement de l'Italie, élément essentiel du grand Empire qu'il construisait, chemin de Rome, la capitale des Césars, le « lieu de l'Empire ».

Il ne lui fallait au delà des Alpes qu'un lieutenant fidèle.

Le 1^{er} février 1805, Eugène fut nommé prince de l'Empire, Archichancelier d'Etat, avec le titre d'Altesse Sérénissime. Le décret impérial fut enregistré au Sénat, sur une communication de l'Empereur qui y disait :

« De tous les actes de notre pouvoir, il n'en est aucun qui soit plus doux à notre cœur... Au milieu des sollicitudes et des amertumes du haut rang où nous sommes placé, notre cœur a besoin de trouver des affections douces dans la tendresse et la consolante amitié de cet enfant de notre adoption, consolation nécessaire sans doute à tous les hommes, mais plus éminemment à nous dont tous les instants sont dévoués aux affaires des peuples. Notre bénédiction paternelle accompagnera ce jeune prince dans sa carrière, et, secondé par la Providence, il sera un jour digne de l'approbation de la postérité. »

« Enfant de notre adoption » : — Ce n'est ici qu'une formule d'affection; elle pourra passer dans la loi constitutionnelle. Le fils de Joséphine est une réserve précieuse. Il apprit son élévation comme il était sur la route de Milan, à la tête de ses chasseurs à cheval.

L'année d'avant, Napoléon lui avait acheté dans l'ancienne rue de Bourbon (aujourd'hui rue de Lille), un magnifique hôtel qui a gardé depuis le nom d'Hôtel Beauharnais. Il est devenu l'ambassade d'Allemagne. On y mit aussitôt les ouvriers et les décorateurs, et, en l'absence de son fils, Joséphine, aidé de son agent d'affaires Calmelet, se chargea de le mettre en bon état, digne de la haute situation où allait s'élever le jeune homme.

Le 17 mars, fut présenté au Sénat impérial le Statut constitutionnel du royaume d'Italie. Il disait: « L'Empereur des Français, Napoléon I^{er}, est Roi d'Italie. La couronne d'Italie est héréditaire dans sa descendance directe et légitime, soit naturelle, soit adoptive, de mâle en mâle, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance, sans néanmoins que son droit d'adoption puisse s'étendre sur une autre personne qu'un citoyen de l'empire français ou du royaume d'Italie. »

Et l'Empereur, dans le discours qu'il prononça à cette occasion, annonça ses intentions dans les termes les plus expressifs :

« Nous avons accepté et nous placerons sur notre tête cette couronne de fer des anciens Lombards pour la retremper et la raffermir. Mais nous n'hésitons pas à déclarer que nous transmettrons cette couronne à un de nos enfants légitimes, soit naturel, soit adoptif, le jour où nous serons sans alarmes pour l'indépendance que nous avons garantie des autres Etats de la Méditerranée. » — Vague formule qui réservait tout l'avenir.

Le 24 mars, le pape étant encore à Paris, Napoléon désira qu'il présidât lui-même au baptême du petit Napo-

léon-Louis, le second fils d'Hortense, le « second héritier du trône ».

Dès le 15 décembre 1804, l'Empereur avait adressé un message au Sénat pour l'inviter à transcrire sur ses registres l'acte de naissance de cet enfant et de son frère aîné. Son baptême fut entouré du plus remarquable appareil.

Le 24 mars, Madame, Mère de Sa Majesté l'Empereur et Roi, se rendit aux Tuileries avec toute sa maison d'honneur, Madame de Fontanges, Madame de Saint-Pern, Madame Davout, Madame Soult, Madame Junot, son chambellan le duc de Cossé-Brissac, son premier écuyer le général Bonnin de la Bonninière de Beaumont.

A trois heures, le cortège partit pour Saint-Cloud.

Le pape s'y rendit de son côté avec les cardinaux.

On se réunit dans le grand salon du Château, où l'enfant était étendu sur un petit lit.

On passa à la chapelle. L'Empereur était parrain, Madame était marraine : ainsi apparaissait l'unité et l'union de la famille, rapprochée autour du berceau.

La cérémonie fut conduite par le Saint-Père selon les rites les plus solennels. Ce fut en vérité le sacre de la dynastie, une garantie de son avenir.

Puis il y eut banquet impérial. La Comédie Française vint jouer *Athalie* devant la Cour; le petit enfant rappela le souvenir du jeune Joas; on ne retrouva point Athalie. Le parc de Saint-Cloud fut ouvert au public, qui assista à un beau feu d'artifice.

Deux jours auparavant, la princesse Caroline Murat avait donné naissance à une fille, Louise-Julie-Caroline.

Elle espéra la faire baptiser en même temps que le petit Napoléon-Louis. L'Empereur ne voulut pas; elle ne pouvait manquer d'en avoir de la jalousie.

Le Pape quitta Paris le 1^{er} avril.

L'Empereur et l'Impératrice partirent le 5 pour leur grand voyage d'Italie; — De Paris à Milan, par-dessus les Alpes, un voyage impérial, quoiqu'il n'aboutisse pas encore à Rome.

Il fut ordonné par l'Empereur avec une exceptionnelle magnificence, l'équipage divisé en trois services, le premier pour préparer tout sur la route, le second pour installer chacun à l'étape, le troisième pour enlever tout au départ. Une marche triomphale à travers la France. L'Impératrice ne cachait pas son bonheur parmi tant d'acclamations, dont beaucoup saluaient sa grâce et sa bonté.

Ils restèrent à Lyon du 10 au 15 avril. L'Empereur montait à cheval tous les matins au milieu des ovations. L'Impératrice l'accompagnait en voiture l'après-midi, et le soir, aux fêtes qu'on leur offrait.

On s'en alla par Chambéry et la Maurienne. La route du Mont-Cenis n'était pas encore construite. Il fallut user de mulets et de chaises à porteurs. Le coffret aux bijoux fut confié au dos d'un robuste Savoyard. Le petit chien de l'Impératrice fut entouré de soins particuliers.

A Turin, on fut rejoint par les équipages du Pape. L'Empereur et l'Impératrice le revirent plusieurs fois du 24 au 26 avril.

A Alexandrie, l'Empereur voulut donner à l'Impératrice le spectacle de la bataille de Marengo. Il endossa l'habit

qu'il y portait et qui était fort défraîchi. La 27^e division exécuta dans la plaine une brillante parade militaire.

A Milan, le 26 mai, la cérémonie du couronnement eut lieu au Dôme, sous la présidence de l'archevêque, cardinal Caprara. Elle fut plus simple que le couronnement à Notre-Dame. Joséphine n'y assista que dans une tribune, d'ailleurs richement garnie de toilettes et ruisselante de pierres précieuses. Mais elle ne fut pas couronnée. Elle ne fut pas Reine d'Italie. Elle ne put être appelée « Impératrice et Reine » que comme femme de l'Empereur et Roi.

Lorsque l'Empereur, devant l'autel, eut pris la couronne de fer, après l'avoir élevée un instant pour la faire voir à tous, il la posa sur sa tête en disant très haut, selon la devise traditionnelle : « Dieu me l'a donnée : gare à qui la touche ! » Et sa figure rayonnait de joie et d'orgueil.

Après la cérémonie, chez l'Impératrice, il était encore radieux. Il dit à M^{lle} Avrillon : « Vous avez bien entendu ce que j'ai dit ? » Et il répéta : « Dieu me l'a donnée ; gare à qui la touche ! » Et il riait, il lui fallait s'épancher ; alors il tirait des oreilles, il donnait des petites tapes sur l'épaule de Joséphine ; il exagérait même, et Joséphine s'en lassait plus vite que lui : « Finis donc, Bonaparte ! » Elle n'était pas encore habituée à dire « Napoléon ».

Le 7 juin, Eugène fut nommé vice-roi d'Italie, lié dans les instructions les plus minutieuses, semblable aux légats qu'autrefois les empereurs romains envoyaient dans les provinces de l'empire pour y exercer toute autorité en leur nom.

La « famille » eut aussi une part de satisfaction. Elisa et son mari, Félix Bacciochi, furent nommés princesse

et prince de Lucques et Piombino. L'équilibre domestique était aussi difficile à établir qu'en d'autres temps l'équilibre européen.

Pendant que l'Empereur réglait les affaires du monde, l'Impératrice faisait d'agréables excursions. Elle alla aux Iles Borromées, dans le lac Majeur. Elle descendit au palais de l'Isola Bella. Le petit chien s'égara un moment; on le retrouva heureusement, et la promenade fut très gaie.

Madame Blanchard donna le spectacle d'une ascension dans son ballon. La ville de Milan offrit un bal, où le prince Eugène, comme sa mère, ravit tous les cœurs. Au théâtre de la Scala, on admira le grand talent de M^{me} Banti, dont un Anglais venait d'acheter le gosier, pour 50.000 francs, livrable après décès.

Lorsque la voiture de l'Impératrice passait sur le Corso, elle était entourée des plus touchants témoignages d'admiration, couverte de fleurs. Les belles Milanaises, accompagnées de leurs soupirants officiels, ou *patiti* — peut-on traduire par patients? — faisaient assaut de jolies toilettes et de manières gracieuses. Elles s'efforçaient de prendre modèle sur « l'inimitable Joséphine ».

Les soirées, sous les grands arbres, parmi les lucioles, étaient délicieuses. L'Italie fêta gentiment l'Impératrice et Reine.

La grâce achève l'œuvre de la force.

L'Empereur et l'Impératrice quittèrent Milan le 10 juin; ils s'en allèrent par Brescia, Castiglione, Vérone, Mantoue. Ils passèrent ensemble des revues; ils virent de belles troupes; ils évoquèrent les souvenirs de 1796; mais neuf années avaient coulé depuis : long espace de temps. On sentait des changements.

A Milan, une jeune lectrice de l'Impératrice, une demoiselle L..., avait attiré de trop près l'attention de l'Empereur; il avait fallu la renvoyer. Joséphine pleurait souvent : « Hélas ! » disait-elle, « ce n'est pas seulement là que j'ai été à même de juger qu'il entre plus d'épines que de roses dans une couronne d'impératrice ». Elle n'avait que 42 ans. Elle avait encore à souffrir.

L'Empereur lui racontait sans malice ses aventures amoureuses, avec toutes sortes de petits secrets très indiscrets, pour la faire rire; elle était, même là, sa confidente; il eût voulu qu'elle lui sût gré de cette délicate attention. Elle la trouvait mauvaise et laissait tomber ses larmes... Il ne comprenait pas, et s'en allait : il l'aimait; qu'importait le reste ?

Ne lui donnait-il pas de belles distractions ?

A Bologne, ils furent accueillis par un enthousiasme extraordinaire : aux illuminations du soir, pas une fenêtre sans lampions. On y fabriquait de la gaze et du crêpe. Joséphine eut de délicieux cadeaux.

Par Parme et Plaisance, ils arrivèrent à Gênes, qui venait d'être réunie à l'Empire français. Ce fut l'occasion de fêtes magnifiques auxquelles se prêtait admirablement le superbe cadre de la ville et du port.

Un temple de Neptune avait été construit sur des vaisseaux liés et fixés sur leurs ancres. Son immense coupole était portée sur seize colonnes ioniques, aux intervalles décorés de statues des divinités de la mer. L'inscription des frontons annonçait que l'Empereur régnerait un jour sur les mers comme sur la terre.

Ils entrèrent dans le temple. Des îles de jardins flottaient tout autour, couvertes de palmiers, de cèdres, d'oran-

gers, parmi de limpides jets d'eau qui étincelaient sous le soleil. Les arbres étaient chargés de cintres et de banderoles de toutes couleurs, de clochettes que le mouvement des vagues faisait sonner, au milieu de mille chaloupes et gondoles. Ils assistèrent du haut du temple à une régata de six beaux navires.

La nuit venue, des lustres de cristal s'allumèrent entre les colonnes, et les eaux renvoyaient leurs reflets en mille nuances. Les cerfs-volants lumineux, les gondoles croisaient leurs feux, parmi les multiples concerts installés dans les jardins des îles flottantes.

Sur le riyage, les murs, les maisons, les palais, associés harmonieusement dans la décoration générale, faisaient de Gênes-la-Superbe un amphithéâtre de feux. Tout en haut, la Tour de la Lanterne projetait d'énormes tourbillons de flammes, comme un cratère de volcan : spectacle, dit un témoin, dont rien ne saurait égaler l'enchantement et la majesté.

A dix heures du soir, l'Empereur et l'Impératrice, par les rues de la grande ville, lumineuses et chantantes, se rendirent, dans une ovation, au palais de Jérôme Durazzo, le dernier doge, qui leur offrait un repas somptueux. Le lendemain, ils entendirent un *Te Deum* à l'église Saint-Laurent...

Tout à coup, 6 juillet, ordre de partir. On eut à peine le temps de boucler les bagages. En route, au galop des chevaux, les étapes brûlées ! Voyage fatigant. Napoléon offrit à Joséphine de venir plus doucement par derrière. Elle refusa : le 7, à Turin ; le 8, au Mont-Cenis, dont la

route avait été achevée dans les deux derniers mois; le 9, à Lyon; le 10, à Moulins; le 11, à Fontainebleau.

Joséphine alla se reposer à Plombières.

Napoléon courut à Boulogne.

C'est le point culminant de son grand dessein.

La Grande Armée est prête. Des centaines de bâtiments peuvent la transporter en quelques heures sur le rivage anglais.

On n'attend que la flotte de l'amiral Villeneuve. Elle a été envoyée aux Antilles pour y attirer les vaisseaux britanniques. Elle va revenir, rassembler les flottes françaises de Rochefort et de Brest, et dès lors, maîtresse de la mer, régler le destin de l'Angleterre et du monde.

Napoléon fouille chaque jour l'horizon de sa lunette. Il passe des revues : des troupes superbes, les plus belles qu'on ait jamais vues, impatientes de l'immense gloire qui leur est promise.

La Grande Armée, c'est la grande famille de l'Empereur. Il l'entoure de tous les soins, de toutes les caresses.

Il aurait voulu avoir Joséphine auprès de lui.

Il s'ennuyait de n'avoir pas de ses nouvelles. Le 13 août, il lui écrit :

« J'ai voulu savoir comment on se portait à la Martinique. Je n'ai pas souvent de vos nouvelles. Vous oubliez vos amis. Ce n'est pas bien. Je ne savais pas que les eaux de Plombières eussent la vertu du fleuve Léthé. Il me semble que c'est en buvant ces eaux de Plombières que vous disiez : « Ah! si je meurs, qui est-ce qui l'aimera ? » — Il y a bien loin de cela, n'est-ce pas ? Tout finit, la beauté, l'esprit, le sentiment, le soleil même... Mais ce qui n'aura jamais de terme, c'est le bien que je veux, le

bonheur d'en jouir et la bonté de ma Joséphine. Je ne serai pas plus tendre, fi ! Vous en faites des risées. Adieu, mon amie, j'ai fait attaquer hier la croisière anglaise : tout a bien été ! »

Il était installé à Pont-de-Briques. Il avait Caroline et Murat près de lui. Il demanda à Louis de venir avec sa femme. Louis était malade : il prenait les eaux de Saint-Amand, près de Valenciennes. Il laissa partir Hortense et l'aîné de leurs enfants, le petit Napoléon-Charles : bientôt trois ans. — Permission de huit jours.

Hortense fut reçue chez Caroline. Ils dînaient tous les soirs avec l'Empereur.

L'Empereur mit à son service son écuyer le général Defrance.

Avec lui, elle visita les camps, escortée par les états-majors, saluée par les fanfares. L'enfant était dans le ravissement.

Davout lui donna un déjeuner sous la tente, à Ambleteuse. Elle y alla par mer, et fut reçue par des hourras frénétiques. On lui chanta des couplets où il était dit notamment :

Que traverser le Déroit
Ce n'est pas la mer à boire (*bis*).

Une autre fois, elle se trouva, avec l'Empereur, exposée au feu des Anglais qui s'étaient approchés tout près du rivage. Quelques boulets tombèrent aux environs avec beaucoup de bruit. L'enfant n'eut pas la moindre frayeur ; il ne lâchait pas la main de « Nonon le Soldat ». C'était sa manière d'acclamer Napoléon. Nonon le Soldat était à son tour dans le ravissement.

Le 20 août, la maréchale Ney reçut Hortense à Montreuil.

Le maréchal fit manœuvrer ses troupes devant le petit Napoléon. Dans la soirée, surprise, alerte : ordre d'embarquer. Ce fut fait en quelques heures, de trois à huit heures du matin : toute la Grande Armée sur l'eau...

Ce n'était qu'une répétition générale.

Les huit jours passés, Hortense s'en retourna à Saint-Amand. Elle vit souvent M. de Flahaut à la portière de sa voiture. Elle fut ravie de son voyage. Elle le raconta à son mari... qui resta froid.

Villeneuve ne parut point. Le Pas-de-Calais demeura inviolable.

Car l'Autriche, effrayée des progrès de la puissance française en Italie, s'était prononcée contre Napoléon, s'était alliée avec l'Angleterre et la Russie, et ses armées entraient dans la Bavière et le Tyrol, en marche vers le Rhin et vers l'Adige.

En un moment, d'un seul geste, Napoléon retourna la Grande Armée sur le chemin de Vienne...

Ses ordres donnés, la merveilleuse machine mise en train, le 1^{er} septembre, il quitta Boulogne. Il resta près de Joséphine à la Malmaison ou à Saint-Cloud, jusqu'au 24.

Ils partirent ensemble. Ils étaient à Strasbourg le 26. Il l'y laissa le 30 pour aller rejoindre son quartier-général déjà établi sur le Danube...

LE MARIAGE D'EUGÈNE (1806)

Elle eût voulu le suivre tout de suite, sur les champs de bataille.

A mesure qu'elle se sentait moins jeune, et toujours stérile avec lui, elle s'attachait davantage et s'inquiétait...

Elle fut entourée d'hommages à Strasbourg, où elle resta de longues semaines. Elle honorait de sa présence les bals et les concerts de bienfaisance. Elle était très généreuse.

Elle voyait passer des troupes. Elle les saluait, avec la grâce distinguée qui était sa manière. Les hommes, après l'avoir vue, s'en allaient allègrement vers l'Empereur, vers la victoire, dont elle avait donc sa petite part, sa part de femme.

Dans l'autre sens, elle voyait passer des courriers. Elle avait la primeur des bonnes nouvelles, que confirmaient un moment après les défilés de prisonniers, par milliers, par dizaines de milliers, et les hommages plus courbés des princes et des princesses de l'Allemagne.

Strasbourg reflétait fidèlement les événements du front.

Strasbourg connut, la première, la merveilleuse manœuvre, qui, portant la Grande Armée sur les communications des Autrichiens, les enveloppa dans Ulm et allait les prendre comme dans un gigantesque filet.

L'enthousiasme des troupes qui passaient soulevait dans Strasbourg des tempêtes d'acclamations, fleurissait toutes les fenêtres de la splendeur des trois couleurs : « Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! »

L'Impératrice eût voulu voir et récompenser aussi le vainqueur.

Il la retenait. Elle se faisait plus pressante.

Dès le 2 octobre, de Mannheim, il lui avait écrit deux mots : « Je suis en bonne position et je t'aime ! »

Le 5 octobre, de Ludwigsbourg, près de Stuttgart : « Je pars à l'instant pour continuer ma marche. Tu seras, mon amie, cinq ou six jours sans avoir de mes nouvelles ; ne

t'en inquiète pas : cela tient aux opérations qui vont avoir lieu. Tout va bien, et comme je le pouvais espérer.

« J'ai assisté ici à une noce du fils de l'électeur avec une nièce du roi de Prusse. Je désire donner une corbeille de trente-six mille à quarante mille francs à la jeune princesse. Fais-la faire et envoie-la par un de mes chambellans à la nouvelle mariée lorsque ces chambellans viendront me rejoindre. Il faut que ce soit fait sur-le-champ.

« Adieu, mon amie. Je t'aime et t'embrasse. Napoléon. »

La voilà donc mêlée, selon ses capacités, aux grandes combinaisons politiques, à l'arrangement des affaires d'Allemagne.

Alors arrivent les nouvelles d'Ulm, de la capitulation des 60.000 Autrichiens du « malheureux Mack ».

Elle voudrait partir. Elle sait l'Empereur fatigué : il a pris froid sous la pluie. D'Augsbourg, il écrit, le 23 octobre :

« Les deux dernières nuits m'ont bien reposé, et je vais partir demain pour Munich. Je mande M. Talleyrand et M. Maret près de moi. Je les verrai peu, et je vais me rendre sur l'Inn pour attaquer l'Autriche au sein de ses Etats héréditaires. »

Et cette conclusion cruelle, qui la cloue à Strasbourg, encore : « J'aurais bien désiré te voir ; mais ne compte pas que je t'appelle, à moins qu'il n'y ait un armistice ou des quartiers d'hiver. »

« Adieu, mon amie, mille baisers. »

Et il s'éloigne. De Munich, maintenant, le 27 octobre :

« J'ai reçu par Lemarois ta lettre. J'ai vu avec peine que tu t'étais trop inquiétée. L'on m'a donné des détails qui m'ont prouvé la tendresse que tu me portes. Mais il

faut plus de force et de confiance. J'avais d'ailleurs prévu que je serais six jours sans t'écrire.

« J'attends demain l'électeur. A midi, je pars pour confirmer mon mouvement sur l'Inn. Ma santé est assez bonne. Il ne faut pas penser à passer le Rhin avant quinze ou vingt jours. Il faut être gaie, t'amuser, et espérer qu'avant la fin du mois nous nous verrons.

« Adieu, ma bonne amie, mille choses aimables à Hortense, à Eugène et aux deux Napoléons.

« Garde la corbeille quelque temps encore. »

Toujours de plus loin, le 5 novembre :

« Je suis à Linz. Le temps est beau. Nous sommes à vingt-huit lieues de Vienne. Les Russes ne tiennent pas ; ils sont en grande retraite. La maison d'Autriche est fort embarrassée. A Vienne, on évacue tous les bagages de la cour. Il est probable que d'ici cinq ou six jours, il y aura du nouveau. Je désire bien te revoir. Ma santé est bonne.

« Je t'embrasse. Napoléon. »

De Vienne, le 15 novembre :

« Je suis à Vienne depuis deux jours, ma bonne amie, un peu fatigué... Presque toutes mes troupes sont au delà du Danube à la poursuite des Russes.

« Adieu, ma Joséphine, du moment que cela sera possible, je te ferai venir. Mille choses aimables pour toi. Napoléon. »

Ce n'est plus le ton de 1796. Mais peut-on attendre d'un Empereur de 36 ans les folles tendresses d'un jeune conquérant de 27 ? Il faut, hélas ! se faire une raison.

Enfin, enfin, le 18 novembre, encore de Vienne, une bonne lettre :

« J'écris à M. de Harville pour que tu partes et que tu

te rendes à Bade, de là à Stuitgart et de là à Munich. Tu donneras à Stuttgart la corbeille à la princesse Paul. Il suffit qu'il y ait pour quinze à vingt mille francs; le restant sera pour faire des présents, à Munich, aux filles de l'électeur de Bavière.

« Tout ce que tu as su par M^{me} de Serrant est définitivement arrangé.

« Porte de quoi faire des présents aux dames et aux officiers qui seront de service auprès de toi. Sois honnête, mais reçois tous les hommages. L'on te doit tout et tu ne dois rien que par honnêteté...

« Je serai bien aise de te voir du moment que mes affaires me le permettront. Je pars pour mon avant-garde. Il fait un temps affreux; il neige beaucoup. Du reste toutes mes affaires vont bien.

« Adieu, ma bonne amie. Napoléon. »

Et il s'en va en Moravie, à son quartier-général de Brünn.

Du moins, l'affaire communiquée par M^{me} de Serrant, une dame du palais, est intéressante : il s'agit du mariage d'Eugène. L'Impératrice part pour Munich, où l'électeur de Bavière venait de rentrer derrière les troupes françaises.

Elle resta un peu à Stuttgart. Sa corbeille fut accueillie avec de grandes manifestations de gratitude et d'admiration. Mais elle fut un peu étonnée de ce qu'elle vit en cette cour allemande : un roi si gros qu'il avait fallu échancre largement la table pour qu'il pût manger, si bizarre qu'il faisait collection de réveils-matin, et qu'il avait fait fabriquer des fauteuils qui jouaient des airs mélodieux quand on s'asseyait dessus : elle fut surprise la première fois, et le roi bien heureux de sa surprise.

Elle arriva à Munich le 5 décembre.

Elle y restera six semaines, mais n'ira pas plus loin. Au reste, elle allait y être mêlée à de grands événements.

Presque aussitôt elle y apprit la nouvelle d'Austerlitz, la grande bataille du siècle, la « bataille des Empereurs » : « Germanicus, Ruthenicus », dit la médaille commémorative, Napoléon vainqueur des Germains, des Russes, de tous les Barbares qui depuis quinze siècles avaient bouleversé et saccagé la grande paix romaine des Césars d'autrefois... Mais Joséphine, ni beaucoup d'autres, ne s'élevaient à d'aussi hautes considérations.

Elle reçut cette lettre du vainqueur : Austerlitz, 4 décembre (deux jours après la bataille) :

« J'ai conclu une trêve. Les Russes s'en vont. La bataille d'Austerlitz est la plus belle de toutes celles que j'ai données : quarante-cinq drapeaux, plus de cent cinquante pièces de canon, les étendards de la Garde de Russie, vingt généraux, trente mille prisonniers, plus de vingt mille tués : spectacle horrible !

« L'empereur Alexandre est au désespoir et s'en va en Russie. J'ai vu hier à mon bivouac l'empereur d'Allemagne; » — (Jusque-là l'Empereur d'Autriche portait encore le titre d'Empereur d'Allemagne). « Nous causâmes deux heures », continue Napoléon; « nous sommes convenus de faire vite la paix.

« Le temps n'est pas encore très mauvais. Voilà enfin le repos rendu au continent; il faut espérer qu'il va l'être au monde : les Anglais ne sauraient nous faire front.

« Je verrai avec bien du plaisir le moment qui me rapprochera de toi.

« Adieu, ma bonne amie, je me porte assez bien et suis fort désireux de t'embrasser. Napoléon. »

Napoléon écrivit aussi à Hortense, de Vienne, qu'il pensait que son fils se rendrait digne de ses hautes destinées. Il manda à Louis de le lui envoyer pour le montrer à son armée triomphante. Louis refusa : le pauvre homme !

Maintenant que Napoléon n'est plus en bataille, c'est à son tour de s'ennuyer de n'avoir pas Joséphine avec lui, et de demander des nouvelles.

Le 10 décembre, de Brünn :

« Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bade, de Stuttgart et de Munich font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang ? »

Rien encore. Le 19 décembre, de Schoenbrünn :

« Grande Impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich, sans nous écrire un mot : ce n'est pas bien aimable, ni bien tendre !

« Daignez, du haut de vos grandeurs, vous occuper un peu de vos esclaves. Napoléon. »

Tout de même, il se rapproche.

De Schoenbrünn, le 20 décembre :

« Je reçois ta lettre du 25 (frimaire, c'est-à-dire 16 décembre 1805). J'apprends avec peine que tu es souffrante. Ce n'est pas là une bonne disposition pour faire cent lieues dans cette saison.

« Je ne sais ce que je ferai ; je dépends des événements ; je n'ai pas de volonté ; j'attends tout de leur issue. Reste à Munich, amuse-toi : ce n'est pas difficile lorsqu'on a tant

de personnes aimables et dans un si beau pays. Je suis, moi, assez occupé; dans quelques jours, je serai décidé.

« Adieu, mon amie; mille choses aimantes et tendres. Napoléon. »

Les événements voulurent bien s'assouplir aux désirs de l'Empereur. La paix fut signée à Presbourg, le 26 décembre, et il arriva à Munich le 31.

Il se faisait temps de marier Eugène.

Son beau-père, c'est-à-dire l'Empereur, avait eu à lui écrire le 27 juillet précédent :

« Je suis instruit que vous avez des correspondances avec une nommée Dervier, — une citoyenne qui était danseuse à l'Opéra —. Je ne sais pas si vous savez que cette personne n'est qu'une fille, une intrigante dont la police s'est souvent servie. Une personne de cette espèce ne devrait jamais recevoir de lettres de vous; c'est la boue de Paris. Je crois devoir vous en prévenir pour que cela vous serve de règle. »

Depuis longtemps, Napoléon songeait à le marier à la fille de l'électeur de Bavière, la princesse Auguste. Il y faisait naturellement un calcul politique; mais aussi elle était une des plus belles princesses de l'Europe. Otto, quand il était ministre à Munich, s'était plu à dessiner son portrait :

« Une modestie admirable, des grâces naturelles et une affabilité touchante, feraient de la princesse Auguste, fille aînée de l'Electeur, une personne infiniment intéressante, si elle n'était encore, sans aucune comparaison, la plus belle femme de la Cour. Au mois de pluviôse dernier (Otto veut dire février 1804), elle est entrée dans sa dix-septième

année : une taille majestueuse, la figure la plus fraîche et la plus prévenante, l'image de la candeur et de la vertu, une démarche gracieuse, de la timidité sans embarras, une extrême docilité pour les conseils de la baronne de Wurmb, sa respectable gouvernante, tout en elle annonce les heureuses dispositions de feu sa mère, princesse de Darmstadt, dont les mœurs simples et douces ont laissé dans ce pays-ci les souvenirs les plus honorables. »

Dès l'ouverture de la campagne de 1805, Napoléon fit faire des démarches précises auprès de l'électeur de Bavière, qui avait fui de Munich devant l'invasion autrichienne, et que la victoire d'Ulm venait de remettre en possession de sa capitale et de ses Etats.

L'Electeur objecta que la princesse était fiancée au prince héréditaire de Bade. Ce n'était pas une difficulté insoluble. Napoléon insista : « Il n'y a personne en Europe », écrivait-il, « qui n'ait vu, d'une manière évidente, dans le sénatus-consulte d'avènement, que l'héritier présomptif était dans la branche du prince Louis. Cette disposition prise et bien arrêtée place le prince de Beauharnais (car je puis déjà lui donner ce titre) dans une position particulièrement avantageuse. Beau-frère d'un prince impérial, oncle de celui qui sera probablement appelé à la succession, beau-fils de l'Empereur qui règne, fils unique de l'Impératrice, voilà pour la dignité. Les avantages seront tout ce qu'on peut désirer. »

Le 5 novembre, l'Electeur avait donné son consentement.

Mais la princesse n'avait pas donné le sien. Affaire de femmes. C'est pourquoi Napoléon avait prié Joséphine de se rendre à Munich avec des cadeaux. La belle-mère de la princesse, seconde femme de l'Electeur, n'aimait pas les

Français. La respectable gouvernante rappelait les engagements pris avec la Cour de Bade. Joséphine donna à l'Electrice un beau châle de cachemire.

Duroc arriva de Vienne avec un magnifique cadeau pour l'Electeur : la couronne royale, — la Bavière élevée à la dignité de royaume.

L'Electeur supplia « à genoux » sa fille :

« Songez, ma chère enfant, que vous ferez le bonheur, non seulement de votre père, mais celui de vos frères, et de la Bavière, qui désire ardemment cette union. Il m'en coûte, ma chère, de navrer votre cœur; mais je compte sur votre amitié et sur l'attachement que vous avez constamment témoigné à votre père, et vous ne voulez certainement pas empoisonner la fin de ses jours. Songez, chère Auguste, qu'un refus rendrait l'Empereur autant notre ennemi qu'il a été jusqu'ici l'ami de notre maison. »

Que vouliez-vous qu'elle fit ?

Elle répondit :

« Je remets mon sort entre vos mains; aussi cruel qu'il pourra être, il me sera adouci, sachant que je me suis sacrifiée pour mon père, ma famille et ma patrie. C'est à genoux que votre enfant demande votre bénédiction; elle m'aidera à supporter avec résignation mon triste sort. »

Cela ne peut pas pourtant se comparer au sacrifice d'Iphigénie en Aulide immolée.

Arrivé de Vienne, Napoléon demanda à voir la princesse : elle fit valoir son consentement; elle demanda pour son futur époux la couronne d'Italie ou au moins l'expectative de cette couronne : puisqu'il s'agit d'une affaire politique, discussion politique. Et elle n'avait jamais vu Eugène.

En tout cas, l'Empereur et la princesse s'entendirent fort bien. Hortense raconte même que Caroline, qui était persévérante en ses entreprises, avait conseillé à Napoléon de répudier Joséphine et d'épouser lui-même la princesse Auguste, pour avoir des héritiers directs. Napoléon n'était pas encore mûr pour cette expérience.

Le 7 janvier, Joséphine put écrire à Hortense :

« Je ne veux pas perdre un moment, ma chère Hortense, pour t'apprendre que le mariage d'Eugène avec la princesse Auguste, fille de l'Electeur de Bavière, vient d'être définitivement arrêté. Tu sentiras comme moi tout le prix de cette nouvelle preuve d'attachement que l'Empereur donne à ton frère. Rien au monde ne pouvait être plus agréable pour moi que cette alliance. La jeune princesse réunit à une figure charmante toutes les qualités qui rendent une femme intéressante et aimable... Charmante de caractère et belle comme un ange, elle réunit à une belle figure la plus belle taille que je connaisse. »

L'Empereur mandait de son côté à Hortense : « Vous aurez en tout une sœur digne de vous. Mille baisers à M. Napoléon. »

Belles étrennes pour Eugène. Napoléon l'appela au plus vite : « J'ai arrangé votre mariage avec la princesse Auguste. Elle est très jolie. Vous trouverez ci-joint son portrait sur une tasse; mais elle est beaucoup mieux. »

Eugène reçut cela à Padoue, le 6 janvier. Il sauta en voiture, arriva à Munich le 10, courut chez l'Empereur, qui le présenta d'abord au roi de Bavière, puis à la princesse, enfin le conduisit à l'Impératrice.

Joséphine se montra très fâchée que son fils ne fût pas venu d'abord l'embrasser : — Jalousie de belle-mère

déjà ? — Et puis il avait des moustaches horribles : il fallait couper cela avant de commencer sa cour. Eugène l'apaisa facilement, abattit ses moustaches hirsutes : on put dès lors l'embrasser sans se piquer.

L'Empereur adressa un message au Sénat :

« Je n'ai pu, disait-il, résister au plaisir d'unir moi-même les jeunes époux qui sont tous deux les modèles de leur sexe. Après avoir été sans cesse livré aux devoirs d'un soldat, j'éprouve un tendre délassement à m'occuper des détails et des devoirs d'un père de famille. »

Et il pria la haute Assemblée d'inscrire en ses procès-verbaux cette solennelle communication, en date du 12 janvier :

« Nous nous sommes déterminé à adopter comme notre fils le prince Eugène, Archichancelier de notre Empire et vice-roi de notre royaume d'Italie. Nous l'avons appelé, après nous et nos enfants naturels et légitimes, au trône d'Italie, et nous avons statué qu'à défaut, soit de notre descendance directe, légitime et naturelle, soit de la descendance du prince Eugène notre fils, la couronne d'Italie sera dévolue au fils ou au parent le plus proche de celui des princes de notre sang qui, le cas arrivant, se trouvera alors régner en France.

« Nous avons jugé de notre dignité que le prince Eugène jouisse de tous les droits attachés à notre adoption, quoiqu'elle ne lui donne des droits que sur la couronne d'Italie : entendant que dans aucun cas ni dans aucune circonstance, notre adoption ne puisse autoriser ni lui ni ses descendants à élever des prétentions sur la couronne de France, dont la succession est irrévocablement réglée par les constitutions de l'Empire. »

L'expectative de la couronne d'Italie : — Ce sont les conditions de la princesse Auguste ; elle sera d'abord vice-reine.

Le mariage fut célébré le 14 janvier.

Le soir, il y eut banquet et cercle dans les appartements de l'Impératrice.

Le lendemain matin, la jeune princesse ne dissimula pas l'expression d'un bonheur qui n'était pas que de résignation. Ce fut en effet un mariage heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants.

Le 18, l'Empereur et l'Impératrice reprirent ensemble le chemin de Strasbourg à Paris.

Le 21, le prince et la princesse Auguste partirent pour l'Italie : un beau voyage de noce, dans les sonneries de cloches et les salves d'artillerie, sous les arcs de triomphe fleuris.

Joséphine eut un peu de peine d'être séparée pour si longtemps de son fils. Une mère a toujours le cœur serré à marier son enfant. Elle espéra le voir souvent à Paris, où elle lui avait préparé, pour le temps de son mariage, un joli nid.

Elle avait ordonné à l'hôtel Beauharnais des travaux considérables. Elle en avait fait l'une des plus belles et riches résidences princières de la capitale.

La façade principale, au fond de la cour d'honneur, avait été ornée d'un portique à l'égyptienne appuyé sur des colonnes.

Le rez-de-chaussée avait de vastes appartements de cérémonie, la grande galerie, le salon vert.

Un escalier monumental conduisait au premier étage

avec salon rose, salon de musique, un admirable salon des Saisons, avec ses amours qui jouent, en toutes saisons, avec les déesses des quatre saisons délicieusement présentées dans un art qui fait penser à celui de Prud'hon, celle-ci notamment dont le flambeau allume les feux de l'été, celle-là qui verse sur les pauvres mortels un grand sac de flocons blancs — une cheminée de granit vert avec l'aigle impériale tenant en ses serres les éclairs de la foudre — enfin une merveilleuse chambre à coucher, qu'on appelle encore « la chambre de la reine Hortense », qu'on pourrait mieux appeler « la chambre de la princesse Auguste », avec son boudoir à frise turque en scènes de harem; — et partout une décoration d'une rare délicatesse, la pendule à la cruche cassée, les aigles chargés de guirlandes, les cygnes au long col qui évoquent si heureusement la gracieuse légende de Léda séduite par Jupiter.

L'hôtel Beauharnais, en son art décoratif, le plus bel ensemble que nous ayons du style Empire, c'est, en vérité, le style Beauharnais, c'est-à-dire le style Joséphine.

Coût : un million et demi. Elle avait dit qu'elle voulait, en tout, ce qui se faisait de mieux.

Mais quand on présenta la note à l'Empereur, ce fut une belle tempête.

Il arrivait pourtant de Munich.

Le 31 janvier, il écrivait à Fouché :

« On soupçonne M. Calmelet et un nommé Bataille, dont il se sert comme architecte et tapissier, de s'entendre d'une manière contraire à mes intérêts, et je serais porté à ajouter foi aux différents renseignements qui me parviennent, quand je considère qu'ils ont présenté un compte d'un million de dépenses dans une maison du prince

Eugène qu'ils ont arrangée, et où certainement ils n'ont pas dépensé 200.000 francs. »

Et Fouché fut chargé de tenir ce monde-là en surveillance rigoureuse.

Eugène reçut ce poulet :

« Mon fils, vous avez très mal arrangé vos affaires à Paris. On me présente un compte de 1.500.000 francs pour votre maison. Cette somme est énorme. M. Calmelet, Bataille et ce petit intendant que vous avez nommé, sont des fripons, et je vois qu'ils ont tout embarrassé de manière qu'il sera impossible de ne pas payer beaucoup. Je vois cela avec peine; je vous croyais plus d'ordre. On ne doit rien faire sans un devis, avec engagement de ne pas le dépasser. Vous avez fait tout le contraire; l'architecte s'en est donné tant qu'il a voulu, et voilà des sommes énormes jetées dans la rivière. »

Eugène se défendit de son mieux. Il s'excusa sur son éloignement de la capitale. Il expliqua que, depuis que l'Empereur l'avait nommé prince, l'Impératrice en son absence avait pressé les travaux et ordonné des embellissements, qu'il en avait parlé à l'Impératrice à Munich et avait pris toutes ses mesures pour le règlement des comptes. Il essayait de défendre la gestion de Calmelet, dont il connaissait depuis longtemps le dévouement.

La réponse de l'Empereur fut sans réplique, 18 février 1806 :

« Mon fils, je ne puis accorder mon estime à M. Calmelet ni à votre architecte. Je les ai chassés l'un et l'autre de chez moi. Il est absurde qu'on ait dépensé 1.500.000 francs dans une maison si petite que la vôtre, et ce qu'on y a

fait ne vaut pas le quart de cette somme. Ayez donc soin de ne rien faire faire qu'avec des devis arrêtés.

« Au reste, ne vous mêlez de votre maison; j'y ai mis embargo. Quand vous viendrez à Paris, d'ailleurs, vous logerez dans mon palais. Napoléon. »

Et déjà l'hôtel Beauharnais, avant d'avoir été habité, ne méritait plus son nom.

C'est dommage. On eût aimé à y voir Joséphine avec ses deux enfants et ses petits-enfants, l'Empereur avec les enfants de son adoption, les enfants de Joséphine, donc les siens aussi; parmi eux, le petit Napoléon-Charles, quatre ans, l'héritier désigné : — sa vraie famille, son foyer...

SUR LE PLUS BEAU TRONE DE LA TERRE (1806)

Le bonheur est éphémère et fragile : vous croyez le saisir, le tenir; il a disparu dans le moment même.

Si l'on en juge du moins par les apparences, la vie de Joséphine a son plus grand éclat dans les premiers mois de 1806, au lendemain d'Austerlitz, au retour de Munich. Telle Gérard l'a peinte sur le trône, la couronne impériale à côté d'elle sur un coussin, le lourd manteau de pourpre et d'hermine à ses pieds : sous le diadème, le front n'a pas d'ombres, ni le regard...

Le 31 mars, Napoléon fit enregistrer au Sénat le Statut formant la Loi de Famille de l'Empereur des Français.

Il y est dit :

« L'Empereur est le chef et le père commun de sa famille. A ces titres, il exerce sur ceux qui la composent

la puissance paternelle pendant leur minorité et conserve toujours à leur égard un pouvoir de surveillance, de police et de discipline.

« La famille impériale se compose :

« 1° Des princes compris dans l'ordre d'hérédité, de leurs épouses et de leur descendance en légitime mariage;

« 2° Des princesses sœurs de l'Empereur, de leurs époux et de leur descendance jusqu'au cinquième degré inclusivement;

« 3° Des enfants d'adoption de l'Empereur et de leur descendance légitime. »

Le fait que les enfants d'adoption n'apparaissent ici qu'au troisième rang ne change rien au sénatus-consulte de 1804 par lequel les enfants adoptifs de l'Empereur entrent dans la ligne de la descendance directe. Eugène, par exemple, pour la succession à la couronne d'Italie, passait avant les frères et les sœurs de l'Empereur. Et, si un jour le petit Napoléon-Charles était adopté, il succéderait même avant son père Louis comme avant Joseph.

A tous les membres de la famille impériale il est interdit de se marier sans l'autorisation expresse de l'Empereur, de divorcer, d'adopter, de reconnaître des enfants naturels. La séparation de corps leur est permise, sous la seule autorisation de l'Empereur.

Leur état-civil est dressé par l'Archichancelier de l'Empire, assisté d'un Secrétaire de l'Etat de la Famille Impériale.

L'Empereur se charge de l'éducation de leurs enfants. De sept à seize ans, les princes nés dans l'ordre de l'hérédité seront élevés ensemble et par les mêmes officiers, soit dans le palais de l'Empereur, soit dans un palais

voisin. Un décret postérieur organisa la Maison des Enfants de France et, en principe, lui réserva le pavillon de Marsan, aux Tuileries, et le château de Meudon.

Les princes dans l'ordre de l'hérédité qui monteront sur un trône étranger, seront tenus, lorsque leurs enfants mâles auront atteint l'âge de sept ans, de les envoyer en France pour recevoir l'éducation commune.

Ainsi le petit Napoléon-Charles en octobre 1809.

Tous les membres de la famille impériale y sont attachés et retenus par le nom de Napoléon, qui devient leur nom de famille : déjà les deux enfants de Louis et d'Hortense s'appellent Napoléon-Charles et Napoléon-Louis.

Joseph lui-même va s'appeler Joseph-Napoléon; ainsi, Louis - Napoléon, Joachim - Napoléon, Eugène - Napoléon. Jérôme va rentrer dans l'obéissance; il s'appellera Jérôme-Napoléon, et pourra monter sur un trône étranger.

De la théorie on passe aussitôt à la pratique.

Lucien demeure à Rome; il veut garder sa femme qu'il aime : il n'est donc pas de la famille impériale.

Pauline aussi est le plus souvent à Rome. Elle vient quelquefois à Paris. Elle est Pauline Borghèse. A Paris ou à Rome, elle est toujours malade, étendue sur un canapé; elle peut à peine marcher; son nègre Paul la porte à son bain. Mais elle peut danser, et, s'il y a bal, elle s'y donne toute la nuit d'un entrain endiablé.

Quant aux autres membres de la famille impériale, en ce printemps de 1806, ils entrent dans les cadres et la constitution de l'Empire.

Les Bourbons de Naples ont commis l'imprudance de se déclarer contre la France et d'appeler à leur aide les Anglais et les Russes. Au lendemain d'Austerlitz, un décret

impérial a prononcé leur déchéance; Masséna les a chassés de leur trône et les a obligés à se réfugier en Sicile.

Joseph-Napoléon, le 30 mars 1806, est nommé Roi de Naples. Il accepte cette couronne lointaine, tout en conservant ses droits à la succession impériale; mais voici qu'ils deviennent aléatoires et lointains aussi.

La République Batave demande un roi; du moins on lui a suggéré qu'il convenait qu'elle demandât un roi. Ce fut l'objet d'un traité qui fut conclu le 24 mai 1806 : Louis fut informé qu'il serait Roi de Hollande. Il accepta, sans enthousiasme. Il fut décidé qu'Hortense l'accompagnerait avec les deux enfants.

Ils partirent de Saint-Leu le 15 juin 1806. M. de Flahaut trouva moyen de venir dire adieu à la reine. Ils s'arrêtèrent un moment au château de Laeken; d'où Hortense écrivit à sa mère. Ils firent leur entrée solennelle à La Haye le 23 juin.

La population de Rotterdam, le 2 juillet, les accueillit avec le plus vif enthousiasme :

« Le peuple est partout le même, dit Hortense; le changement le réjouit, et il attend le bonheur de la nouveauté. Je n'éprouvai que de l'effroi à me voir traîner par une populace qui paraissait hors d'elle. On n'avait pu l'empêcher de dételer nos chevaux et de se mettre à leur place. Cette joie qui ressemble à la fureur me glaçait; mes nerfs étaient trop faibles pour en supporter l'aspect, et à chaque instant il me semblait voir quelqu'un écrasé sous les roues de ma voiture : « Hélas ! disais-je à mon mari en me rappelant les récits de M^{me} Campan, voilà les fêtes qu'on faisait en France à la reine Marie-Antoinette; voilà aussi l'ardeur qu'on mit ensuite à la sacrifier ! »

Elle écrivait d'autre part à sa mère :

« Le général Noguès t'aura sûrement donné des nouvelles de notre entrée à Rotterdam. Il est impossible d'avoir été mieux reçu, et je n'ai pas trouvé les Hollandais si froids qu'ils en ont la réputation... On m'a fait une galanterie : croyant que j'avais du goût pour les plantes, on a apporté toutes les plus belles dans une salle où était servi un déjeuner. Je les ai toutes vues avec un air de connaissance; mais je crois que cela t'aurait paru plus beau qu'à moi. »

Le roi et la reine s'en allèrent ensuite aux eaux de Wiesbaden, puis d'Aix-la-Chapelle.

Murat fut nommé grand-duc de Berg. Il passa par Aix-la-Chapelle. Hortense eut la joie mélancolique d'apercevoir un moment M. de Flahaut parmi les officiers de son escorte. Caroline ne daigna pas accompagner son mari; elle n'était pas satisfaite de n'être que grande-duchesse de Berg : elle prendra sa revanche.

Elisa pour lors était contente de la principauté de Lucques et Piombino; elle regardait du côté de Florence.

Ainsi la famille impériale prenait grande place dans l'Empire.

D'autres combinaisons en continuaient la savante constitution.

Le prince héréditaire de Bade, depuis le mariage de la princesse Auguste de Bavière, était resté en état de disponibilité. Laissons parler Hortense encore : « Ma cousine Stéphanie de Beauharnais, fille du comte de Beauharnais, — donc petite-fille de la comtesse Fanny — avait perdu sa mère très jeune. Elle avait été élevée à Saint-Germain par les soins de l'Impératrice, n'avait que quinze ans et

réunissait tout ce que cet âge peut avoir de gentillesse et de grâce. L'Empereur la fit sortir de Saint-Germain, l'adopta pour sa fille, et la maria au grand-duc héréditaire de Bade. Caroline fut si contrariée de cette élévation que, dans les grands cercles où le nouveau rang de ma cousine la plaçait à ses côtés, elle lui tournait le dos et affectait de ne pas lui adresser la parole. »

Ce fut quand même un très beau mariage, qui fut célébré les 7 et 8 avril et qui fut l'occasion de fêtes magnifiques.

Ainsi l'Empereur organisait peu à peu l'Italie et l'Allemagne dans son Empire et même dans sa famille.

Il forma le 12 juillet la Confédération du Rhin, qui comprit la plupart des princes allemands, et il s'en fit reconnaître comme le protecteur.

Son Empire avait déjà de l'unité: le Code civil des Français, dit Code Napoléon, y était introduit partout, il portait avec lui la grande loi de l'égalité. L'administration départementale, à l'image de celle de la France, remplaçait partout l'incohérence et l'arbitraire. L'autorité de l'Empereur assurait l'ordre et protégeait le travail.

Le système continental de l'Empire se dessinait d'un bout à l'autre de l'Europe.

Joséphine apportait à cette œuvre immense le concours de sa grâce et de sa bonté. Son fils était vice-roi d'Italie, sa fille reine de Hollande, sa jeune cousine princesse héréditaire de Bade, ses deux petits-fils, les deux petits Napoléons, héritiers de la couronne impériale.

Par là, comme par les tendres liens qui l'attachent à l'Empereur, elle est bien l'Impératrice. Elle a son rang

et son rôle. Parce qu'elle s'y est tenue, il ne faut pas l'effacer. Il faut la voir sur le trône.

Elle a ses appartements aux Tuileries, dans la partie du pavillon de Flore qui touche au pavillon de l'Horloge : l'appartement d'honneur arrangé par Fontaine, décoré de tapisseries de Beauvais et des Gobelins; à l'entrée, le portier d'antichambre, les coureurs, les pages de service, toute une équipe fort éveillée : une volée d'oiseaux.

Au delà, l'appartement privé, aussi au rez-de-chaussée. L'Empereur a ses appartements au-dessus : il descend par un petit escalier intérieur.

Elle a une imposante maison, de très grandes dames, des deux noblesses, l'ancienne et la nouvelle, conformément au « système de fusion » auquel la grâce de Joséphine a tant contribué; et pour lors les tenants de l'ancien régime semblent avoir accepté le nouveau.

Madame de La Rochefoucauld est dame d'honneur; Madame de Lavallette (Emilie de Beauharnais, nièce de l'Impératrice) est dame d'atours; Madame Hamelin, intendante.

Les dames du palais : Madame de Luçay, Madame de Talhouet, Madame de Lauriston, Madame de Rémusat, celle-ci, née Claire Gravier de Vergennes, est la petite-nièce de l'illustre ministre de Louis XVI : son mari est préfet du palais; elle a vu et su beaucoup; ses *Mémoires* sont précieux quand elle n'arrange pas trop des souvenirs un peu passés; — Madame Savary, qui sera duchesse de Rovigo; Madame Ney qui sera duchesse d'Elchingen, Madame Lannes qui sera duchesse de Montebello, Madame Auguste de Colbert, Madame Octave de Ségur, Madame la comtesse d'Arberg de Vallengin, d'une ancienne et très

noble famille de Belgique, conseillère et amie très écoutée de l'Impératrice; plus tard, Madame de Montalivet, Madame de Bouillé, Madame de Canisy, Madame Maret, Madame de Montmorency, Madame de Mortemart, Madame de Chevreuse, qui crut devoir à son nom de Frondeuse de se rendre insupportable par toutes sortes d'inconvenances et qu'il fallut éloigner.

Sauf cette exception, toute cette maison fut d'une admirable tenue. Madame Tallien continua d'en être écartée, même quand elle fut devenue comtesse de Caraman, princesse de Chimay. L'Empereur ne voulait plus rien qui rappelât le Directoire et ses mœurs dissolues.

L'élégance et la richesse des toilettes étaient obligatoires: service commandé. La Cour des Tuileries fut d'une splendeur incomparable; il faut bien en laisser le mérite à l'Impératrice, qui ne regardait pas à la dépense.

Elle avait ses chambellans: M. de Nansouty, M. de Beaumont, M. d'Aubusson La Feuillade, M. de Galard de Béarn, M. de Gavre, M. de Montesquiou; — ses écuyers, M. de Corbineau, M. d'Audenarde, M. de Berckheim, M. de Monaco, le général Ordener. Elle attelait à six chevaux, à huit en cérémonie. Ses écuries lui coûtaient 400.000 fr. par an.

Chacun admirait la grâce parfaite avec laquelle elle montait et s'installait en voiture, et de là répondait aux saluts et aux révérences.

Au fond de l'appartement était le royaume des femmes de chambre: M^{me} Saint-Hilaire, M^{me} Bassan, M^{lle} Georgette Ducrest qui a laissé des *Mémoires*, M^{lle} Avrillon qui en a laissé d'autres, témoignages intéressants à leur point de vue; — la négresse Malvina, d'un dévouement si touchant;

d'autres négresses, dont Mimi, qui passa chez Eugène; — un bataillon de servantes.

Des chiens, beaucoup de chiens, petits et plus gros : la monnaie du pauvre Fortuné : ils sont nécessaires au cadre d'une jolie femme, surtout s'ils sont très laids; — aussi des singes et des oiseaux. Tout ce monde jacasse en sa langue. L'Impératrice ne se plaint pas si l'on fait un peu de bruit. Elle ne sait pas gronder.

L'étiquette est sévère; l'Empereur est exigeant, le service rigoureux, parfois fatigant : quand les hommes sont restés debout, toute une longue soirée, à faire tapisserie, ils demanderaient le délassement des champs de bataille. Mais il y a sous toutes ces toilettes et ces uniformes tant de beauté, de jeunesse et de gloire !

Quelle Impératrice reçut jamais des hommages d'une pareille valeur ? N'est-ce rien que d'avoir su par un sourire y ajouter une récompense de plus ? Elle savait recevoir chacun de telle sorte qu'il se croyait particulièrement distingué et s'éloignait dans le ravissement.

Joséphine prenait sa tâche à cœur, avec autant de conscience que l'Empereur en la sienne.

Elle avait des journées extrêmement remplies.

Elle se levait tard, s'étant couchée tard, et se mettait à sa toilette; grande affaire, qui demandait beaucoup de soins, même de plus en plus. Le médecin passait, le docteur Horeau; il ordonnait quelque médicament, pour plaire à sa cliente et prouver son zèle; puis le coiffeur, M. Duplan, une autorité, à qui l'Impératrice abandonnait sa tête en toute confiance; confiance justifiée, car l'édifice de la chevelure, d'une belle chevelure comme celle de l'Impératrice,

était une œuvre d'importance; elle demandait des heures, surtout quand l'Empereur descendait et s'amusait à déranger les plus savants artifices; mais cela n'arrivait plus aussi souvent qu'autrefois.

Puis les robes, les dentelles, les bijoux, les fanfreluches, les châles ou les écharpes: des trésors étalés dans l'appartement: le crédit accordé à l'Impératrice pour sa toilette était d'un million par an, et elle dépassait toujours. Il fallait choisir en tout cela, consulter, décider, recommencer, redécider: on ne se rend pas compte de la gravité des problèmes que pose la composition d'une toilette de femme, et d'une Impératrice!

Joséphine y dépensait beaucoup: on a refait tous ses comptes; mais il faut savoir dépenser, et, en cette matière, ce qui importe d'abord, c'est le résultat. Voudrait-on que l'Impératrice fût habillée comme une petite bourgeoise?

Alors elle venait à ses salons.

Elle avait le salon des marchands. Il y avait toujours foule, bijoutiers, modistes, couturiers, — le grand couturier Leroy —; tapissiers, décorateurs, marchands de tableaux, drapiers, fabricants de soieries, de dentelles... Ils faisaient là des affaires d'or: Joséphine achetait tout ce qui lui faisait envie, et elle avait envie de tout.

Elle n'avait pas la vertu d'économie: elle la laissait à sa belle-mère.

Elle donnait audience aisément. Elle écoutait de l'oreille la plus complaisante les demandes de secours. Elle ouvrait facilement et largement sa bourse. Un jour, à Abbeville, une fillette lui avait remis des fleurs; elle lui attacha au bras un petit bracelet destiné à cet emploi; l'enfant émer-

veillée tendit l'autre bras, et Joséphine, riant, y attacha son propre bracelet : « Vous vous ruinez, Madame ! » lui dit sa dame d'honneur. Et elle rit un peu plus.

Que voulez-vous ? Elle ne savait pas refuser. Elle aimait à soulager les infortunes, à faire des heureux et des heureuses. Prodigalité ou bienfaisance ? Cela dépend du point de vue.

La balance de son budget était toujours déficitaire. L'Empereur grondait. S'il grondait trop fort, elle pleurait... et recommençait. Aimerais-on mieux une Joséphine avare ? Mais on ne la conçoit pas.

Elle déjeunait dans son appartement, souvent avec Hortense, ou Caroline, ou quelqu'une de ses dames. L'abbé Nicolas Hanna venait lui apprendre un peu d'histoire, afin que, pour ses réceptions, elle sût ce que c'était que l'Autriche, ou la Bavière, ou le grand-duché de Francfort. Elle apprenait vite, et se tirait d'affaire, même dans les cas compliqués.

On ne voyait guère l'Empereur que le soir, car il avait, lui aussi, travaillé tout le jour, de son métier à lui.

Le plus souvent, il passait la soirée en famille, chez l'Impératrice. Il faisait sauter sur ses genoux les enfants d'Hortense, ou s'amusait à les barbouiller avec de la confiture. Le départ de Louis et d'Hortense le priva de cette distraction.

Il aimait à jouer au billard. Joséphine et Hortense carambolaient aussi bien que lui, et trichaient moins. Il était très mauvais joueur, de même au tric-trac ou au reversi.

Il y avait, environ une fois par semaine, généralement le mercredi, des dîners officiels. On ne s'y ennuyait pas,

notamment lorsque Joséphine mettait Talleyrand à côté de la maréchale Lefebvre. Un jour, il lui fit raconter comment elle avait retrouvé un diamant perdu. Elle soupçonnait un domestique de se l'être approprié. Elle le fit venir; elle fouilla toutes ses poches : rien; elle le fit déshabiller... complètement. — Et alors? En cet état? — En cet état, elle le fouilla encore... et elle eut son diamant. Mais il eût fallu l'entendre elle-même, à la table de l'Empereur, sous le nez retroussé de Talleyrand.

Puis l'Impératrice tenait cercle dans les grands appartements : une demi-heure de musique, avec Crescentini, l'illustre soprano, et Joséphine Grassini; soupers par petites tables, à travers les salons; bals devant l'Empereur et l'Impératrice, qui passaient, parmi les révérences, avant de regagner leurs appartements.

Le mariage de Stéphanie de Beauharnais avec le prince héréditaire de Bade fut l'occasion des plus belles fêtes de la saison. Le 20 avril, il y eut quadrilles et bals aux Tuileries, tous les grands appartements aménagés pour la circonstance.

2.500 invités, deux bals à la fois, l'un dans la Salle des Maréchaux, l'autre dans la Galerie de Diane. Et d'abord, deux quadrilles de seize dames et de seize cavaliers, organisés, l'un par Hortense, dans la Salle des Maréchaux, ses dames vêtues de blanc, enguirlandées et couronnées de fleurs, les cavaliers avec l'habit de satin blanc fermé par devant et traversé d'une écharpe de couleurs assorties aux fleurs des danseuses; l'autre quadrille, organisé par Caroline, ses dames en costume espagnol, les cavaliers avec l'habit de velours blanc et l'écharpe aux couleurs des danseuses.

A neuf heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice firent leur entrée dans la Salle des Maréchaux : Hortense présenta son quadrille. Ils passèrent dans la Galerie de Diane, pour voir le quadrille de Caroline. Ils restèrent environ une heure parmi les danseurs et danseuses, et repartirent pour Saint-Cloud avec leurs équipages.

Car déjà alors ils avaient quitté les Tuileries et établi leur résidence à Saint-Cloud, pour tout l'été.

On n'allait plus guère à la Malmaison. Pauvre Malmaison ! Pourtant si plaisante, mais trop petite pour un cortège et une cour impériale !

De Saint-Cloud, il y eut quelques chasses, très fatigantes pour les dames ; car l'Empereur en faisait de véritables manœuvres de cavalerie.

En juin 1806, Napoléon et Joséphine allèrent visiter, à Jouy-en-Josas, la manufacture de toiles peintes fondée par Oberkampf ; la visite impériale les mit fort à la mode : — une date dans l'histoire de l'industrie française.

De Saint-Cloud aussi, on alla passer deux jours à Grignon, chez le maréchal Bessières : — une agréable partie de campagne, où le besoin de rire fit une victime, pourtant sympathique.

Le prince de Bavière était venu à Paris pour le mariage de Stéphanie de Beauharnais. On lui fit à Grignon une plaisanterie que raconte Hortense.

On mit dans son lit une grande poupée avec une peruke et un joli bonnet de nuit. On lui écrivit une lettre anonyme : une dame qui l'aimait lui faisait part de la hardiesse qu'elle aurait d'aller l'attendre chez lui. Effrayé du scandale possible et de la colère qu'en aurait l'Empereur, il fit confidence à tout le monde de son aventure. On

le plaignit fort; il demanda qu'on l'accompagnât. Ce fut, dans la nuit, toute une procession... La femme était là, dans le lit. On se précipita, pour lui faire honte, et la chasser comme une fille... On tira des draps la grande poupée, et on rit beaucoup de la figure du prince. Il ne montra pas un si grand contentement, et garda de la rancune.

A Saint-Cloud aussi, cette année-là, fut célébrée, le 15 août, la fête de l'Empereur, devenue, par un décret du Sénat, la fête nationale de la France et de l'Empire.

C'est Joséphine qui mène tout ce monde et préside à toutes ces cérémonies.

Ses éminentes qualités y sont universellement reconnues, non plus, comme jadis, nonchalance et séduction, mais élégance et majesté.

En son rôle d'Impératrice et Reine, elle soutiendrait la comparaison avec quiconque. Qui mettrait-on en parallèle avec elle ?

Elle fut la parfaite compagne de Napoléon, ainsi la parfaite Impératrice des Français.

Charme suprême, elle ne fait pas de politique.

Elle n'a pas d'autre politique que de garder sa couronne pourtant si douloureuse, et le cœur de l'Empereur, maintenant si volage !

IV

LE SACRIFICE

(1806-1810)

LES ÉPINES DE LA COURONNE (1806-1807).

En ce glorieux printemps de 1806, Caroline Murat, qui poursuivait toujours son ténébreux dessein, fit une expérience nouvelle.

Elle protégeait, raconte Hortense, une jeune personne nommée Eléonore Denuelle de la Plaigne, qui avait été élevée à Saint-Germain. Elle était fort belle, mais sans esprit et d'une famille si peu respectable que M^{me} Campan ne l'avait gardée dans sa maison qu'à la condition de n'en sortir que pour se marier. En janvier 1805, ses parents amenèrent un militaire, un certain Revel, qui se disait capitaine au 15^e dragons. Le mariage fut célébré en trois jours; après quoi le mari partit emportant les effets de sa femme. Deux mois après, il fut arrêté et emprisonné pour faux en écriture privée.

Caroline et M^{me} Campan prirent en pitié la pauvre Eléonore et l'installèrent dans une pension de Chantilly. Un an après, on la trouve logée seule dans un petit pavillon de Neuilly, tout près de la propriété des Murat. L'Empereur, l'ayant vue chez Caroline, la trouva à son

goût. Il la revit en son particulier. Quelquefois, il venait à cheval de Saint-Cloud.

On mit la jeune femme en observation très serrée. On s'assura qu'elle ne recevait point d'autres galants. On nota les dates. Elle fut isolée comme si elle avait une maladie contagieuse... Neuf mois plus tard, le 13 décembre 1806, elle donna naissance à un fils qui fut appelé le comte Léon : soit la moitié du nom de Napoléon. L'Empereur lui fit avouer plus tard que, pendant son séjour au pavillon de Neuilly, elle recevait quelquefois la visite de Murat.

Tout de même, il fut à peu près démontré par là que l'Empereur pouvait être père, et d'un garçon. Il en témoigna une grande satisfaction... dans l'intimité.

Mais déjà il était sur la route de Varsovie.

Car la formation de la Confédération du Rhin, qui absorbait la plus grande partie de l'Allemagne, avait eu pour conséquence naturelle la rupture avec la Prusse. Sommé de ramener toutes ses troupes sur la rive gauche du Rhin, Napoléon avait relevé le défi et poussé « le cri de guerre ».

Parti de Paris le 25 septembre, il avait emmené Joséphine avec lui jusqu'à Mayence et l'y avait laissée au Palais Teutonique.

L'Impératrice avait été très attristée par le départ d'Hortense pour la Hollande. Elle y perdait son meilleur réconfort parmi les ennuis qui venaient, et elle souffrait de ne pas pouvoir consoler Hortense des misères de son pauvre ménage. Elles eurent toujours besoin l'une de l'autre, à mesure qu'elles furent plus éprouvées.

Joséphine écrivait le 15 juillet :

« Depuis ton départ, j'ai toujours été souffrante, triste

et malheureuse; j'ai même été obligée de garder le lit, ayant eu quelques accès de fièvre. La maladie est tout à fait disparue; mais le chagrin me reste. Comment n'en pas avoir d'être séparée d'une fille comme toi, tendre, douce, et aimable, qui faisait le charme de ma vie?

« Comment va ton mari? Mes petits-enfants sont-ils bien portants? Mon Dieu! Que je suis triste de ne plus les voir quelquefois! Et ta santé, ma chère Hortense, est-elle bonne? Si jamais tu étais malade, fais-le-moi dire; je me rendrais tout de suite près de ma bien-aimée fille...

« Adieu, ma chère Hortense, ma tendre fille; pense souvent à ta mère, et persuade-toi bien qu'il n'y a pas de fille plus chérie que toi. »

Elle eut alors de meilleures nouvelles d'Hortense, et d'excellentes de son jeune ménage de Milan.

Au moment de partir pour Mayence, elle écrivit à sa fille :

« J'irai avec l'Empereur et je fais mes apprêts de voyage. Je t'assure que cette nouvelle guerre, si elle doit avoir lieu, ne me donne aucune crainte; mais, plus je serai près de l'Empereur, moins j'en aurai, et je sens que je ne vivrais pas si je restais ici.

« Un autre sujet de joie pour moi est de te revoir à Mayence. L'Empereur pense que tu y viendras demeurer avec moi. Juge, ma chère Hortense, si c'est là une nouvelle agréable pour une mère qui t'aime aussi tendrement. Chaque jour nous recevons des nouvelles de l'Empereur et de ton mari; nous nous en réjouissons ensemble. Le grand-duc de Berg m'a parlé de toi et de tes enfants. Embrasse-les pour moi jusqu'à ce que je puisse les embras-

ser moi-même, ainsi que ma chère fille, et j'espère que ce sera bientôt.

« Mille amitiés bien tendres au roi. »

Louis en effet avait été chargé du commandement d'une armée qui, formant la gauche de la Grande Armée, devait opérer dans la direction de Cassel. Il ne parut pas prudent de laisser la reine et ses enfants à la Haye, à portée d'une descente anglaise.

Elle rejoignit donc sa mère à Mayence, le 12 octobre. Elle avait avec elle ses deux enfants : l'aîné, « M. Napoléon », quatre ans à ce moment, était tout à fait charmant; il avait déjà un petit air de prince royal, ou impérial.

L'Impératrice et la Reine tinrent une véritable cour : réceptions, dîners et bals. Elles avaient des gardes d'honneur. Elles avaient chaque jour des nouvelles de l'armée, de bonnes nouvelles : un guetteur, à une lieue de Mayence, annonçait l'arrivée du courrier, et on se réunissait chez l'Impératrice pour lire les bulletins.

Joséphine recevait avec une grâce charmante les officiers des corps de troupes qui circulaient sur la grande route d'Allemagne, avec une bonté consolante les prisonniers qui s'en allaient à l'arrière; elle fut toute aimable pour la fille de l'électeur de Hesse-Cassel que Mortier venait de chasser de sa capitale. Avec Hortense et Stéphanie de Bade, elle fit visite au grand-duc de Hesse-Darmstadt et au Prince-Primat à Francfort; il leur donna de belles fêtes, notamment un bal masqué. On se retrouvait comme à Strasbourg l'année d'avant, à la veille d'Austerlitz.

Le 7 octobre, Napoléon écrivit, de Bamberg :

« Je pars ce soir, mon amie, pour Kronach. Toute mon

armée est en mouvement. Tout marche bien; ma santé est parfaite. Je n'ai encore reçu qu'une lettre de toi; j'en ai reçu d'Eugène et d'Hortense. Stéphanie doit être chez toi. Son mari veut faire la guerre; il est avec moi.

« Adieu, mille baisers et bonne santé. »

Le 13 : « Je suis aujourd'hui à Géra, ma bonne amie; mes affaires vont fort bien et tout comme je pouvais l'espérer. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours, cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour le roi de Prusse, que je plains personnellement parce qu'il est bon. La reine est à Erfurt, avec le roi; si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir.

« Je me porte à merveille; j'ai déjà engraisé depuis mon départ. Cependant je fais, de ma personne, vingt et vingt-cinq lieues par jour à cheval, en voiture, de toutes les manières. Je me couche à huit heures et suis levé à minuit; je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée. Tout à toi. »

C'était la veille d'Iéna.

Le lendemain, 15 octobre : « Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150.000 hommes; j'ai fait 20.000 prisonniers, pris cent pièces de canon et des drapeaux. J'étais en présence et près du roi de Prusse; j'ai manqué de le prendre ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours; je me porte à merveille.

« Adieu, mon amie, porte-toi bien et aime-moi.

« Si Hortense est à Mayence, donne-lui un baiser, ainsi qu'à Napoléon et au petit. »

Le 1^{er} novembre, de Berlin :

« Talleyrand arrive et me dit, mon amie, que tu ne fais

que pleurer. Que veux-tu donc? Tu as ta fille, tes petits-enfants et de bonnes nouvelles : voilà bien les moyens d'être contente et heureuse!

« Adieu, mon amie. J'ai reçu une lettre de M. Napoléon; je ne crois pas qu'elle soit de lui, mais d'Hortense.

« Mille choses à tout le monde. »

Joséphine et Hortense lisaient aussi les Bulletins de la Grande Armée; elles furent peinées des violences de langage de Napoléon à l'égard de la reine Louise de Prusse. Par exemple, dès le premier bulletin, du 8 octobre : « La reine de Prusse est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toutes parts à l'incendie; il semble voir Armide dans son égarement mettant le feu à son propre palais. » Encore au huitième bulletin : « La reine de Prusse a été plusieurs fois en vue de nos postes; elle est dans des transes et des alarmes continuelles. La veille, elle avait passé son régiment en revue; elle excitait sans cesse le roi et les généraux; elle voulait du sang : le sang le plus précieux a coulé. » — Au neuvième bulletin : « L'Empereur est logé au palais de Weimar où logeait quelques jours avant la reine de Prusse. Il paraît que ce qu'on a dit d'elle est vrai; elle était ici pour souffler le feu de la guerre. C'est une femme d'une jolie figure, mais de peu d'esprit, incapable de présager les conséquences de ce qu'elle faisait. Il faut aujourd'hui, au lieu de l'accuser, la plaindre; car elle doit avoir bien des remords des maux qu'elle a causés à sa patrie et de l'ascendant qu'elle a exercé sur le roi son mari qu'on s'accorde à représenter comme parfaitement honnête homme, qui voulait la paix et le bien de ses peuples. »

Et ceci, au dix-septième bulletin, à propos de l'entrevue de Potsdam où l'année précédente, le tsar et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III avaient essayé de s'entendre, avant la bataille d'Austerlitz :

« On fit quarante-huit heures après sur ce sujet une gravure qu'on voit dans toutes les boutiques et qui excite le rire même des paysans. On y voit le bel empereur de Russie, près de lui la reine, et de l'autre côté le roi qui lève la main sur le tombeau du grand Frédéric; la reine elle-même, drapée dans un châle, à peu près comme les gravures de Londres représente lady Hamilton, appuie la main sur son cœur et a l'air de regarder l'empereur de Russie. On ne conçoit point que la police de Berlin ait laissé répandre une aussi pitoyable satire. Toutefois l'ombre du grand Frédéric n'a pu que s'indigner de cette scène scandaleuse. »

Joséphine fut affligée de pareilles insinuations, qui en effet n'ajoutent rien à la gloire du vainqueur d'Iéna. Elle en fit des reproches à l'Empereur. Il se défendit en rappelant comment il venait d'accorder à M^{me} d'Hatzfeld, femme du gouverneur de Berlin, la grâce de son mari, convaincu d'espionnage et condamné à mort.

Berlin, 6 novembre : « J'ai reçu ta lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais les femmes intrigantes au delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne.

« Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, M^{me} d'Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit

en sanglotant avec une profonde sensibilité et naïvement : « Ah ! C'est bien là son écriture ! » Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme ; elle me fit peine ; je lui dis : « Eh bien ! Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire punir votre mari. » Elle brûla la lettre et me parut bien heureuse. Son mari est depuis, fort tranquille ; deux heures plus tard, il était perdu.

« Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces ; mais c'est que celles-là seules te ressemblent.

« Adieu, mon amie. »

Elle remercia de la galanterie ; elle en gagna une autre édition : — le 16 novembre, encore de Berlin : « Je reçois ta lettre du 11 novembre. Je vois avec satisfaction que mes sentiments te font plaisir. Tu as tort de penser qu'ils puissent être flattés ; je t'ai parlé de toi comme je te vois. Je suis affligé de penser que tu t'ennuies à Mayence. Si le voyage n'était pas si long, tu pourrais venir jusqu'ici ; car il n'y a plus d'ennemi, ou il est au delà de la Vistule, c'est-à-dire à plus de cent-vingt lieues d'ici... J'attendrai ce que tu en penses. Je serai bien aise aussi de voir M. Napoléon.

« Adieu, ma bonne amie, tout à toi.

« J'ai ici encore trop d'affaires pour que je puisse retourner à Paris. »

Sans doute elle le pressait de l'appeler auprès de lui ; elle commençait de se nourrir d'inquiétudes.

Il lui répond le 22 novembre :

« Je reçois ta lettre ; je suis fâché de te voir triste ; tu n'as cependant que des raisons d'être gaie... Sois contente, heureuse de mon amitié, de tout ce que tu m'inspires. Je me déciderai dans quelques jours à t'appeler ici ou à

t'envoyer à Paris. Adieu, mon amie; tu peux actuellement aller, si tu veux, à Darmstadt, à Francfort; cela te dissipera.

« Mille choses à Hortense. »

Voici du mieux le 26 :

« Je suis à Kustrin pour faire un tour et quelques reconnaissances; je verrai, dans deux jours, si tu dois venir. Tu peux te tenir prête. Je serai fort aise que la reine de Hollande soit du voyage. Il faut que la grande-duchesse de Bade en écrive à son mari.

« Mille choses aimables à toi et à tout le monde. »

Et le 27 :

« Je vais faire un tour en Pologne; je serai ce soir à Posen. Après quoi je t'appellerai à Berlin afin que tu arrives le même jour que moi.

« Adieu, mon amie, milles choses aimables à Hortense, Stéphanie et au petit Napoléon. »

Le 2 décembre, de Posen :

« C'est l'anniversaire d'Austerlitz. J'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Je t'aime et te désire...

« Toutes ces Polonaises sont françaises; mais il n'y a qu'une femme pour moi : la connaîtrais-tu ? Je te ferais bien son portrait; mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnaises; cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à en dire... Ces nuits-ci sont longues, tout seul. Tout à toi. »

N'avait-elle pas lieu cette fois de se tranquilliser ?

Pourtant la correspondance s'échauffe. Napoléon écrit le 3 décembre, toujours de Posen :

« Je reçois ta lettre du 26 novembre; j'y vois des choses: tu me dis que je ne lis pas tes lettres, cela est mal pensé.

Je te sais mauvais gré d'une si mauvaise opinion. Tu me dis que ce pourrait être par quelque rêve de la nuit et tu ajoutes que tu n'es pas jalouse. Je me suis aperçu depuis longtemps que les gens colères soutiennent toujours qu'ils ne sont pas colères, que ceux qui ont peur disent souvent qu'ils n'ont pas peur. Tu es donc convaincue de jalousie : j'en suis enchanté !... Du reste, tu as tort ; je ne pense à rien moins et dans les déserts de la Pologne l'on songe peu aux belles... J'ai eu hier un bal de la noblesse de la province : d'assez belles femmes, assez riches, assez mal mises, quoiqu'à la mode de Paris.

« Adieu, mon amie, je me porte bien. Tout à toi. »

Le même jour, à six heures du soir :

« Je reçois ta lettre du 27 novembre où je vois que ta petite tête s'est montée. Je me suis souvenu de ce vers :

Désir de femme est un feu qui dévore.

« Il faut cependant te calmer. Je t'ai écrit que j'étais en Pologne, que, lorsque les quartiers d'hiver seraient assis, tu pourrais venir ; il faut donc attendre quelques jours. Plus on est grand, et moins on doit avoir de volonté ; l'on dépend des événements et des circonstances. Tu peux aller à Francfort et à Darmstadt. J'espère sous peu de temps t'appeler ; mais il faut que les événements le veuillent.

« La chaleur de ta lettre me fait voir que vous autres, jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrières ; ce que vous voulez doit être ; mais moi, je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître, c'est la nature des choses.

« Adieu, mon amie, porte-toi bien. »

Le 9 décembre :

« Je reçois ta lettre du 1^{er} décembre. Je vois avec plaisir que tu es plus gaie, que la reine de Hollande veut venir avec toi. Il me tarde d'en donner l'ordre; mais il faut attendre quelques jours.

« Adieu, mon amie, je t'aime et veux te voir heureuse. »

Le 10 : « Je t'aime et te désire beaucoup. Adieu, mon amie; je t'écrirai de venir avec au moins autant de plaisir que tu viendras. Tout à toi. Un baiser à Hortense, à Stéphanie, à Napoléon. »

Le 12 : « Je n'ai pas reçu de lettre de toi, mon amie; je sais cependant que tu te portes bien... Hortense viendra donc avec Napoléon, j'en suis enchanté. Il me tarde bien de voir les choses me mettre à même de te faire venir. »

Mais le voilà parti pour Varsovie, et l'on va se battre dans la région avec les Russes jusqu'à la fin du mois.

« Mon amie », écrit-il le 15, « je pars pour Varsovie. Dans une quinzaine de jours je serai de retour. J'espère qu'alors je pourrai t'appeler. Toutefois, si cela était long, je verrais avec plaisir que tu retournasses à Paris où tu es désirée. Tu sais bien que je dépends des événements... Ma santé est très bonne; je me porte au mieux.

« Adieu, mon amie. Tout à toi. »

De Varsovie, le 20 : « Mes affaires vont bien. Le temps est très doux et même un peu humide. Il n'a pas encore gelé un peu fort. Il fait le temps du mois d'octobre. Adieu, ma bonne amie; j'aurais bien envie de te voir; mais j'espère, dans cinq ou six jours, pouvoir te mander.

« Mille choses aimables à la reine de Hollande et à ses petits Napoléons. Tout à toi. »

Le 29, de Golymin :

« Je ne t'écris qu'un mot, mon amie; je suis dans une mauvaise grange. J'ai battu les Russes; je leur ai pris trente pièces de canon, leurs bagages, et fait 6.000 prisonniers. Mais le temps est affreux; il pleut; nous avons de la boue jusqu'aux genoux.

« Dans deux jours, je serai à Varsovie, d'où je t'écrirai.

« Tout à toi. »

Donc, deux jours après, le 31, de Pultusk :

« J'ai bien ri, en recevant tes dernières lettres. Tu te fais des belles de la Pologne une idée qu'elles ne méritent pas.

« ...J'ai reçu ta lettre dans une mauvaise grange, ayant de la boue, du vent, et de la paille pour tout lit. Je serai demain à Varsovie.

« Adieu, mon amie; je me porte bien. Je ne pense pas que tu doives aller à Cassel : cela n'est pas convenable. Tu peux aller à Darmstadt. »

Mais voici où les pressentiments de Joséphine étaient justifiés. On venait d'apprendre la naissance du petit comte Léon : elle ne pouvait qu'inspirer à Napoléon des réflexions dangereuses.

Le 1^{er} janvier, à Varsovie, parmi les jeunes femmes qui le saluèrent à son arrivée, il distingua la jeune comtesse Marie Walewska : « une enfant de dix-huit ans, toute blonde, avec de grands yeux bleus très naïfs et très tendres, une peau très fine, rose d'une fraîcheur de rose-thé, toute empourprée par la timidité » (F. Masson). Elle l'aima, bénissant en lui le libérateur de la Pologne.

Il n'était plus urgent que Joséphine et Hortense vinsent le rejoindre. Il le leur fit connaître dès le 3 janvier :

« J'ai reçu ta lettre, mon amie. Ta douleur me touche; mais il faut bien se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie : il faut donc que les événements me permettent de me rendre à Berlin pour que je t'écrive d'y venir. Cependant l'ennemi battu s'éloigne; mais j'ai bien des choses à régler ici.

« Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris, où tu es nécessaire...

« Je me porte bien. Il fait mauvais. Je t'aime de cœur. »

Il ne dit pas : tout à toi.

Le 7 janvier, toujours de Varsovie :

« Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis; mais la saison est froide, les chemins très mauvais, peu sûrs : je ne puis donc consentir à t'exposer à tant de fatigues et de dangers.

« Rentre à Paris pour y passer l'hiver. Va aux Tuileries; reçois et fais la même vie que tu as l'habitude de mener quand j'y suis. C'est là ma volonté. Peut-être ne tarderai-je pas à t'y rejoindre; mais il est indispensable que tu renonces à faire trois cents lieues dans cette saison, à travers des pays ennemis et sur les derrières de l'armée. Crois qu'il m'en coûte plus qu'à toi de retarder de quelques semaines le bonheur de te voir; mais ainsi l'ordonnent les événements et le bien des affaires.

« Adieu, ma bonne amie; sois gaie et montre du caractère. »

Encore le lendemain, 8 janvier :

« Ma bonne amie, je reçois ta lettre du 27, avec celles de M. Napoléon et d'Hortense qui y étaient jointes.

« Je t'avais priée de rentrer à Paris. La saison est trop mauvaise, les chemins peu sûrs et détestables, les espaces trop considérables pour que je permette que tu viennes jusqu'ici où mes affaires me retiennent. Il te faudrait au moins un mois pour arriver. Tu y arriverais malade; il faudrait peut-être repartir alors : ce serait donc folie.

« Ton séjour à Mayence est trop triste. Paris te réclame : vas-y, c'est mon désir. Je suis plus contrarié que toi; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi; mais il faut obéir aux circonstances.

« Adieu, mon amie. »

Le 11 : « ...L'éloignement est trop considérable pour que je permette que dans cette saison tu viennes si loin. Je me porte fort bien, un peu ennuyé quelquefois de la longueur des nuits.

« Je vois ici, jusqu'à cette heure, assez peu de monde.

« Adieu, mon amie; je désire que tu sois gaie et que tu donnes un peu de vie à la capitale. Je voudrais fort y être. Tout à toi.

« J'espère que la reine est allée à La Haye avec M. Napoléon. »

Même refrain le 16 : « Pourquoi des larmes, du chagrin? N'as-tu donc plus de courage? Je te verrai bientôt; ne doute jamais de mes sentiments, et, si tu veux m'être plus chère encore, montre du caractère et de la force d'âme.

« Adieu, mon amie; je t'aime, je désire te voir et veux te savoir contente et heureuse. »

Le 18 : « L'on me dit que tu pleures toujours : fi! Que cela est laid! Ta lettre du 7 janvier me fait de la peine. Sois digne de moi et prends plus de caractère. Fais à Paris la représentation convenable, et surtout sois contente.

« Je me porte très bien, et je t'aime beaucoup; mais, si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère; je n'aime pas les lâches : une Impératrice doit avoir du cœur. »

Le 19 : « Mon amie, je suis désespéré du ton de tes lettres et de ce qui me revient. Je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète : je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse. »

Il en parle à son aise.

La pauvre femme enfin partit pour Paris le 23, le cœur bien gros.

Le même jour, l'Empereur lui écrit : « J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire; pardon de mon ignorance : l'on apprend toujours avec nos belles dames.

« Adieu, mon amie, crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir; dis-toi : c'est une preuve combien je lui suis précieuse. »

Le 26 : « Tu comprends que je ne puis, que je ne dois consulter que le bien de mes affaires. Si je pouvais consulter mon cœur, je serais avec toi, ou toi avec moi; car tu serais bien injuste si tu doutais de mon amour et de tous mes sentiments. »

La conclusion s'élève à des considérations philosophiques :

« Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine: elle est trop triste; voilà le mal de n'être pas un peu dévote !

« Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est

pas généreux; il faut dire : le bonheur des autres fait ma gloire. Cela n'est pas conjugal; il faut dire : le bonheur de mon mari fait ma gloire. Cela n'est pas maternel; il faut dire : le bonheur de mes enfants fait ma gloire. Or, comme les peuples, ton mari, tes enfants ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire; il ne faut pas tant en faire fi!

« Joséphine, votre cœur est excellent et votre raison faible; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien.

« Voilà assez de querelle; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant, mais de gaieté de cœur et avec un peu de bonheur.

« Adieu, mon amie; je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes. »

En effet, il y eut là une diversion qui ne fut pas du genre sentimental, la bataille d'Eylau, le 8 février. L'Empereur en écrivit le lendemain : « Mon amie, il y a eu hier une grande bataille; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde. La perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas. Enfin, je t'écris ces deux lignes moi-même, quoique je sois très fatigué, pour te dire que je suis bien portant et que je t'aime. Tout à toi. »

Le 11 février, après quelques nouvelles : « Adieu, ma bonne amie, mille baisers. » — Le 14 : « Ce pays-ci est couvert de morts et de blessés. Ce n'est pas la belle partie de la guerre : l'on souffre et l'âme est oppressée de voir tant de victimes. Je me porte bien, j'ai fait ce que je

voulais et j'ai repoussé l'ennemi en faisant échouer ses projets.

« Tu dois être inquiète, et cette pensée m'afflige. Toutefois, tranquillise-toi, mon amie, et sois gaie. Tout à toi. »

Après avoir organisé ses quartiers d'hiver sur la rive droite de la Vistule inférieure, entre Danzig et Varsovie, l'Empereur s'installa, le 1^{er} avril, au château de Finkenstein, en avant d'Osterode. Il en informa l'Impératrice :

« Mon amie, je t'écris un mot. Je viens de porter mon quartier-général dans un très beau château, dans le genre de celui de Bessières, où j'ai beaucoup de cheminées; ce qui m'est fort agréable : me levant souvent la nuit, j'aime à voir le feu.

« Ma santé est parfaite. Le temps est beau, mais encore froid. Le thermomètre est de quatre à cinq degrés.

« Adieu, mon amie, tout à toi. »

Il ne fut pas question de faire venir Joséphine au beau château, comme, dix ans auparavant, au beau château de Mombello. Mais Marie Walewska y fut appelée et y demeura deux mois près de l'Empereur. Il écrivait alors à Murat : « Ma santé n'a jamais été si bonne, tellement que je suis devenu plus galant que par le passé. »

Joséphine fut informée ou devina; car l'amour a des antennes, du moins chez les femmes. Elle se plaignit. Il répondit le 10 mai : « Je ne sais ce que tu me dis des dames en correspondance avec moi. Je n'aime que ma petite Joséphine, bonne, boudeuse et capricieuse, qui sait faire une querelle avec grâce, comme tout ce qu'elle fait; car elle est toujours aimable, hors cependant quand elle est jalouse : alors elle devient toute diablesse.

« Mais revenons à ces dames. Si je devais m'occuper

de quelqu'une d'entre elles, je t'assure que je voudrais qu'elles fussent de jolis boutons de roses...

« Adieu mon amie; tout à toi. »

Ce n'était pas rassurant.

En somme, Joséphine fut séparée de Napoléon de la fin de septembre 1806 à la fin de juillet 1807 : dix mois.

Le malheur était dès lors sur sa tête. Elle le sentait, et c'est pourquoi elle était si malheureuse.

Hortense était rentrée à La Haye le 29 janvier 1807, avec ses deux enfants.

Elle y retrouva son mari, plus étrange que jamais. Il lui proposa un contrat, en date du 16 avril, par lequel ils annulaient et oubliaient tous les torts et manquements qu'ils avaient pu avoir l'un à l'égard de l'autre; ils se donnaient l'un à l'autre, non seulement de fait, mais de libre aveu; ils se promettaient de ne jamais se quitter, de n'avoir aucune correspondance indépendante, de garder leurs enfants pour eux et de ne jamais les céder à l'Empereur ni à l'Impératrice; de ne recevoir personne, lui aucune femme, elle aucun homme, sans se le dire l'un à l'autre. Hortense refusa de signer cela; on n'en est pas étonné; mais Louis trouva dans ce refus une nouvelle occasion de soupçons.

Elle eut heureusement désormais la compagnie de sa meilleure amie, Adèle Auguié, qui épousa alors le général de Broc, grand maréchal du palais de Hollande. Elle allait avoir besoin de tant de consolation!

Le 29 avril, son fils aîné, le prince royal Napoléon-Charles, tomba malade. Quinze ans plus tard, en écrivant

ses *Mémoires*, elle retrouvait en tremblant les premières impressions de son malheur :

« J'étais auprès de son lit à le veiller avec sa gouvernante. Sa respiration était entrecoupée; mes yeux ne le quittaient pas. L'effroi s'emparait de moi; je m'adressais au ciel; je lui demandais d'être juste : « Mon enfant ne mourra pas ! » répétais-je sans cesse. « Qu'ai-je fait ? De quoi voudrait-il me punir ? » Et ma conscience me rassurait. Les premiers médecins du royaume étaient là; mes larmes pouvaient les troubler; je prenais un air calme; je causais avec eux de la maladie de mon fils comme s'il m'eût été étranger. Il me semblait qu'à leur place j'aurais trouvé un remède, et aucun d'eux cependant ne connut sa maladie. Il était attaqué du croup. En deux jours, il périt. C'est vers moi que se tourna ce visage pâle et inanimé; c'est moi encore que sa bouche, prête à se fermer, semblait appeler; c'est le nom de sa mère que je vis sur ses lèvres décolorées expirer avec son dernier souffle.

« Et j'ai survécu ! Dieu veut-il donc qu'une mère survive à son enfant ? »

Hortense demeura anéantie, sans larmes, et comme privée de sentiment. Elle donna pendant quelques jours les plus graves inquiétudes.

Joséphine courut auprès d'elle. Elle arriva à Bruxelles au château de Laeken, le 14 mai au soir, neuf jours après la mort. Elle lui écrivit :

« J'arrive à l'instant au château de Laeken, ma chère fille; c'est de là que je t'écris; c'est là que je t'attends. Viens me rendre la vie; ta présence m'est nécessaire, et tu dois avoir besoin aussi de me voir et de pleurer avec ta mère. J'aurais bien voulu aller plus loin; mais les forces

me manquent, et d'ailleurs je n'ai pas eu le temps de prévenir l'Empereur. J'ai retrouvé du courage pour venir jusqu'ici; j'espère que tu en trouveras aussi pour venir voir ta mère.

« Adieu, ma chère fille, je suis accablée de fatigue, mais surtout de douleur. »

Hortense arriva le lendemain.

Elle semblait ne point entendre les consolations de ses meilleures amies, Caroline Murat, la maréchale Ney, Madame de Broc.

« Cette stupeur, dit Aubenas, cette insensibilité dans la douleur, était encore entière. Aussi, lorsqu'en accourant les bras ouverts et toute en larmes, l'Impératrice se trouva en présence de sa fille, immobile et inerte, et n'ayant pour elle ni un mot ni un regard, cette mère épouvantée jeta un cri déchirant, la croyant pour toujours privée de sa raison. Cette voix des entrailles réveilla le cœur de la reine comme une commotion électrique. Pour la première fois, des pleurs vinrent dans ses yeux; elle se jeta sur le sein de sa mère en sanglotant, et cette crise fut son salut, car les médecins avaient déclaré que, si elle ne parvenait pas à reprendre sa sensibilité, elle succomberait dans cet étouffement maternel. »

L'Empereur envoya de son quartier-général, où les opérations reprenaient, les meilleurs consolations. Il pria les deux pauvres femmes de se raidir contre la douleur, de songer l'une à sa mère, l'autre à sa fille, l'une et l'autre aux devoirs qui les attendaient, etc., — toutes les banalités qui sont si vaines en pareil cas.

Il donna l'ordre que le petit enfant fût enseveli dans

une chapelle de Notre-Dame, non loin de l'autel du Sacre, en attendant les réparations de Saint-Denis.

Les médecins conseillèrent à la reine un long séjour aux Pyrénées.

Elle laissa le petit Napoléon-Louis aux soins de l'Impératrice, et partit en compagnie de Madame de Broc. Elle subit d'abord, dans ce grand silence des montagnes, des crises de larmes qui achevèrent de soulager son oppression.

Elle était à Cauterets le 18 juin.

Louis, à qui leur malheur avait rendu le sens commun, et quelque affection pour elle, vint la rejoindre à Cauterets le 23 juin. Sa présence ne fit que redoubler les crises de larmes : après quelques pénibles entretiens, il s'éloigna le 6 juillet pour aller aux eaux d'Ussat dans l'Ariège.

Le mois de juillet acheva de tirer Hortense de sa torpeur, sinon de son chagrin. Elle prit du plaisir à visiter toutes les Pyrénées Occidentales, le cirque de Gavarnie, Pau, le Béarn. Elle revint passer quelques jours encore à Cauterets.

Là, elle apprit que son mari ne voulait pas retourner à Paris sans elle et qu'il l'appelait à Toulouse. Elle s'y rendit. Il voulut absolument « se raccommo-der » avec elle. « Allons, se dit-elle, pour mourir plus tôt, il faut souffrir encore ! » Elle ne fut pas maîtresse de cacher à son mari « l'espèce de répugnance, la crainte même » que lui faisait éprouver leur « réunion ». « Il la désirait si vivement, dit-elle, et paraissait devoir en être si heureux que notre raccommodement eut lieu à Toulouse » (12 août).

Ils rentrèrent ensemble à Saint-Cloud le 27 août. Elle

se rendit compte tout de suite qu'elle était grosse, et que sa vie ne lui appartenait donc plus à elle seule.

La mort du prince royal de Hollande était un malheur moins facilement réparable pour Joséphine. Il était l'héritier impérial le plus proche du cœur de l'Empereur, le petit Napoléon. La seule existence de cet enfant de cinq ans détournait la pensée du divorce. Sa mort la suggérait.

Les enfants tiennent une grande place dans la vie.

Le 2 juin, Joséphine avait perdu sa mère. On ne le sut à Paris qu'en octobre. L'Empereur n'ordonna pas un deuil officiel parce que la Cour, alors à Fontainebleau, était toute occupée de réceptions princières et royales, et parce que Madame Tascher de la Pagerie n'appartenait pas à la « famille impériale ».

On inscrivit cependant sur sa tombe : « Rose-Claire de Tascher de la Pagerie, née Sanois, Mère de l'Impératrice-Reine Joséphine, Belle-mère de l'Empereur-Roi Napoléon, décédée le 2 juin 1807 de l'ère chrétienne aux Trois-Îlets sur son habitation de Martinique, dans sa 71^e année. »

Joséphine dut cacher sa douleur; car le métier d'Impératrice a ses exigences.

Voici déjà qu'on n'en voit plus les joies !

LE CALVAIRE DE FONTAINEBLEAU (1807-1809).

L'Empire, comme le Destin, broyait le cœur de Joséphine.

La victoire de Friedland avait eu enfin raison des Russes et imposé la paix au continent. Napoléon, même sans le tsar Alexandre, disposait de l'Europe.

Ils se rencontrèrent à Tilsit, se plurent, pour un temps au moins, et agitèrent les plus hauts problèmes, de l'Orient et de l'Occident.

Ils se délassèrent en propos intimes. Napoléon écrivait à Joséphine : « Mon amie, je viens de voir l'empereur Alexandre; j'ai été fort content de lui; c'est un fort beau, bon et jeune empereur; il a de l'esprit plus qu'on ne pense communément. »

Il parla aussi à Joséphine de la « belle reine de Prusse »; mais Joséphine n'était pas jalouse de la reine de Prusse. Il ne lui écrivit point ce qu'on raconte, qu'Alexandre lui avait adressé des condoléances fort affectueuses au sujet de la mort du prince royal de Hollande, et qu'il avait fait des vœux pour que la succession impériale fût assurée de la meilleure manière possible, car il fallait donner de l'avenir à ce grand empire.

Pour lors, les traités de Tilsit consacrerent les victoires de Napoléon : ils reconnurent Joseph comme roi de Naples, Louis comme roi de Hollande, Jérôme comme roi de Westphalie. Napoléon avait la domination de toute l'Europe occidentale, et la Russie même adhérait au décret du blocus continental, entrant donc déjà, au point de vue économique, dans le système napoléonien.

De retour à Paris, le 28 juillet, Napoléon fut sans doute heureux de revoir et d'embrasser Joséphine. Mais il lui fallut se donner à ses grandes affaires.

L'amour peut remplir la vie d'une femme, non pas celle d'un homme.

Il fallut recevoir les princes allemands, surtout ceux de la Confédération du Rhin, qui apportaient à leur Protecteur des hommages aussi humbles qu'abondants.

Il fallut marier Jérôme-Napoléon à Catherine de Wurtemberg (22-23 août). Il fallut s'occuper du Danemark, du Portugal, du Saint-Siège...

La vieille Europe, toute démolie par la Révolution et par les guerres, rajeunie par les idées démocratiques, il fallait la remettre sur pied, et l'organiser, assurer ses lendemains, fonder solidement l'Empire.

Que pèse, en comparaison de l'Empire, un cœur de femme ?

En septembre, la Cour alla s'installer à Fontainebleau.

C'est l'apparition de Fontainebleau dans la carrière de Joséphine. Elle n'y connut pas le bonheur. Tout de suite, elle y vécut dans une atmosphère de divorce, dans un appartement séparé de celui de l'Empereur.

Caroline Murat était à Fontainebleau aussi. Cependant, pour lors, on ne parle pas de ses lectrices.

Louis était reparti pour la Hollande au mois de septembre. Il demanda bientôt qu'on lui renvoyât son fils, le petit Napoléon-Louis, qui allait avoir trois ans. Hortense en parla à l'Empereur qui lui tint ce langage :

« Son père le demande; il n'a pas encore sept ans, je n'ai pas le droit de le retenir. C'est le seul fils de la famille; s'il retourne en Hollande, il mourra comme l'aîné, et la France entière me contraindra de divorcer. Elle n'a pas de confiance en mes frères, tous ambitieux d'ailleurs. Eugène ne porte pas mon nom, et, malgré les peines que je me donne pour assurer le repos de la France, après moi ce serait une anarchie complète. Un fils de moi peut seul mettre tout d'accord, et, si je n'ai pas divorcé, mon attachement pour votre mère m'en a seul empêché jusqu'ici, car c'est le vœu de la France. Il s'est manifesté à



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,
par Isabey.

la mort de votre fils, qu'on croyait aussi le mien. Vous savez tout ce qu'il y a d'absurde dans une telle supposition. Eh bien! Vous n'auriez pas ôté la pensée à toute l'Europe que cet enfant était de moi. » Et, après une pause, il ajouta : « Il était peut-être heureux qu'on le crût; aussi ai-je regardé sa mort comme un grand malheur. »

Hortense commença de comprendre les calomnies d'autrefois, et que la vie intime des grands de ce monde est en proie aux plus abominables inventions. Elle demeura surtout frappée de « ce mot de divorce ».

A quelque temps de là, Fouché, à qui pourtant l'Impératrice avait toujours témoigné une considération particulière, vint la trouver, et, avec beaucoup de précautions oratoires, il lui expliqua que l'opinion publique, surtout dans les milieux populaires et dans tout l'Empire, souhaitait vivement que la succession impériale fût assurée, qu'on se retrouvait dans la situation de 1804 lorsque le complot Cadoudal avait révélé la fragilité du pouvoir consulaire fondé sur la vie d'un seul homme; et il insinua, avec le plus de discrétion possible, qu'elle donnerait un spectacle mémorable si elle se sacrifiait elle-même aux grands intérêts de la France et du continent.

Joséphine ne se rendit point à ce discours; mais, malgré le conseil d'Hortense, elle n'en parla pas à l'Empereur : elle préféra lui en laisser l'initiative et la responsabilité.

L'Empereur, ayant connu la démarche de Fouché, affirma à Joséphine qu'il n'y était pour rien, que le ministre de la police avait agi sans son aveu. Il avait en effet écrit à Fouché, le 5 novembre :

« Monsieur Fouché, depuis quinze jours il me revient de votre part des folies; il est temps enfin que vous y

mettiez un terme et que vous cessiez de vous mêler, directement ou indirectement, d'une chose qui ne saurait vous regarder d'aucune manière : telle est ma volonté. »

Tout de même, il demanda à Joséphine ce qu'elle en pensait. « Elle répondit, nous dit Hortense, que jamais elle ne serait la première à demander une chose qui pourrait l'éloigner de lui, que leur destinée était trop extraordinaire pour n'avoir pas été marquée par la Providence, et qu'elle croirait porter malheur à tous les deux, si, de sa propre volonté, elle séparait sa vie de la sienne. L'Empereur montra de la sensibilité, redevint pour elle ce qu'il avait toujours été, et ce projet parut oublié; mais il avait laissé dans le cœur de ma mère une funeste impression. »

D'ailleurs les propos sur le divorce ne cessèrent pas. L'Empereur dut une autre fois rappeler Fouché à l'ordre. Les rapports des ambassadeurs étrangers à cette date en sont pleins : on précise même que l'Empereur épousera en second mariage la grande-duchesse Catherine, sœur de l'empereur Alexandre.

Cependant Napoléon était parti pour l'Italie le 16 novembre.

Il n'emmenait point Joséphine avec lui : finis les beaux voyages d'Italie, finis les temps de la jeunesse folle! Nous sommes à l'âge adulte, l'âge des affaires...

L'Empereur passa à Lyon le 17 novembre, à Chambéry le 19. Il arriva à Turin le 20, à Milan le 21. Il y entendit un *Te Deum* le 22. Il resta quelques jours auprès d'Eugène et d'Auguste; il avait pour tous deux une très vive affection, qui le retenait attaché à Joséphine aussi.

De Varsovie, il écrivait jadis à la princesse Auguste :
« Annoncez-moi bientôt que nous avons un gros garçon, et, si vous nous donnez une fille, qu'elle soit aussi aimable et aussi bonne que vous. Votre affectionné père. »

En mars, elle avait eu une fille. Napoléon en félicita Eugène : « J'espère que votre fille sera aussi bonne et aussi aimable que sa mère. Il vous reste à présent à faire en sorte d'avoir l'année prochaine un garçon... Faites appeler votre fille *Joséphine*. »

En novembre, il trouva la princesse Auguste malade à Monza d'une fausse couche. Il nomma la petite *Joséphine* princesse de Bologne. Il faut aussi prendre cela pour une gentillesse à l'égard de la grand'mère.

Puis il s'en alla par Brescia, où il rencontra le roi et la reine de Bavière, Vicence, Venise, Trévisé, Udine, Osoppo, Vérone. A Mantoue, le 13 décembre, il vit son frère Lucien, pour une tentative de réconciliation qui ne devait pas aboutir. Le 15, il retrouva à Milan le roi et la reine de Bavière auprès de leurs enfants. Il passa avec eux les fêtes de Noël. Il rentra à Paris le 1^{er} janvier 1808.

Ne sera-ce pas l'année du divorce ?

Les Tuileries virent encore de belles réceptions, à l'occasion de mariages qui ne furent pas tous heureux. Antoinette Murat, une nièce du grand-duc de Berg, épousa le prince héritier de Hohenzollern, un fils de la princesse de Hohenzollern qui avait été, au temps de la Terreur, si bonne pour les enfants de *Joséphine*.

Le 1^{er} février, chez Hortense, Stéphanie de Tascher, une cousine germaine de *Joséphine*, épousa le prince d'Arenberg. Elle alla à l'autel comme une victime. Son mari dut

retourner dès le lendemain à son régiment. Elle refusa toujours d'aller à Bruxelles dans la famille d'Arenberg. Napoléon menaça un jour de l'y faire conduire par la gendarmerie : « Comme il vous plaira, Sire, lui dit-elle; en me voyant arriver de cette manière, on saura du moins que je ne viens pas de mon propre mouvement ». — « Tête de créole ! » s'écria l'Empereur. Cela finira par un divorce.

Berthier, prince de Wagram et de Neuchâtel, ne demandait pas à se marier. Napoléon l'obligea d'épouser la princesse Elisabeth de Bavière; car on épouse par ordre. Il en fut très malheureux, mais s'inclina. Joséphine écrivait à ce propos à Eugène : « Que les trônes rendent malheureux, mon cher Eugène ! J'en signerais demain, sans aucune peine, l'abandon pour moi et pour tous les miens. Le cœur de l'Empereur est tout pour moi. Si je dois le perdre, j'ai peu de regret à tout le reste. »

Cependant la grossesse d'Hortense se poursuivait dans les meilleures conditions. Elle entra un jour chez l'Empereur au moment où l'Impératrice venait de sortir. Il était assis et paraissait préoccupé. En la voyant entrer, il ne se dérangea pas et l'examina sans dire un mot. Tout à coup il s'écria : « Cela me fait mal de vous voir ainsi. Que j'aimerais votre mère si elle était dans votre état ! » Et il se mit à réfléchir de nouveau jusqu'à ce que l'Impératrice rentrât. Cette préoccupation, l'exclamation à laquelle il s'était laissé aller prouvèrent à Hortense qu'il était sans cesse tourmenté par l'idée de cette séparation.

Le divorce était désormais à l'ordre du jour.

Les affaires d'Espagne décidèrent peu de temps après l'Empereur à faire le voyage de Bayonne. Il partit le

2 avril. Cette fois il permit à Joséphine de le rejoindre à Bordeaux où elle arriva le 12. Le 14, il la précéda à Bayonne où Ferdinand VII était attendu.

C'est là que Napoléon fut informé de la naissance du troisième fils d'Hortense, Louis-Napoléon, 20 avril 1808. Il en fit part aussitôt à Joséphine et lui témoigna sa très vive satisfaction. Il ordonna en effet des salves d'artillerie sur toute la frontière en l'honneur du nouveau-né. « Sa politique, écrit Hortense, voyait une chose heureuse dans la naissance d'un second prince de la famille ». Il semblait que la mort du petit Napoléon fût réparée.

Joséphine écrivit à Hortense : « Je suis, ma chère Hortense, au comble de la joie : la nouvelle de ton heureux accouchement m'a été apportée par M. de Villeneuve; j'ai senti mon cœur battre en le voyant entrer; mais j'avais l'espérance qu'il n'avait à m'apprendre qu'un heureux événement, et mon pressentiment ne m'a pas trompée. »

Toute-puissance d'un petit enfant : la mort de l'un ouvre aussitôt la perspective du divorce impérial, la naissance de l'autre la ferme.

Joséphine rejoignit l'Empereur à Bayonne. Ce fut pour elle un heureux voyage.

Il y eut bien une alerte. Une certaine demoiselle G..., qui n'était pas sauvage, se trouva demeurer dans une chambre solitaire. Le Mameluk Roustam lui annonça la visite de l'Empereur; elle daigna l'agréer. Mais cela n'eut pas de suite, et elle fut renvoyée à sa mère. Elle devait devenir plus tard la maîtresse du duc de Berry : — une des reliques de l'Empire.

Cela n'a pas d'importance. Joséphine fut heureuse à Bayonne, comme elle ne l'avait pas été depuis bien

longtemps. Ils étaient installés, tant bien que mal, au château de Marrac; son confort assez médiocre avait pour conséquence une intimité qui ne déplaisait pas à l'Impératrice, ni sans doute à l'Empereur lui-même.

Elle écrivait à Eugène : « Je suis près de l'Empereur. Chaque jour semble le rendre encore plus aimable et plus parfait pour moi. »

Il reprenait même sa gaité d'amoureux : il s'amusait à la promener dans le sable de la plage pour lui faire perdre ses souliers de satin.

Et il lui donna le spectacle de la comédie espagnole.

M^{lle} Avrillon écrit : « La reine (Marie-Louise d'Espagne) est tout à fait laide; avec sa peau jaune, elle ressemble à une momie; elle a l'air faux et méchant, et il est impossible de se rien figurer de plus ridicule : à soixante ans, elle a une robe très décolletée et des manches courtes sans gants : c'est dégoûtant! »

Le roi Charles IV avait aussi ses manies : il mangeait très fort, mais ne buvait que de l'eau; il lui fallait trois carafes, une à la glace, l'autre à l'eau chaude, la troisième à l'eau ordinaire : il faisait son mélange lui-même chaque fois qu'il buvait.

Mais voici qui est plus grave.

Napoléon s'était fait l'arbitre du différend qui séparait le père et le fils, le roi Charles et l'infant Ferdinand, que le peuple de Madrid avait proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII.

L'Empereur somma d'abord Ferdinand d'abdiquer puisque son père n'avait été détrôné que par la violence, dans une émeute. Ferdinand dut s'exécuter et rendre la

couronne à son père, qui, tout de suite, la mit à la disposition de Napoléon.

L'Empereur nomma son frère Joseph roi d'Espagne. Murat, grand-duc de Berg, eut une promotion, devint roi de Naples. Caroline fut contente d'être enfin reine et partit bientôt pour Naples. Le petit Napoléon-Louis, alors âgé de quatre ans, devint grand-duc de Berg. Il n'en eut pas grand souci.

Le roi Charles IV et la reine Marie-Louise furent admis à la résidence de Compiègne. L'infant Ferdinand fut confié à la garde de Talleyrand, en son château de Valençay. Et le nouveau roi d'Espagne, Joseph-Napoléon, se mit en route pour aller prendre possession de son trône.

L'Empereur et l'Impératrice quittèrent Bayonne le 21 juillet. Ils déjeunèrent en plein champ à Lacq et arrivèrent à Pau. Puis ils s'en allèrent par Tarbes et Auch. A Toulouse, ils assistèrent à de très belles fêtes au port de la Daurade. De là, par Montauban, Agen, ils revinrent à Bordeaux, où ils firent une entrée solennelle.

Mais ils apprirent, le 2 août, que la division du général Dupont, cernée dans les défilés de la Sierra-Morena, avait capitulé à Baylen, et que la comédie espagnole risquait de changer de caractère. Ils assistèrent, le même soir, à un bal à la Bourse, offert par la ville.

Ils passèrent ensuite à Pons, Tonnay-Charente, Rochefort, La Rochelle, Niort. Ils visitèrent les travaux que Napoléon avait ordonnés dans sa nouvelle ville de Napoléon-Vendée. Ils s'arrêtèrent à Nantes le 9 août, visitèrent les chantiers de constructions navales, honorèrent de leur

présence le bal qui fut donné en leur honneur au cirque du Chapeau-Rouge.

Par Angers, Tours, Blois, Vendôme, Châteaudun, ils rentrèrent à Saint-Cloud le 14 août, et la fête du 15 août fut célébrée selon les rites désormais établis.

Mais il fallait vite parer aux conséquences du désastre de Baylen. Il fallait envoyer d'importants renforts en Espagne, donc dégarnir quelques parties de frontières, rappeler les troupes qui occupaient encore la Prusse et les pays de la Confédération du Rhin. Il fallait éviter que les gouvernants de Berlin et de Vienne ne tirassent quelque profit des embarras de la France. Napoléon, pour tout cela, éprouva le besoin de s'entendre avec l'empereur Alexandre, qui accepta de venir à l'entrevue d'Erfurt.

L'Empereur et l'Impératrice passèrent à Saint-Cloud la fin du mois d'août et les premiers jours de septembre.

Napoléon partit pour Erfurt le 22 septembre. Il n'emmena pas Joséphine. Elle en fut très attristée, et Hortense la trouva souvent dans les larmes. Car on répandait le bruit que, pour resserrer son alliance avec la Russie, Napoléon allait demander la main de la grande-duchesse Catherine.

Il n'en fut rien pourtant. Quelques vagues entretiens, parmi des cheminements souterrains : Napoléon fit des concessions du côté des Principautés Danubiennes, étala à tous les yeux l'étroite amitié qui l'unissait à l'Empereur Alexandre. Mais il ne lui plaisait point de se lier les mains davantage pendant qu'il serait occupé au règlement des affaires d'Espagne.

Huit jours après l'entrevue d'Erfurt, on apprit que la

grande-duchesse Catherine était fiancée au prince héritier d'Oldenbourg. Joséphine se rassura.

Revenu d'Erfurt, l'Empereur repartit presque aussitôt pour aller prendre le commandement de ses armées d'Espagne.

Rude campagne, vivement menée : Burgos, Somo-Sierra, Madrid, Astorga, à la poursuite des Anglais. Il eut à peine le temps de donner de ses nouvelles à Joséphine.

Le 5 novembre, de Tolosa : « Je suis à Tolosa. Je pars pour Vitoria, où je serai dans peu d'heures. Je me porte assez bien, et j'espère que tout cela sera bientôt fini. »

Le 7 novembre, de Vitoria : « Mon amie, je suis depuis deux jours à Vitoria. Je me porte bien... Ma vie est fort occupée. Je sais que tu es à Paris. Ne doute pas de mes sentiments. »

Le 22 décembre, de Madrid : « Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leurs renforts et vouloir faire les crânes. Le temps est beau; ma santé parfaite. Sois sans inquiétude. »

Le 31 décembre, de Benavente : « Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais depuis quelques jours; mais ils fuient épouvantés... Le temps est bien mauvais... Lefebvre a été pris; consolé sa femme. Adieu, mon amie. Bonne année à tout le monde. »

Le 9 janvier 1809, quelque chose d'un peu moins sec : « Moustache m'apporte une lettre de toi du 31 décembre. Je vois, mon amie, que tu es triste et que tu as l'inquiétude très noire. L'Autriche ne me fera pas la guerre.

« Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants, un beau jour,

à deux heures du matin... Adieu mon amie, je me porte bien et suis tout à toi. »

En vérité, il était lui-même très soucieux des armements de l'Autriche. Il se mit en route pour Paris le 17 janvier et y arriva le 23 à huit heures du matin.

Il n'eut d'autre soin que de hâter ses préparatifs militaires. Il y consacra les mois de février et de mars: il risquait fort d'être prévenu par les Autrichiens.

Il partit le 13 avril avec Joséphine. Il la laissa à Strasbourg le 15 pour gagner son quartier-général. Elle ne le reverra qu'en octobre.

Depuis le temps où il l'avait quittée à Mayence en septembre 1806, que de séparations ! De septembre 1806 à juillet 1807, en novembre-décembre 1807, de septembre 1808 à janvier 1809, et maintenant d'avril à octobre: — en trois ans, deux ans d'absence. Loin des yeux...

Pendant les quelques jours que Joséphine passa à Strasbourg, elle y eut peu de distractions: — Un incident comique, le pauvre Pfister, contrôleur de la bouche, pris d'une douce folie, qui consistait à se croire le héros de bonnes fortunes croustillantes, à les raconter à haute voix dans les salons avec les termes les plus réalistes, même à les chanter la nuit: il fallut le faire taire.

Des troupes circulaient vers l'Allemagne. Le maréchal Lannes aurait laissé paraître des pressentiments malheureux: ce n'est pas trop dans sa manière, et ils n'ont sans doute frappé qu'après l'événement.

Ce ne fut d'ailleurs pas une campagne rapide et bril-

lante comme celle d'Austerlitz, que Joséphine avait suivie du même observatoire.

Napoléon faillit être surpris par l'archiduc Charles et il s'en fallut de quelques heures que sa ligne de bataille ne fût percée par l'offensive autrichienne sur le Danube supérieur. Par de remarquables manœuvres, il put ramener Masséna et Davout au point critique, déborder l'aile gauche de l'adversaire, contenir l'archiduc à Eckmühl grâce à la merveilleuse résistance de Davout, le refouler sur Ratisbonne et le rejeter sur la rive gauche du Danube. L'Empereur fut légèrement blessé au pied devant Ratisbonne, et cette nouvelle fit de l'impression.

Il put encore une fois occuper Vienne. Mais l'archiduc Charles s'établit fortement en face de la ville, de l'autre côté du Danube. Napoléon essaya de l'y fixer et de l'y écraser. Il jeta des ponts sur le fleuve et réussit, sous le nez de l'ennemi, à faire passer deux corps d'armée, Lannes et Masséna. Le Danube se montra l'allié de l'archiduc; une crue exceptionnelle emporta les ponts et Napoléon eut grand-peine à ramener dans l'île Lobau les troupes qu'il avait engagées au delà du fleuve. Lannes y fut tué, et la bataille d'Essling mit en péril la fortune de l'Empereur (fin mai).

Il lui fallut un grand mois d'efforts prodigieux pour faire de l'île Lobau la place d'armes nécessaire aux opérations décisives.

Son génie l'emporta. Au commencement de juillet, à Wagram, il remporta sur le Danube et sur l'archiduc Charles une victoire complète, et força l'Autriche à signer l'armistice de Znaïm (11 juillet).

Il fallut trois mois de négociations difficiles pour transformer l'armistice en un traité de paix. Napoléon les passa au palais de Schoenbrünn près de Vienne.

Il n'appela pas Joséphine auprès de lui.

L'Impératrice rejoignit Hortense à Plombières. Elle y resta jusqu'à la mi-août. Alors elle s'en alla à la Malmaison. Elle s'y plut de nouveau beaucoup. Une occasion s'offrit d'agrandir encore la propriété : la « vieille folle » qui possédait le domaine de Bois-Bréau mourut alors, et Joséphine demanda à Napoléon de quoi l'acheter. Il y consentit de bonne grâce : « La maison de la vieille fille ne vaut que cent vingt mille francs; ils n'en trouveront jamais plus. Cependant je te laisse maîtresse de faire ce que tu voudras, puisque cela t'amuse. Mais, une fois achetée, ne fais pas démolir pour y faire quelques rochers. Adieu, mon amie. »

Il était généreux, et pour cause...

Le 31 août, il lui écrivait : « Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis plusieurs jours : les plaisirs de Malmaison, les belles serres, les beaux jardins, font oublier les absents : c'est la règle, dit-on, chez vous autres... Adieu, mon amie. »

Il avait, lui, une autre règle.

Faute de Joséphine, il fit venir à Schoenbrünn Marie Walewska et l'installa dans une jolie maison du parc, où il alla quelquefois.

Joséphine le sut. « Cette infidélité d'un époux qu'elle aimait toujours tendrement », écrit Hortense, « la mettait au désespoir. La jeune femme devint enceinte. L'Empereur ne pouvait douter qu'il ne fût le père de cet enfant, et dès lors l'espérance d'avoir un successeur, s'il contractait une nouvelle union, acquit de la certitude à ses yeux ».

Hortense, pour la distraire de ses tristes pensées, lui envoya ses deux enfants. Joséphine essaya d'être grand'mère. Cela n'est pas si facile, car cela comporte une part d'abdication.

Le 25 septembre, l'Empereur écrit :

« J'ai reçu ta lettre. Ne te fie pas, et je te conseille de te bien garder la nuit; car, une des prochaines, tu entendas grand bruit... Adieu, mon amie; tout va ici fort bien. »

Son retour n'était pas si proche. Le traité de Vienne, ou de Schoenbrunn ne fut enfin signé que le 14 octobre.

Napoléon revint par Munich. Il en informa Joséphine le 21 : « Je suis ici depuis hier, bien portant. Je ne partirai pas encore demain. Je m'arrêterai un jour à Stuttgart. Tu seras prévenue, vingt-quatre heures d'avance, de mon arrivée à Fontainebleau. Je me fais une fête de te revoir et j'attends ce moment avec impatience. Je t'embrasse. Tout à toi. »

Il arriva à Fontainebleau le 26 octobre au matin. Elle n'y fut que le soir. Il en montra de l'humeur.

Dans les deux semaines qui suivirent, elle connut le sommet de son calvaire.

Sous prétexte de réparations, toutes communications se trouvèrent fermées entre leurs appartements. Le divorce fut de toutes les conversations.

Caroline n'était pas là; elle était à Naples. Pauline s'empressait autour de l'Empereur. Il passait presque tout le jour à la chasse. Le soir, il emmenait Pauline en promenade et laissait Joséphine au château.

Joséphine ne sentait plus autour d'elle que des regards et des chuchotements de pitié ou d'ironie. Les courtisans sont féroces devant une disgrâce.

Le 14 novembre, on rentra à Paris. Il y avait des rois à recevoir. Il fallait avoir le sourire.

Elle eut le sourire.

TITUS ET BÉRÉNICE (1809-1810)

Nous ne faisons pas l'histoire du divorce; elle a été faite excellemment; elle touche à des considérations politiques d'une ampleur exceptionnelle, où se dessine l'avenir d'un grand Empire.

Il ne s'agit ici que de Joséphine. Les angoisses d'un cœur de femme ont un intérêt plus humble, plus humain, qui touchera davantage les lecteurs, du moins les lectrices.

Napoléon avait pris ses résolutions à Schoenbrunn. Cambacérès essaya vainement de l'en détourner.

Le 22 novembre 1809, M. de Champagny, ministre des relations extérieures, chargea M. de Caulaincourt, ambassadeur à Pétersbourg, des premières démarches en vue d'obtenir la main de la grande-duchesse Anne, deuxième sœur du tsar.

Il fallait donc en finir avec Joséphine. L'Empereur appela Eugène par dépêche expédiée le 25.

Le jeudi 30, Napoléon et Joséphine dînèrent ensemble, en tête-à-tête. Il ne dit que quelques mots pendant tout le repas; elle touchait à peine aux mets, des larmes plein les yeux. Ils passèrent ensuite dans un petit salon.

Napoléon se décida. Le plus doucement possible, il lui dit la chose... Elle s'évanouit. Il appela M. de Bausset, préfet du palais; ensemble, ils essayèrent de la relever et décidèrent de la transporter dans son appartement au

rez-de-chaussée, afin de l'étendre sur son lit. Ils prirent ensemble le petit escalier de communication; ils la tenaient, le préfet sous les bras, l'Empereur par les jambes : elle n'était pas bien lourde. Dans l'escalier, elle reprit un peu de sentiment et murmura : « Vous me faites mal ! » Arrivés chez elle, les deux hommes la remirent aux mains des femmes de chambre et de Corvisart. Hortense fut informée et accourut.

La redoutable opération était accomplie. Il ne fallait plus que s'y tenir.

Le lendemain, les rois de Naples, de Wurtemberg et de Hollande avaient été conviés à la Malmaison. L'Impératrice leur en fit les honneurs parfaitement.

Le 3, elle assista avec la même dignité au *Te Deum* qui fut célébré à Notre-Dame en l'honneur de la paix : c'était à peu près au cinquième anniversaire du sacre.

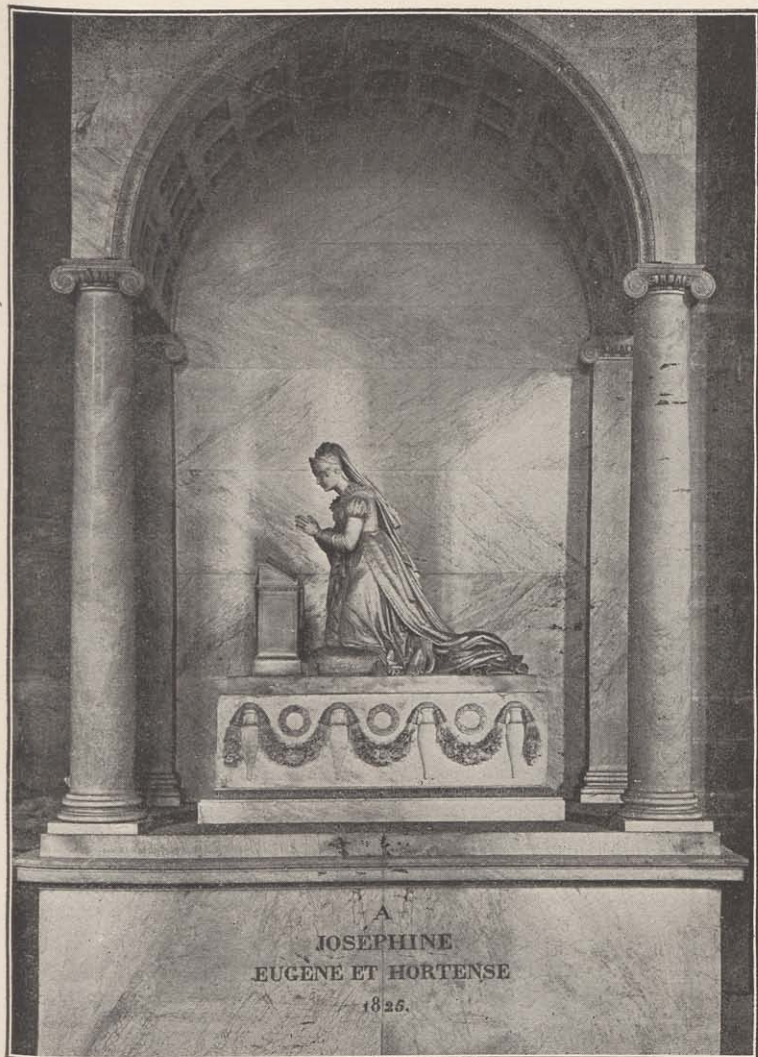
Le 4, bal à l'Hôtel-de-Ville de Paris : ce fut la dernière fois qu'elle parut en public comme souveraine. M^{me} d'Abrantès raconte : « Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assises que le tambour battit aux champs et l'Impératrice arriva. Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement. Jamais sa physionomie, toujours si douce et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Lorsqu'elle approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir, à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois, alors ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais, ses yeux...; j'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné

peut-être depuis que cette couronne maintenant dépouillée de ses roses avait été posée sur sa tête. Il disait bien des douleurs, ce regard; il dévoilait bien des peines... Elle devait se sentir mourir, et pourtant elle souriait. O tortures d'une couronne! »

L'Empereur avait fait venir Hortense. Il lui dit d'abord d'un air sec, sans doute pour dominer sa peine : « Vous avez vu votre mère. Elle vous a parlé. Mon parti est pris. Il est irrévocable. La France entière veut le divorce; elle le demande hautement. Je ne puis résister à ses vœux. Aussi rien ne me fera revenir, ni larmes, ni prières. » — Hortense répondit : « Vous êtes le maître de faire ce qui vous plaira, Sire. Vous ne serez contrarié par personne. Puisque votre bonheur l'exige, c'est assez; nous saurons nous y sacrifier. Ne soyez pas surpris des pleurs de ma mère; vous devriez l'être plutôt si, après une union de quinze années, elle n'en versait pas. Mais elle se soumettra, j'en ai la conviction, et nous nous en irons tous, emportant le souvenir de vos bontés. »

L'Empereur se récria. Des reproches l'auraient seulement irrité; cette soumission et cette dignité le touchèrent vivement; il embrassa Hortense : ils ne s'en iraient pas; ils resteraient auprès de lui; il avait besoin de leur affection; les nécessités politiques où il était réduit ne changeraient rien à ses sentiments.

Cependant Joséphine s'était résignée : elle était depuis si longtemps préparée à l'événement! Le jeudi 7 décembre, après dîner, elle eut avec l'Empereur l'entretien le plus émouvant : elle lui promit d'être courageuse; elle le remercia de tant de bonheur qu'il lui avait donné; elle lui resterait à jamais unie par la plus profonde tendresse. Il



LE TOMBEAU DE JOSÉPHINE.
(Eglise de Rueil).

la prit dans ses bras; il la couvrit de baisers; il but ses larmes dans ses yeux. Il ne semble pas pourtant qu'il soit descendu chez elle : serait-il remonté ?

Eugène arriva le lendemain. Il convint avec Hortense qu'ils ne devaient point se séparer de l'Empereur, afin que leur mère ne parût pas renvoyée : ils auraient donné trop de joie à leurs ennemis triomphants.

Le 11 décembre, l'Empereur et l'Impératrice allèrent ensemble à la fête donnée par Berthier dans sa propriété de Grosbois, en l'honneur des rois de Naples, de Westphalie et de Wurtemberg. Ils rentrèrent ensemble à Paris, à onze heures du soir, et regagnèrent de part et d'autre leurs appartements.

Le 15 décembre, un conseil privé fut tenu, où Cambacérès et Maret furent chargés de régler toutes les formalités du divorce. Le soir, l'Empereur appela à un conseil de famille Madame Mère, Louis, Jérôme, Murat, Eugène, Julie, Hortense, Catherine, Pauline, Caroline.

La main dans la main de Joséphine, il annonça la résolution qu'ils avaient prise d'accord. Il ajouta :

« Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur. Mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France.

« J'ai besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me louer de l'affection et de la tendresse de ma bien-aimée épouse; elle a embelli quinze ans de ma vie; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main; je veux qu'elle conserve les rang et titre d'Impératrice couronnée, mais surtout qu'elle ne doute jamais de mes

sentiments et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami. »

L'Impératrice commença de répondre; elle fut aussitôt arrêtée par les larmes, et Regnauld de Saint-Angely lut ce qu'elle avait à dire, pendant qu'elle sanglotait :

« Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre.

« Je tiens tout de ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants du grand homme si évidemment suscité par la Providence pour effacer les maux d'une terrible révolution et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social.

« Mais la dissolution de mon mariage ne changera rien aux sentiments de mon cœur; l'Empereur aura toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte commandé par la politique a froissé son cœur; mais l'un et l'autre, nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

La famille se retira. L'Empereur retint l'Impératrice quelques moments; puis il l'embrassa et la reconduisit chez elle, où ses enfants l'attendaient. « Sa douleur était profonde, dit Méneval, et cet homme, que les événe-

ments les plus graves n'avaient pu arrêter ni émouvoir un instant, fléchit le genou devant cette excellente femme et répandit des larmes abondantes ».

C'est sans doute que les petits événements de la vie privée sont plus dramatiques que les plus grands événements de la politique.

Le décret impérial de ce même jour, qui dissolvait le mariage, disait ensuite : « L'Impératrice Joséphine, ayant été couronnée, conservera les titres et rang d'Impératrice et Reine. »

Son douaire était fixé à une rente annuelle de deux millions sur le trésor de l'Etat. L'Empereur lui faisait donation, pour elle et ses héritiers, du palais de l'Élysée et de celui de la Malmaison. Un intendant serait chargé de l'administration de ce douaire et de l'entretien de ces palais.

Dans les cérémonies où elle paraîtrait, elle aurait un fauteuil à la droite de l'Empereur, et l'Impératrice régnante à sa gauche. Elle aurait la même livrée que l'Empereur, son même attelage à huit chevaux, « l'écusson impérial sans brisure sommé de la couronne aquilée et posé sur le manteau semé d'abeilles ».

Toutes instructions furent données pour la dissolution du mariage religieux, qui fut prononcée par le tribunal diocésain et confirmée par l'officialité métropolitaine.

Ce n'est pas une répudiation. Est-ce vraiment un divorce? Tout juste une séparation, par contrat, de bon accord. Du mariage, il reste presque le meilleur.

Le décret impérial fut enregistré par le Sénat en séance solennelle.

Eugène y prit séance et fit cette déclaration :

« Ma mère, ma sœur et moi, nous devons tout à l'Empereur; il a été pour nous un véritable père; il trouvera en nous, dans tous les temps, des enfants dévoués et des sujets soumis.

« Il importe au bonheur de la France que le fondateur de cette quatrième dynastie vieillisse environné d'une descendance directe qui soit notre garantie à tous comme le gage de la gloire de la patrie.

« Lorsque ma mère fut couronnée devant toute la nation par la main de son auguste époux, elle contracta l'obligation de sacrifier toutes ses affections aux intérêts de la France. Elle a rempli avec courage, noblesse et dignité le premier de ses devoirs. Son âme a été souvent attendrie en voyant en butte à un pénible combat le cœur d'un homme habitué à maîtriser la fortune et à marcher toujours d'un pas ferme à l'accomplissement de ses grands desseins. Les larmes qu'a coûtées cette résolution à l'Empereur suffirent à la gloire de ma mère. Dans la situation où elle va se trouver, elle ne sera pas étrangère par ses vœux et ses sentiments aux nouvelles prospérités qui nous attendent, et ce sera avec une satisfaction mêlée d'orgueil qu'elle verra tout ce que ses sacrifices auront produit d'heureux pour sa patrie et pour son Empereur. »

Dans l'après-midi du 16, l'Empereur dit à son secrétaire:
« Méneval, venez avec moi. »

Ils descendirent par le petit escalier chez l'Impératrice. Au bruit, elle se leva vivement et se jeta en sanglotant au cou de l'Empereur qui la serra contre sa poitrine en l'embrassant à plusieurs reprises. Ils ne pouvaient parler. Au bout d'un moment, l'Empereur remonta chez lui avec

Méneval : il s'effondra et pleura longuement dans un fauteuil.

Le soir, sous la pluie froide, ils s'en allèrent, l'une à la Malmaison, l'autre à Trianon.

Ainsi Titus et Bérénice : *Invitus invitam dimisit.* — Malgré lui, malgré elle, il la renvoya.

Ils commencèrent de mesurer à la dure épreuve la profondeur vraie de leur affection.

Dès le lendemain, il l'alla voir à la Malmaison; ils se promenèrent un moment dans le parc, sans s'éloigner des fenêtres où guettaient les curiosités; ils s'assirent sur un banc : les mains dans les mains, ils ne se disaient à peu près rien; ils échangeaient leurs regards pleins de larmes. Un vrai divorce eût été moins pénible.

Quand il partit, il ne l'embrassa point; il lui baisa seulement la main : elle en frissonna toute...

Rentré à Trianon, il lui écrivit, à huit heures du soir :

« Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage; il faut que tu en trouves pour te soutenir; il ne faut pas te laisser aller à une funeste mélancolie; il faut te trouver contente et surtout soigner ta santé qui m'est si précieuse.

« Si tu m'es attachée et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force et te juger heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte si tu supposais que je puis être heureux si tu n'es pas heureuse et content si tu ne te tranquillises.

« Adieu, mon amie, dors bien; songe que je le veux. »

Le 19, à sept heures du soir : « Je reçois ta lettre, mon

amie. Savary me dit que tu pleures toujours : cela n'est pas bien. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir lorsque tu me diras que tu es raisonnable et que ton courage prend le dessus...

« Adieu, mon amie; je suis triste aussi aujourd'hui; j'ai besoin de te savoir satisfaite et d'apprendre que tu prends de l'aplomb.

« Dors bien. »

Le 22 : « Je voulais venir te voir aujourd'hui; mais je ne le puis. Ce sera, j'espère, pour demain. Il y a bien longtemps que tu ne m'as donné de tes nouvelles.

« Adieu, mon amie; porte-toi bien, et ne doute jamais de mes sentiments. »

Il alla à la Malmaison le 24. Il la pria de venir le voir à Trianon avec Hortense.

Elles y furent le lendemain, jour de Noël. Il les garda à dîner : « Comme à l'ordinaire, dit Hortense, il se trouva placé en face d'elle. Rien ne paraissait changé. La reine de Naples et moi y étions seules. Les pages et le préfet du palais y assistèrent comme toujours. Il régnait un profond silence. Ma mère ne pouvait rien prendre et je la voyais prête à s'évanouir. L'Empereur essuya deux ou trois fois ses yeux sans rien dire, et nous partîmes immédiatement après le dîner. »

Le 26, il rentra aux Tuileries. Il écrivit le 27 : « Eugène m'a dit que tu avais été toute triste hier : ce n'est pas bien, mon amie, c'est contraire à ce que tu m'avais promis.

« J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé.

« Adieu, mon amie; porte-toi bien. »

Et les jours passaient lentement, lourdement...

Le 17 janvier, de Trianon où il était retourné un moment, il lui écrivit : « Mon amie, d'Audenarde, que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à la Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté.

« J'ai bien envie de te voir; mais il faut que je sois sûr que tu es forte, et non faible; je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux.

« Adieu, Joséphine, bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate. »

Elle avait la distraction de quelques visites; cependant les courtisans s'étaient éloignés; tout de suite, sur l'ordre de son mari, la maréchale Ney avait demandé à être attachée à la maison de la nouvelle Impératrice. D'autres esquissaient le même abandon.

L'Empereur aux Tuileries leur demanda : « Avez-vous vu l'Impératrice ? » Ils se précipitèrent à la Malmaison et inclinèrent plus bas leurs hommages.

Cependant Joséphine s'intéressait au choix de celle qui donnerait un fils à l'Empereur : on voudrait pouvoir analyser le sentiment qui l'inspirait. Elle reçut Madame de Metternich à la Malmaison et lui dit son grand désir que l'Empereur épousât une archiduchesse.

Le 3 février, elle vint s'installer à l'Elysée. L'Empereur s'en réjouit et la vit plus souvent. Elle n'y fut pas plus heureuse; les parades et les spectacles passaient devant sa porte; plus près des Tuileries, elle en sentait davantage l'éloignement.

Il fut question d'une visite à Grignon chez Bessières.

Elle eût aimé sans doute à y accompagner l'Empereur. Mais il y fallait compter deux journées; il lui écrivit le 19 février :

« Mon amie, j'ai reçu ta lettre, je désire te voir; mais les réflexions que tu me fais peuvent être vraies. Il y a peut-être quelque inconvénient à nous trouver sous le même toit pendant la première année. Cependant la campagne de Bessières est trop loin pour pouvoir revenir. D'un autre côté, je suis un peu enrhumé et je ne suis pas sûr d'y aller.

« Adieu, mon amie. »

Il alla pourtant le lendemain à Grignon; mais elle s'abstint, et « l'inconvénient » fut évité.

C'est que dès lors l'Empereur n'avait plus sa liberté.

Le 7 février, Eugène avait demandé à l'ambassadeur d'Autriche, prince de Schwarzenberg, la main de l'archiduchesse Marie-Louise : elle avait été aussitôt accordée. Le contrat avait été signé, et le mariage fixé à la fin de mars ou au commencement d'avril. Berthier était parti pour Vienne, afin de ramener la jeune archiduchesse; Caroline était chargée de l'aller prendre à la frontière bavarroise.

Napoléon fut donc obligé de s'occuper de Marie-Louise. Il essaya de se rajeunir, d'apprendre à danser; il demanda des leçons à Hortense; elle ne put rien tirer de lui. Napoléon ne sut jamais danser : cela manque à sa gloire.

Il eut le souci, délicat ou cruel — qui décidera ? — d'éloigner Joséphine des cérémonies du mariage. Le 11 février, il signa un décret par lequel il lui donnait le château de Navarre, près d'Evreux, en toute propriété à son profit

et à celui de sa descendance masculine. Il l'en informa le 12, ajoutant : « Tu pourras y aller le 27 mars pour y passer le mois d'avril. »

Le 17 février, il fit enregistrer le sénatus-consulte qui attribuait d'avance au fils aîné de l'Empereur le titre et les honneurs de Roi de Rome.

Joséphine retourna à la Malmaison le 9 mars : le printemps y préparait ses décorations.

Le 20 mars, Napoléon partit pour Compiègne en compagnie de Murat. Impatient, il alla au-devant de Marie-Louise sur la route de Soissons. Il la rencontra devant l'église de Courcelles; sans cérémonie, il monta dans sa voiture et l'embrassa tendrement. Il resta avec elle à Compiègne jusqu'au 30 et l'amena alors à Saint-Cloud.

Joséphine ne s'était décidée à s'en aller au château de Navarre que la veille, le 29. Elle y reçut les hommages des autorités : « N'est-ce pas qu'ils avaient l'air de me faire des compliments de condoléances ? »

Le second mariage eut lieu, au titre civil, à Saint-Cloud, le 1^{er} avril. La cérémonie religieuse fut célébrée le lendemain, 2 avril, non pas à Notre-Dame, mais seulement à la chapelle du Louvre. Eugène et Hortense occupèrent leurs places, « suivant notre système, dit Hortense, de donner à cette union notre complète adhésion. »

Le manteau de la nouvelle Impératrice, celui-là même que Joséphine avait porté le 2 décembre 1804, fut soutenu par la reine de Hollande, la reine de Westphalie, la grande-duchesse Elisa de Toscane et la princesse Pauline. Mais rien de comparable au Sacre et au Couronnement : ce ne fut qu'une bénédiction nuptiale.

Puis l'Empereur et l'Impératrice, — c'est-à-dire Marie-

Louise —, s'en allèrent passer la lune de miel au château de Compiègne qui en avait eu les prémices.

Puisqu'ils étaient éloignés, Joséphine demanda la permission de retourner à la Malmaison, Navarre étant pour lors en assez mauvais état. Elle le fit dans les termes les plus humbles et les plus cérémonieux : elle écrivit à l'Empereur le 19 avril :

« Sire, je reçois par mon fils l'assurance que Votre Majesté consent à mon retour à Malmaison, et qu'elle veut bien m'accorder les avances que je lui ai demandées pour rendre habitable le château de Navarre.

« Cette double faveur, Sire, dissipe en grande partie les inquiétudes et même les craintes que le long silence de Votre Majesté m'avait inspirées. J'avais peur d'être entièrement bannie de son souvenir; je vois que je ne le suis pas. Je suis donc aujourd'hui moins malheureuse, et même aussi heureuse qu'il m'est désormais possible de l'être.

« J'irai à la fin du mois à Malmaison; je m'en éloignerai bientôt pour aller aux eaux. Mais, pendant que je serai à Malmaison, Votre Majesté peut être sûre que j'y vivrai comme si j'étais à mille lieues de Paris. J'ai fait un grand sacrifice, Sire, et chaque jour je sens davantage toute son étendue. Cependant, ce sacrifice sera ce qu'il doit être; il sera entier de ma part. Votre Majesté ne sera troublée, dans son bonheur, par aucune expression de mes regrets.

« Je ferai sans cesse des vœux pour que Votre Majesté soit heureuse; peut-être même en ferai-je pour la revoir. Que Votre Majesté en soit convaincue, je respecterai toujours sa nouvelle situation, je la respecterai en silence. Confiante dans les sentiments qu'elle me portait autrefois,

je n'en provoquerai aucune preuve nouvelle; j'attendrai tout de sa justice et de son cœur. »

Il répondit tout de suite, 21 avril :

« Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril : elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même; mes pareils ne changent jamais.

« Je vois avec plaisir que tu ailles à Malmaison et que tu sois contente; moi, je le serai de recevoir de tes nouvelles et de te donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne; et, après cela, je te laisse juge qui est meilleur et plus ami, de toi ou de moi.

« Adieu, mon amie; porte-toi bien et sois juste pour toi et pour moi. »

Elle eut une explosion de joie..., un cri de triomphe !

« Mille, mille tendres remerciements de ne m'avoir pas oubliée. Mon fils vient de m'apporter ta lettre. Avec quelle ardeur je l'ai lue ! Et cependant j'y ai mis bien du temps; car il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleurer : mais ces larmes étaient bien douces ! J'ai retrouvé mon cœur tout entier, et tel qu'il sera toujours : il y a des sentiments qui sont la vie même et qui ne peuvent finir qu'avec elle...

« Je t'avais écrit à mon départ de Malmaison; et depuis, combien de fois j'aurais voulu t'écrire ! Mais je sentais les raisons de ton silence, et je craignais d'être importune par une lettre. La tienne a été un baume pour moi.

« Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites : c'est mon cœur qui te parle. Tu viens aussi de me donner ma part de bonheur, et une part bien vivement sentie; rien ne peut valoir pour moi une marque de ton souvenir.

« Adieu, mon ami; je te remercie aussi tendrement que je t'aimerai toujours. »

On suppose que Napoléon ne fit point lire cette lettre à Marie-Louise.

L'Empereur et l'Impératrice partirent de Compiègne le 27 avril, pour un grand voyage en Belgique qui dura plus d'un mois.

Joséphine revint à la Malmaison le 15 mai. Ses fleurs lui firent grande fête; elle fit fête avec elles à ses souvenirs.

« L'Impératrice, dit M^{lle} Ducrest, ayant conservé pour l'Empereur un attachement qui tenait au culte, n'avait point permis que l'on dérangeât une chaise du logement occupé par lui, et, au lieu de l'habiter, elle avait préféré être fort mal logée au premier. Tout était resté exactement dans le même état que lorsque l'Empereur avait quitté son cabinet : un livre d'histoire, posé sur son bureau, marqué à la page où il s'était arrêté; la plume dont il se servait conservait l'encre qui, une minute plus tard, pouvait dicter des lois à l'Europe; une mappemonde sur laquelle il montrait aux confidents de ses projets les pays qu'il voulait conquérir, portait les marques de quelques mouvements d'impatience occasionnés peut-être par une légère contradiction.

« Joséphine seule s'était chargée du soin d'ôter la poussière qui souillait ce qu'elle appelait ses reliques, et rarement elle donnait la permission d'entrer dans ce sanctuaire. Le lit romain de Napoléon était sans rideaux; des armes étaient suspendues aux murailles, et quelques pièces de l'habillement d'un homme éparses sur les

meubles; il semblait qu'il fût prêt à entrer dans cette chambre d'où il s'était banni pour toujours. »

Le 1^{er} juin, l'Empereur et l'Impératrice étaient rentrés à Saint-Cloud, là, tout près. Le 13, l'Empereur vint voir Joséphine. Il arriva à midi 10 avec Duroc : « L'entrevue a été magnifique, dit le sommelier Piout qui regardait, ils se sont embrassés de tout cœur et sont partis de suite dans le jardin ». L'empereur s'en alla à deux heures moins neuf minutes, dit le témoin.

Joséphine écrivit dès le lendemain à Hortense : « J'ai eu hier un jour de bonheur : l'Empereur est venu me voir. Sa présence m'a rendue heureuse, quoiqu'elle ait renouvelé toutes mes peines... Ces émotions sont de celles qu'on voudrait éprouver souvent. Tout le temps qu'il est resté avec moi, j'ai eu assez de courage pour retenir des larmes que je sentais prêtes à couler; mais, après qu'il a été parti, je me suis sentie très malheureuse. Il a été pour moi bon et aimable comme à son ordinaire, et j'espère qu'il aura lu dans mon cœur toute la tendresse et tout le dévouement dont je suis pénétrée pour lui. »

L'Empereur espérait que Marie-Louise n'aurait pas connu cette visite. Elle la connut : elle pleura.

Si quelques méchantes langues redisaient à Joséphine, directement ou indirectement, les douceurs de la lune de miel impériale, avec toutes sortes de commentaires, d'autres, ou les mêmes, disaient à Marie-Louise le charme et la bonté de Joséphine, la remarquable conservation de sa beauté, ses manières séduisantes, l'empire qu'elle avait exercé... qu'elle exerçait peut-être encore sur l'Empereur...

Pauvre Empereur, entre ses deux jalouses !

V

L'EXIL ET LA MORT

(1810-1814)

LES DEUX JALOUSES (1810-1811).

Joséphine partit le 15 juin pour Aix-les-Bains, par Genève et le Sécheron. Elle voyageait avec une nombreuse suite sous le nom de comtesse d'Arberg.

Elle y fut rejointe par Hortense.

Louis et Hortense, après les cérémonies du mariage impérial, avaient regagné la Hollande. Ils ne s'y entendirent pas mieux qu'auparavant. Hortense se retira d'abord au château de Loo. Le 1^{er} juin elle alla à Plombières, où justement se trouvait aussi Charles de Flahaut, qui avait aussi besoin de ces eaux bienfaisantes : elle commença de se trouver mieux.

Au début de juillet, elle apprit que Louis avait abdiqué la couronne de Hollande et s'était retiré en Bohême. Elle n'en fut ni surprise ni fâchée.

Elle résolut d'aller retrouver sa mère à Aix en passant aussi par Genève. Comme elle approchait d'Aix, elle vit venir sur la route deux cavaliers : c'était M. de Pourtalès

que Joséphine avait envoyé au-devant d'elle et qui avait eu l'idée de se faire accompagner par M. de Flahaut. Elle apprécia beaucoup cette attention, et le séjour aux eaux d'Aix acheva de la guérir de tous ses maux et de toutes ses misères. L'abdication de Louis, après huit ans de mariage, ouvre devant elle une nouvelle carrière.

Elle trouva pourtant sa mère encore émue d'un accident qu'elle avait couru la veille. Dans une promenade sur le lac du Bourget, elle avait été surprise par un orage et un fort coup de vent, et sa barque avait été terriblement secouée. Elle avait eu grand'peine à regagner la rive, sous les yeux d'une nombreuse population qui l'acclama à la voir revenir saine et sauve.

C'est alors qu'on apprit que Marie-Louise était grosse. Qui fut jalouse alors ?

La société était déjà brillante à Aix : ce sont les origines d'une éclatante prospérité. Parmi les baigneurs, il y avait alors M^{me} Récamier, la comtesse de Boigne. On se rencontrait, on se racontait les nouvelles de Paris.

Hortense rentra à Paris au commencement de septembre. Elle reprit tout de suite sa place, toute sa place à la cour. L'Empereur, comme chef de la famille impériale, prononça la séparation entre elle et Louis. Elle allait se trouver ainsi, comme il disait, « libre et heureuse » ; elle reçut le gouvernement général des maisons de la Légion d'honneur, et elle aima à y affirmer son patronage. L'Empereur lui fit donation du domaine de Saint-Leu, avec d'importants revenus pour en assurer l'entretien. Elle ne fut plus la reine de Hollande, car la Hollande fut réunie à l'Empire ; elle fut « la reine Hortense », comme sa mère était l'Impératrice Joséphine.

On dirait qu'elles se sont emparées de ces titres abstraits pour les animer de leur vie personnelle.

Le prince Eugène est aussi tiré d'affaire. Il semble bien que la succession d'Italie ne lui soit plus assurée; car elle ne lui est réservée qu'après la descendance directe de l'Empereur et Roi; mais il sera longtemps vice-roi, et ses loyaux services lui vaudront sans aucun doute de justes récompenses.

Quant à Joséphine, depuis les dernières nouvelles de Paris, elle éprouve le besoin de s'étourdir; elle ne tient plus en place.

Elle s'en va à Neuchâtel chez M. de Pourtalès, qui y a conduit sa jeune femme, M^{lle} de Castellane, et qui est bien heureux de faire les honneurs de sa maison à l'Impératrice. Elle revient par Lausanne, Ferney, Coppet. M^{lle} de Staël demande à la voir; elle refuse : « Dieu sait combien elle me ferait dire de choses auxquelles je n'ai jamais pensé! »

Elle visite le château de Wufflens, près de Morges. Elle s'intéresse au souvenir qu'on y garde de la reine Berthe, Berthe aux grands pieds. Elle admire davantage de belles serres, où elle note des espèces pour celles de la Malmaison. Elle assiste à des danses populaires qu'on donne en son honneur et qu'elle récompense de son beau sourire.

Car elle se sent aimée, davantage même depuis qu'elle est une victime. Elle dit : « Cela me rend d'autant plus heureuse que les Français aiment surtout la jeunesse et la beauté et que depuis longtemps je n'ai plus, hélas! ni l'une ni l'autre! » On se récrie : on la trouve plus charmante encore!

Elle achète le domaine de Prégny-la-Tour, près du Petit-

Saconey. Elle n'en a pas besoin. Mais il lui plaît; et si l'on n'achetait que ce dont on a besoin!...

La voici maintenant à Chamonix. Elle descend dans la mauvaise auberge du Prieuré; elle monte au Montanvert, sur un méchant mulet, qu'il faut disgracier, puis dans une chaise à porteurs. Elle contemple la mer de Glace. Elle inscrit son nom sur les registres à l'hospice du Montanvert.

Elle revient par les sources de l'Arveyron. Elle admire la végétation des rhododendrons : il lui en faut pour la Malmaison; elle en fait toute une expédition.

Puis la voilà partie pour Berne. Elle en parcourt les environs; elle admire les paysages, mais non, pourtant, les jupes trop courtes et bariolées des femmes du Kokiesberg.

En fait, elle s'ennuie souverainement; elle trompe sa peine comme elle peut, dans la variété des spectacles qu'elle multiplie autour d'elle. Mais c'est vers Paris qu'elle regarde : que se passe-t-il aux Tuileries?

Curiosité? La grossesse de Marie-Louise la trouble toute...

Elle désira beaucoup rentrer à la Malmaison.

De Sécheron, le 23 septembre, elle écrit à Napoléon une lettre dont elle chargea Hortense. Elle y demande conseil : doit-elle rester tout l'hiver du côté de Genève : « Sûrement, j'aimerais mieux me rapprocher de toi, surtout si j'avais l'espérance de te voir. »

M^{me} de Rémusat, sur ordre, évidemment, lui écrivit une longue lettre pour lui conseiller, au contraire, de demeurer éloignée afin de « remettre tout en ordre ». Il y avait donc quelque désordre? Quel?

Et M^{me} de Rémusat tâchait d'expliquer : l'Empereur avait espéré établir des relations aimables entre ses deux

Impératrices : quelle naïveté! — L'Impératrice Marie-Louise en avait montré une grave inquiétude; car elle avait « l'imagination vive et prompte à s'alarmer ».

Un jour, l'Empereur était en promenade avec elle dans les bois qui sont entre Saint-Cloud et la Malmaison; l'Impératrice Joséphine étant absente, il lui offrit de visiter le parc et le château : « A l'instant, dit M^{me} de Rémusat, le visage de l'Impératrice fut inondé de larmes; elle n'osait pas refuser, mais les marques de sa douleur étaient trop visibles pour que l'Empereur essayât d'insister. »

Et M^{me} de Rémusat continuait en observant que Joséphine était restée beaucoup trop séduisante pour ne pas exciter la jalousie de Marie-Louise. Elle terminait ainsi : « Les nouvelles situations imposent de nouveaux devoirs, et, si j'osais, je dirais qu'il n'appartient pas à une âme comme la vôtre de rien faire qui puisse forcer l'Empereur à manquer aux siens. »

Joséphine fut sans doute orgueilleuse d'avoir inspiré de la jalousie à la nouvelle impératrice, une jeune femme de dix-huit ans : elle était donc encore belle et puissante par sa beauté. Elle se redressa, et rajeunit en vérité.

Mais elle n'aimait pas ces détours..., et elle n'aimait pas M^{me} de Rémusat.

Elle se plaignit à Hortense.

Hortense alla à Fontainebleau, où toute la cour était réunie. Le soir même, l'Empereur vint la voir, avec l'Impératrice. Il la lui montra d'un air satisfait : « Voyez, dit-il, comme sa taille grossit ! » Il ajouta : « Si c'est une fille, ce sera une petite femme pour votre fils Napoléon; car elle ne doit sortir ni de la famille ni de la France, celle-là ! »

Hortense continue dans ses *Mémoires* : « Il ne put être

question de ma mère ce soir-là. Je demandai une audience pour le lendemain, et je devinai bien, en lui parlant, tout le plaisir qu'il aurait eu à ce que ma mère choisît elle-même son séjour près de son fils en Italie. »

Le lendemain, il lui dit en effet :

« Je dois penser au bonheur de ma femme. Les choses ne se sont pas arrangées comme je l'espérais. Elle est effarouchée des agréments de votre mère et de l'empire qu'on lui connaît sur mon esprit. Je le sais à n'en pouvoir douter. Dernièrement je voulus aller me promener avec elle à la Malmaison. J'ignore si elle crut que votre mère y était; mais elle se mit à pleurer et je fus obligé de changer de direction. »

Ce sont presque les termes de la lettre de M^{me} de Rémusat.

« Quoi qu'il en soit », ajoutait l'Empereur, « jamais je ne contraindrai l'Impératrice Joséphine en rien. Je me souviendrai toujours du sacrifice qu'elle m'a fait. Si elle veut s'établir à Rome, je l'en nommerai gouvernante. A Bruxelles, elle peut encore y tenir une cour superbe et faire même du bien au pays. Près de son fils et de ses petits-enfants, elle serait mieux encore et plus convenablement. Mais écrivez-lui que, si elle préfère vivre à la Malmaison, je ne m'y opposerai pas. »

Hortense ajoute : « J'assurai l'Empereur que c'était son seul vœu, qu'ayant été sa femme et l'Impératrice des Français, elle n'ambitionnait plus d'autre gloire et ne désirait plus que mourir dans sa patrie et au milieu de ses amis. »

Joséphine se réjouit en son cœur, et, par esprit de modération, elle décida qu'elle irait passer l'hiver à Navarre,

au moins jusqu'à la naissance de l'enfant qu'on attendait. On appréciera cette sagesse.

Elle écrivit à Hortense le 13 octobre : « Je partirai d'ici mardi ou mercredi, et je serai à Genève samedi ou dimanche 21. Je désire recevoir encore un mot de toi, avant de fixer mon départ pour Navarre, afin de savoir si l'Empereur trouve bien que je passe l'hiver dans ce lieu.

« Parle moi franchement à cet égard. Je t'avoue que, s'il fallait m'éloigner de la France plus d'un mois, je mourrais de chagrin. A Navarre du moins, j'aurai le plaisir de te voir quelquefois, ma chère Hortense, et c'est un si grand bonheur pour moi que je dois préférer le lieu qui me rapprochera le plus de ma chère fille. »

Est-ce seulement d'Hortense qu'elle désirait rester proche ?

L'autorisation de l'Empereur avait été accueillie dans tout l'entourage de Joséphine avec un enthousiasme délirant : on avait craint de passer l'hiver dans l'exil de la montagne glacée. « Nous étions comme des fous ! » dit M^{lle} Avrillon.

Victoire en effet éclatante. Joséphine n'en abusa point. Elle partit de Genève le 1^{er} novembre, ne fit que passer à l'Elysée et à la Malmaison, et alla s'installer à Navarre pour tout l'hiver.

L'Empereur lui écrivit le 14, de Fontainebleau, où il était encore :

« Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Hortense m'a parlé de toi. Je vois avec plaisir que tu es contente. J'espère que tu ne t'ennuies pas trop à Navarre.

« Ma santé est fort bonne. L'Impératrice avance heureusement dans sa grossesse. Je ferai les différentes choses

que tu demandes pour ta maison. Soigne bien ta santé, sois contente et ne doute jamais de mes sentiments pour toi. »

La voici enfin très sage à Navarre, où elle a d'ailleurs de quoi se distraire.

Cependant la cour est toute occupée du grand événement de la naissance prochaine; la France entière, l'Empire, les peuples du continent attendent leur destin.

L'Empereur y donne les plus grands soins.

Avant de quitter Fontainebleau, il y a fait célébrer en grande cérémonie le baptême d'une vingtaine d'enfants nés récemment dans les familles de ses officiers et hauts dignitaires : Berthier, Daru, Maret, Champagny, Victor, Caffarelli, Gros, Junot, Lemarois, Rampon, avec eux le petit Louis-Napoléon.

L'Empereur et l'Impératrice firent fonctions de parrain et marraine, en ce gentil cortège où passaient ceux qui, quand ils seraient grands, seraient les officiers et les ministres du Roi de Rome. Joséphine eût volontiers assisté au baptême de son petit-fils, — le futur Napoléon III —. Mais le moyen de la mettre à côté de Marie-Louise?

L'Empereur avait cru pourtant jadis qu'il pourrait asseoir Joséphine à sa droite, et Marie-Louise à sa gauche! Beaucoup plus compliqué que de marier le Grand-Turc avec la République de Venise!

La cour revint aux Tuileries le 16 novembre.

La saison y fut très brillante. Hortense, faute de sa mère, y parut dans toute sa grâce. L'Empereur lui avait constitué une maison fort distinguée; elle voyait souvent Joséphine à Navarre; elle avait auprès d'elle son amie de

toujours, M^{me} de Broc, déjà veuve. Charles de Flahaut n'était pas loin, il avait été nommé aide-de-camp de Berthier. Elle était désormais guérie, épanouie, sauf qu'elle contracta alors une maladie, d'où devait naître en octobre un fils de Flahaut : ainsi devait être assurée la descendance directe de M. de Talleyrand.

En attendant, l'Empereur l'avait priée de voir souvent Marie-Louise, de faire avec elle du dessin, de la musique. Il parut, à toute la cour qu'elle avait, sans y prétendre, beaucoup plus d'influence sur la jeune Impératrice que les sœurs de l'Empereur. D'ailleurs Caroline, Elisa étaient en Italie le plus souvent, et Marie-Louise était quelque peu effarouchée par les manières de Pauline.

Joséphine, de loin, du moins par la distance, s'intéressait à tout ce manège. Elle n'était point mécontente de la tournure que prenaient les événements.

Le 19 mars, on fêta gentiment à Navarre la Saint-Joseph. Joséphine assista au service solennel qui fut célébré à la cathédrale d'Evreux.

Le 20 mars, on annonça la naissance du Roi de Rome.

Hortense en raconta plus tard à sa mère les circonstances. Un page était venu un soir la chercher parce que l'Impératrice ressentait les premières douleurs. Elle se rendit aux Tuileries. Toute la cour devait s'y trouver réunie. Dans la chambre de l'accouchée étaient l'Empereur, Madame Mère, M^{me} la comtesse de Montesquiou gouvernante de l'enfant, M^{me} de Montebello dame d'honneur, M^{me} de Luçay dame d'atours, M^{me} de Boubers qu'Hortense avait cédée à l'Empereur pour être sous-gouvernante, et M^{me} de Mesgrigny avec le même titre, toutes les femmes, les médecins et les accoucheurs.

Dans un salon voisin, Hortense était avec son frère, accouru de Milan, le grand-duc de Wurzburg frère de l'empereur d'Autriche, Pauline et la reine d'Espagne. Tous les autres salons étaient remplis par la cour et les autorités : l'Empereur venait de temps en temps donner des nouvelles.

Les douleurs se calmèrent au petit jour. On crut que l'accouchement n'aurait pas lieu sitôt et l'on engagea tout le monde à aller prendre du repos. Vers sept heures, les douleurs recommencèrent. L'enfant se présentait mal. L'accoucheur en perdait un peu la tête, lorsque l'Empereur lui dit avec beaucoup de sang-froid d'agir comme il ferait près de la femme de la plus basse classe, et avant tout de sauver la mère.

L'Impératrice fut donc accouchée avec des fers.

Vers huit heures, une jeune dame d'annonce, dans un désordre extrême, vint dans la petite chambre où reposait Hortense. Elle lui dit, toute en larmes, que l'Impératrice poussait des cris affreux. Hortense s'empressa de descendre et trouva l'Empereur au moment où il sortait de la chambre de sa femme, pâle, respirant à peine : « C'est fini ! » lui dit-il, « elle est sauvée ! » Son air était si malheureux qu'elle lui demanda avec crainte : « Est-ce un garçon ? » — « Oui », lui dit-il tout oppressé. A ce mot, elle l'embrassa ; mais il l'écarta en disant : « Ah ! Je ne puis sentir tout ce bonheur-là : la pauvre femme a tant souffert ! » Et il sortit du salon pour donner l'ordre de tirer les cent coups de canon.

Hortense entra dans la chambre de l'Impératrice : elle vit l'enfant, qui lui parut fort et bien portant.

Joséphine fut informée d'abord par les salves d'artillerie et les sonneries de cloches. Elle dit à M^{lle} Ducrest : « Je

suis bien satisfaite de voir que le sacrifice si pénible que j'ai fait à la France a été utile et que son avenir est fixé. Que l'Empereur doit être heureux! Une seule chose m'attriste, c'est de n'avoir pas appris son bonheur par lui. Au reste, il a tant d'ordres à donner, tant de félicitations à recevoir! » Et elle lui adressa les siennes.

L'Empereur lui envoya le lendemain Eugène : « Vous allez voir votre mère, Eugène; dites-lui que je suis sûr qu'elle se réjouira, plus que toute autre, de mon bonheur. Je lui aurais déjà écrit si je n'avais été absorbé par le bonheur de regarder mon fils. Je ne m'arrache d'auprès de lui que pour des devoirs indispensables. Ce soir, j'acquitterai le plus doux de tous : j'écrirai à Joséphine. »

Il lui écrivit le 22 mars : « Mon amie, j'ai reçu ta lettre; je te remercie. Mon fils est gros et bien portant. Il a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. J'espère qu'il remplira sa destinée.

« Je suis toujours très content d'Eugène; il ne m'a jamais donné aucun chagrin. »

Hortense assista au baptême, le 9 juin, à son rang. Elle s'y était d'abord refusée : il lui coûtait trop d'aller en cérémonie à Notre-Dame où reposait le corps du petit Napoléon. L'Empereur insista. Elle prit la précaution de se rendre à Notre-Dame la veille avec M^{me} de Broc et de prier longuement sur la tombe de son enfant. Le lendemain, elle put accomplir son devoir sans trop souffrir.

Joséphine avait donné, en l'honneur du Roi de Rome, un grand bal à la société d'Evreux.

Elle exprima le désir de voir le Roi de Rome. L'Empereur eût aimé que Marie-Louise le lui conduisît elle-même à la

Malmaison. Impossible. Les deux femmes ne purent jamais se voir.

L'enfant allait souvent au petit château de Bagatelle. Joséphine s'y trouva un jour. M^{me} de Montesquiou le lui montra. Elle le caressa beaucoup. Mais elle ne put s'empêcher de pleurer en l'embrassant, et s'écria : « Ah! cher enfant, tu sauras peut-être un jour tout ce que tu m'as coûté! »

Pour le voir plus souvent, et son père aussi peut-être, elle pensa venir passer le printemps à l'Elysée. Elle fut priée de s'en abstenir. Alors elle offrit de céder l'Elysée, moyennant quelque agrandissement du domaine de la Malmaison. L'Empereur en effet avait besoin de l'Elysée pour lui-même; car les Tuileries n'offraient aucune commodité; et il avait besoin, ou du moins Marie-Louise, que Joséphine n'y fût pas. Un décret du 10 février 1812 lui enleva l'Elysée pour lui donner en échange le château et le domaine de Laeken..., où elle n'ira jamais.

L'hiver suivant fut extrêmement brillant... aux Tuileries. On y verrait le moment le plus magnifique de l'épopée impériale. L'Empereur faisait construire pour le Roi de Rome un grand palais sur la colline de Chaillot. Il donnait des ordres pour l'aménagement du Quirinal à Rome, afin d'en faire un palais impérial. Il se préparait à conduire le Roi de Rome à Rome. Il voulait y être lui-même couronné pour la seconde fois, avant la dixième année de son règne, conformément au sénatus-consulte du 17 février 1810.

Il paraissait dès lors maître de l'avenir.

Les fêtes de la cour se prolongèrent jusqu'au printemps. L'Empereur décida qu'il y aurait deux beaux bals, l'un

paré, l'autre masqué, et qu'on inviterait les princesses à faire deux quadrilles.

Ce fut l'occasion d'une belle bataille de dames.

Caroline pensa prendre la première place; mais on observa que ce n'était pas à la reine de Naples de faire les honneurs de la cour de France, et l'on décida la reine Hortense à prendre la direction d'un second quadrille : déjà un succès sur la « famille ».

Le bal paré et le premier quadrille eurent lieu le 6 février 1812 : ce fut le quadrille de Caroline et de Pauline, donc de la « famille ». Le bal masqué et le second quadrille devaient avoir lieu le 11 février : ce devait être le tour d'Hortense.

« La rivalité qui s'établit entre ces deux quadrilles, dit Hortense, fut réellement plaisante. » Caroline et Pauline avaient imaginé de représenter une allégorie sur la réunion de Rome à la France, pour avoir l'occasion d'introduire des allusions à la gloire de l'Empereur, et nul ne doutait qu'ainsi elles n'emportassent tous les suffrages.

Le soir du 6 février, les deux princesses étaient éclatantes de beauté et de pierreries. Pauline représentait Rome, et Caroline la France. « Leurs charmantes figures, raconte Hortense, leurs petits casques, leurs boucliers couverts de diamants et de pierres de couleurs, jetaient un brillant éclat. Les autres femmes, en naïades du Tibre, en Heures, en Iris, étaient toutes belles et gracieuses. Mais ces visages de chambellans, qu'on reconnaissait en Etoiles, en Zéphirs, et en Apollons, excitèrent la gaieté. »

Ce ne fut pas un succès.

Hortense avait su garder son secret. Le 11 février, elle donna le célèbre ballet des Incas. Vingt-quatre dames

étaient mises en prêtresses du Soleil, tout en or; douze dames et douze messieurs étaient en Péruviens et Péruviennes, étoffes d'or et plumes rouges, couverts de diamants et de rubis. Hortense, en grande-prêtresse, mise tout en argent, diamants blancs et plumes blanches, était entourée de huit dames mises aussi en argent et plumes blanches, avec des parures de diamants et de turquoises.

Tout ce quadrille, avec des petits masques noirs, formait des danses autour du Soleil que portaient les prêtresses.

Gardel, de l'Opéra, avait composé le ballet, qui plut beaucoup, au point que l'étiquette elle-même ne put empêcher d'éclatantes manifestations d'approbation. Et l'Empereur dit à la reine de Naples au souper : « Ah! c'est mieux, beaucoup mieux que vous! »

Il ne pouvait pas lui faire un plus cruel affront.

Joséphine n'avait que les échos de ces fêtes et de ces batailles. Sans doute, elle s'y intéressait passionnément. Elle souffrait d'en être loin. Elle ne voyait pas l'Empereur. Elle s'efforçait de vivre bien sagement, au fond de sa Normandie, comme « une bonne fermière ».

LA « BONNE FERMIÈRE » (1811-1813)

Le château de Navarre rappelait qu'une héritière de la Navarre avait épousé Philippe-le-Bel, que les comtes d'Evreux l'avaient eu un moment en apanage, que Charles-le-Mauvais en particulier avait tenu même les environs de Paris sous la terreur de ses bandes. Vous avez appris cela, amis lecteurs, dans vos classes, quand vous étiez au cha-

pitre du dauphin Charles et d'Etienne-Marcel; vous vous en souvenez certainement.

Navarre-Evreux entra alors dans le domaine royal. Henri IV, vous savez cela aussi, fut roi de France et de Navarre, et ses successeurs en gardèrent le titre jusqu'après Joséphine. Quant à elle, si elle ne fut pas reine de France — elle en avait eu peur! — elle fut reine à Navarre.

Le château que l'Empereur lui avait donné était un assez vilain château, quoiqu'il eût été construit par Mansard à la fin du xvii^e siècle. Les ducs de Bouillon, qui le possédaient alors, avaient eu l'idée singulière de réserver sur la toiture une large plate-forme destinée à recevoir une statue colossale de Turenne. La statue n'y avait jamais été hissée; la lourde terrasse de plomb restait vide. Les habitants du pays l'appelaient souvent « la Marmite ».

Lors de l'arrivée de Joséphine, en 1810, le château était peu habitable, délabré à l'intérieur, difficile à chauffer. Il fallut y dépenser beaucoup d'argent; mais Joséphine n'y regardait pas beaucoup.

Quand elle revint de ses voyages, en novembre 1810, elle put s'y installer à peu près confortablement.

Elle y continua les travaux d'appropriation. Car elle était partout une grande bâtisseuse : elle construisit des communs; elle fit faire des plantations, à quoi elle s'entendait si bien; elle dessécha des marécages; elle fit établir de bonnes routes dans la forêt d'Evreux. On y retrouverait son souvenir.

Quelques-unes de ses dames l'avaient abandonnée, faibles devant l'exil et la disgrâce, M^{me} la maréchale Ney, M^{me} de Rémusat. Il n'est pas rare que l'on préfère se tourner vers le soleil levant. La comtesse d'Arberg lui

demeura très affectueusement attachée : une vraie dame d'honneur. Les dames Ducrest, qu'elle avait connues à Genève, lui furent de nouveau présentées, et M^{lle} Georgette Ducrest fit partie de sa maison : elle pourra fournir plus tard des témoignages utiles sur les dernières années de la vie de Joséphine. M^{lle} Avrillon était toujours là, très fidèle et très attentive.

La comtesse d'Arberg veillait au respect de l'étiquette, quoiqu'on fût à la campagne. L'Impératrice, à table, avait derrière elle deux valets, un coureur basque, un chasseur, un premier maître d'hôtel. On servait dans un beau service de Sèvres que l'Empereur venait de donner.

En promenade, Joséphine avait une calèche à quatre chevaux, attelée à la Daumont, un écuyer à cheval à la portière de droite, un officier de cuirassiers à la portière de gauche, un piquet de cuirassiers par derrière.

Quand Hortense était là, le cérémonial se faisait plus rigoureux. Avec Eugène, on se détendait un peu; car il aimait à rire. L'Impératrice elle-même eût préféré mettre tout son monde à l'aise; car, tout de même, Navarre-Evreux n'était pas les Tuileries. L'Empereur sut qu'il y avait autour d'elle quelque laisser-aller; il fit écrire à la comtesse d'Arberg qu'il ne fallait pas oublier que l'Impératrice avait été sacrée et couronnée.

Et il fallut garder une tenue impériale.

L'hiver n'est pas plus gai à Evreux qu'ailleurs. On essaya d'en rompre l'ennui. On organisa, malgré la saison, des promenades dans les environs, du patinage sur la glace des étangs : M^{lle} Avrillon s'y cassa la jambe; on prit grande part à son malheur et on s'ingénia à toutes sortes de distractions.

Joséphine se plut à mettre des sabots : c'est très pratique; mais nous ne savons pas comment elle a pu arranger cela avec l'étiquette.

Sans doute elle se plaisait encore mieux à tenir son petit cercle. Car c'est toujours là qu'elle était reine, et même impératrice. Le soir, elle faisait sa partie de tric-trac avec Mgr Bourlier, l'évêque d'Evreux. La messe était dite le dimanche à la chapelle du château par son premier aumônier, Mgr de Barral, archevêque de Tours.

Elle présidait, avec sa grâce exquise, aux réceptions rituelles, au Jour de l'An, à la Saint-Joseph, au 15 août. Elle aimait les naïfs hommages des enfants et des jeunes filles du pays, qui lui apportaient beaucoup de fleurs.

Elle faisait à tout propos, même hors de propos, étrennes, fiançailles, baptêmes, des cadeaux considérables, impériaux, hyperboliques; personne ne s'en plaignait dans son entourage. L'Empereur grondait. Elle ne sut jamais ce que c'était que l'équilibre d'un budget. Comme les rois d'autrefois, elle ne réglait pas ses dépenses sur ses recettes. Elle était habituée à ce que l'Empereur arrangeât tout avec des crédits extraordinaires : n'était-ce pas son métier?

Il est certain, prouvé, démontré, qu'elle était extraordinairement prodigue. On le lui a sévèrement reproché. Mais n'était-ce pas son métier?

L'intendant Pierlot voulut enrayer. Il tenta de faire des économies, de bouts de chandelles, en vérité : il supprima le café. On cria : haro! Toute une émeute des dames! On fut bientôt débarrassé de lui; car il fit de mauvaises affaires. Il fut remplacé par M. Guyon de Montlivault.

Napoléon aurait bien voulu que Joséphine fit des économies; selon lui, elle pouvait mettre de côté un million

par an sur son douaire, à l'intention de ses petits-enfants. Elle ne sut jamais rien comprendre à ce discours.

En somme, la vie de Navarre ne fut pas trop ennuyeuse; peut-être y eut-il autour de Joséphine des distractions galantes, de petites intrigues : on en chuchota ici ou là. Elle fermait les yeux : Paris était si loin ! La campagne ébroïcienne si vide ! Les soirées si longues !

Il était impossible que Joséphine s'attachât à Navarre. C'était la Malmaison qui était sa bonne maison.

Elle n'avait plus les Tuileries, ni l'Élysée. Elle avait toujours préféré la Malmaison. La vraie Joséphine est à la Malmaison, peut-être mieux même après le divorce.

Elle s'y retrouva avec une joie sans mélange.

Elle se remit à agrandir le domaine. Car celle qu'on nous a donnée pour une petite créole sans consistance a été en vérité et toujours une terrienne insatiable. Elle le tient sans doute de ses ancêtres : elle est bien de la petite noblesse rurale de France, si habile aux « arrondissements ». Et la terre, la terre de France, étant bien le meilleur des placements, ne faudrait-il pas louer chez Joséphine les vertus des propriétaires les plus entendus ? Alors, sa frivolité ?

Elle fut heureuse d'annexer le beau morceau de Bois-Bréau, qu'elle convoitait depuis des années.

Elle fit venir Percier et Fontaine et songea à reprendre avec eux le grand plan du Consulat. Mais, maintenant qu'elle était seule, elle n'avait pas besoin de tant de bâtiments. Du moins elle fit refaire toute la décoration des appartements et le mobilier.

Elle revit avec joie, et à loisir, ses serres et ses volières,

ses fleurs, ses fleurs tant aimées, ses oiseaux familiers, son perroquet qui répétait toute la journée : « Bonaparte! Bonaparte! », ses colibris et ses faisans.

Elle installa une vacherie modèle. Elle fit venir de Suisse un ménage fort compétent dans les pratiques pastorales; elle lui laissa son costume et ses habitudes, le soin d'acheter des bêtes de choix. Elle eut tous les matins du lait, et du beurre frais, comme on n'en avait pas à la cour des Tuileries : elle aurait pu en fournir.

Elle augmenta considérablement son troupeau de moutons. Elle eut des mérinos plus beaux que ceux de la Bergerie impériale de Rambouillet. Est-ce frivolité? Marie-Antoinette au Petit-Trianon n'avait que moulins et bergeries de théâtre.

Napoléon écrit un jour à Joséphine : « On dit que tu engraisse comme une bonne fermière de Normandie. »

Non pas une fermière en sabots, ou si rarement!... Quand il pleut!

La vie de la Malmaison est la même qu'autrefois, moins vivante sans doute, moins agitée aussi; non plus des cavalcades piaffantes de jeunes officiers, mais des calèches apaisées : le soir d'un beau jour.

On y retrouve les mêmes visiteurs, du moins quelques-uns, vieillis, comme Joséphine, ou moins jeunes: Masséna, le prince d'Essling, qui a acheté ce qui reste de l'ancien château de Richelieu à Rueil; Cambacérès, qui a toujours regretté le divorce et n'a jamais voulu en admettre la nécessité : un sage! — le cardinal Maury, devenu archevêque de Paris : il aime beaucoup les friandises de la Malmaison. Car il faut vous dire que Joséphine a inventé les petits pains anglais, les biscuits glacés, et qu'elle a à

son service un certain Napolitain nommé Rouchère auquel on doit des recettes, oui, des recettes, comme ils n'en avaient pas aux Tuileries. Et Maury venait souvent et restait longtemps à la bonne maison de la Malmaison.

L'Impératrice voyait beaucoup de monde. La reine Hortense était souvent avec elle. Joséphine la consola de son mieux lorsqu'elle perdit sa meilleure amie, M^{me} de Broc, noyée sous ses yeux au passage d'une cascade de Savoie, le 10 juin 1813. Elle eut souvent ses petits-enfants; elle les trouvait les plus charmants du monde.

Elle aima à recevoir Marie Walewska, à caresser son fils, qui ressemblait beaucoup à l'Empereur : toutes deux sans doute les seules femmes qui l'aient aimé, les seules qui fussent capables à son égard d'une fidélité à toute épreuve. Sans doute, ensemble, sans se le dire, elles se comparaient à l'autre, l'Impératrice de la politique : la conspiration de la tendresse!

Elle essaya de se remettre à la musique; elle reprit sa harpe. Cette expérience ne donna pas de grands résultats.

Donc, la bonne fermière, ou mieux la bonne propriétaire-terrienne, — ce que les Anglais appellent « gentleman-farmer » — des courses à travers le domaine, des ordres aux fermiers, aux bergers, aux jardiniers, — des réceptions —, de longues conversations au salon, ou sur les bancs du parc, des promenades, dans les bois de Saint-Cucufa, à la machine de Marly, « une galanterie que m'a faite le roi Louis XIV » dit-elle à un prince allemand qui admire; — des hommages récompensés en cadeaux, des baptêmes ruineux, des mariages plus ruineux, du général Wattier Saint-Alphonse avec M^{lle} de Mackau, de M^{lle} Avril-

lon avec M. Bourguignon, marchand de vin, de la bonne négresse Malvina avec son congénère J.-B. Julien : — à toute occasion, de jolies fêtes, beaucoup de fleurs.

Joséphine à la Malmaison, sa Malmaison, à elle toute seule : le meilleur moment de sa vie, si le bonheur humain n'était fait que de repos et de sérénité.

Elle a pris un peu d'embonpoint, et cela fait illusion sur son âge. Elle approche de cinquante ans; mais elle n'en paraît guère plus de quarante : elle y aide évidemment. M^{me} Avrillon met quelques baleines à son corset. D'ailleurs la mode va ordonner le corset et il va avoir de rudes exigences : les temps sont bientôt finis de la liberté; on va à la Restauration.

Joséphine a de la coquetterie, naturellement. Mais la coquetterie est-elle un défaut? N'est-elle pas une obligation? Je n'ose dire une vertu, mais seulement parce que j'aurais peur de passer pour un vil flatteur. La coquetterie est le désir de plaire : cela ne vaut-il pas mieux que de déplaire?

Jusqu'à son dernier jour, Joséphine aura le désir de plaire. Elle a gardé toute sa grâce, maintenant tranquillisée, encore mélancolique, ainsi plus séduisante que jamais.

La grâce, dit le poète, plus belle encore que la beauté, la sienne, plus émouvante d'avoir connu beaucoup d'épreuves. Nous voudrions avoir son portrait à cet âge; nous n'avons Joséphine que dans sa jeunesse nonchalante ou dans la majesté du trône. M^{me} Avrillon dit que son portrait le mieux réussi et le plus exact est celui qui fut alors fait par Saint.

On aimerait à l'y faire revivre.

Elle était souvent seule à la Malmaison. Elle n'en avait

pas trop de chagrin : le trésor des années occupe la pensée. Alors elle revoyait sa vie ; elle se faisait son Mémorial. Elle ne nous l'a pas laissé ; cela vaut mieux : on ne voit pas Joséphine écrivant ses Mémoires ou donnant des interviews. Nous sommes à l'aise ainsi pour retrouver le fil de ses méditations.

Et puis, l'histoire est-elle toute dans les documents ? Ne la colle-t-on que sur des fiches comme des fleurs desséchées ou des papillons épinglés ? N'est-elle pas la vie, la vie chaude et palpitante ? Sinon, pauvre science !

Voici Joséphine sur un banc de son beau parc, en sa Malmaison très aimée. Elle a laissé tomber son livre sur ses genoux. Elle regarde au loin : elle relit toute sa vie.

Les Trois-Ilets : son père, sa mère, ses jeunes sœurs, la vieille négresse et les pauvres esclaves qu'elle allait voir dans leurs cases, et le grand soleil tropical, et le balancement du rêve parmi la végétation luxuriante...

La venue en France, tant désirée, et le mariage prématuré, le mariage préparé par les parents, le mariage de convenance, et la naissance d'Eugène, et la naissance d'Hortense..., l'affreux déchirement de l'abandon : la vie brisée à vingt ans !

Les angoisses inouïes de la Révolution : le Roi guillotiné, la Reine guillotinée, la fuite des deux enfants, l'arrestation de Beauharnais, la Terreur, la prison des Carmes, l'appel des condamnés..., Beauharnais guillotiné, les cheveux coupés, le lit enlevé, la mort horrible..., la tête dans le panier sanglant, tout-à-l'heure, tout de suite... La délivrance : les embrassements des enfants !...

Dès lors la vie, la vie étourdissante, éblouissante, dans le grand amour de Bonaparte : le coup de foudre et les folles

nuits de la rue Chantereine, les orages de la lune de miel, une lune de miel héroïque, dans le canon des batailles, dans l'odeur de la poudre, dans le claquement des drapeaux triomphants, dans les acclamations des peuples, les hommages des princes...

Et Brumaire? et les Tuileries?

Et Nivôse? et le duc d'Enghien?

Et le Sacre? Le Sacre! La prière du Saint-Père, l'agenouillement devant le Saint-Père, devant l'Empereur, non, devant Bonaparte, la sensation de la petite couronne d'or et de diamants, avec une croix, posée doucement sur les cheveux, dans une caresse...

Une vision vécue qui éclaire et illumine toute cette vie de femme..., une scène unique dans toutes les vies de femmes!...

Il fallait bien payer tant de gloire : l'affreux Destin qui lui refuse un enfant de Bonaparte, un petit enfant, — alors, les épines de la couronne, le cœur crucifié, les jalousies, les ironies, les trahisons, les calomnies, les pires misères de la vie, les angoisses de Mayence en 1807, le calvaire de Fontainebleau!...

Et le Sacrifice!

Quelle femme a jamais fait pareille moisson de joies et d'épreuves?

Quelle vie plus intense et plus diverse! Cela fait-il une moyenne de bonheur?

Et la voici maintenant encore abandonnée!

Pitié suprême? Non : elle y a consenti; elle en a le mérite. Elle en a la fierté, puisque l'Empereur, qu'elle aime, y a trouvé pour le moment la satisfaction de ses

calculs politiques. Il le lui doit; elle a des droits sur lui; elle l'aime plus que lui!

Sans doute l'autre Impératrice lui a donné le fils qu'il souhaitait; mais elle n'y fut qu'un instrument quasi inerte, « un ventre », avait dit durement l'Empereur, « une belle génisse », a dit méchamment le prince de Ligne.

Aussi n'a-t-elle pas été sacrée, couronnée; elle n'est que l'Impératrice. Joséphine seule est Impératrice et Reine, Impératrice couronnée!

Et puis l'autre n'est qu'une étrangère, une Autrichienne. Joséphine est Française, plus Française qu'on ne l'a dit : il ne faut pas se laisser influencer par son origine créole; ses grands-parents étaient des Français de l'Orléanais, presque de l'Île-de-France. Son père Joseph est revenu servir chez la Dauphine. Elle est de la bonne petite noblesse française...

Française : Joséphine l'est jusqu'au bout de ses jolis ongles; elle en a la grâce, l'apparente légèreté, le clair bon sens, la vaillance dans le malheur.

Elle a beaucoup souffert dans les dernières années, depuis le triomphe du Sacre, si éphémère. La voici apaisée, quoiqu'encore dolente. Elle est trop femme, dit joliment M^{me} Gérard d'Houville, pour ne pas chérir sa douleur... Et je sais sur ce point bon nombre d'hommes qui sont femmes! Elle est assez femme, c'est-à-dire assez douce et maternelle pour plaindre celui qui lui a fait tant de mal et qui s'en est fait aussi à lui-même. N'arrive-t-il pas qu'on aime davantage celui par qui on souffre?

Et qui sait si, lui aussi, il ne connaîtra pas la disgrâce du sort?

Qui sait s'il n'aura pas encore besoin d'elle et de sa

tendresse? Elle a entendu dire autour d'elle qu'elle était « la bonne étoile » de l'Empereur. Le peuple, qui sent vivement, en a la conviction. Ce n'est sans doute pas exact, car le second mariage de l'Empereur a été heureux puisqu'il a eu un fils à qui céder l'Empire après lui!

Cependant, qui sait?

Le 30 avril 1812, l'Empereur vient à la Malmaison, avec Duroc et quelques officiers. Joséphine va au-devant de lui jusqu'à la porte de l'antichambre, à sa descente de voiture: « Ils se sont embrassés bien tendrement », dit Piout « et ont été se promener dans le jardin ensemble. Il est reparti à une heure moins dix. »

« Ce sont les adieux...

Le 9 mai, l'Empereur part pour la campagne suprême qui doit consacrer sa gloire et achever la construction de son système continental. Il emmène toutes les armées de l'Europe contre la barbare Russie; il a emmené Eugène avec l'armée d'Italie.

La princesse Auguste est seule à Milan et elle va de nouveau être mère. Joséphine veut bien s'éloigner puisque Napoléon n'est plus là. Elle part le 16 juillet pour Milan par Genève. Elle passe quelques jours près de sa belle-fille, qui lui fait le plus charmant accueil. Elle embrasse ses petits-enfants. Mais elle ne paraît pas avoir apprécié particulièrement la joie d'être grand'mère. Et elle n'aime pas être loin de la France.

La princesse Auguste accouche, le 30 juillet, d'une fille, Amélie-Auguste. Au bout de peu de jours, Joséphine s'en va à Aix pour y passer la fin de l'été.

Elle rentre à Paris au lendemain de l'affaire Malet: pendant quelques heures l'Empire a été renversé, et tout

l'édifice construit par Napoléon a paru ébranlé. On en reste à Paris tout décontenancé : si l'Empereur était vaincu, tué en Russie, quel serait l'avenir? Le Roi de Rome? l'Autrichienne?...

Et les nouvelles de Russie ne sont pas bonnes : Moscou a été brûlé. Il a fallu s'en aller : la Grande-Armée bat en retraite; la Grande-Armée sombre presque toute dans les glaces de la Bérésina!

Où est l'étoile de Napoléon?

« *BONAPARTE !* » — « *JOSÉPHINE !* » (1814-1821).

Le 5 décembre, à Smorgoni, l'Empereur s'est jeté dans un traîneau, avec Caulaincourt, Duroc et un interprète polonais. Il est à Kovno le 7, à Varsovie le 10, à Posen le 12, à Dresde le 14, à Leipzig le 15, à Mayence le 16, aux Tuileries le 18, à onze heures du soir. Derrière lui, l'Europe se soulève contre l'Empire.

Il faut faire tête. Les débris de la Grande-Armée sont ramenés sur l'Elbe par Eugène. L'Empereur y porte 150.000 hommes. L'Europe est stupéfaite : elle le croyait perdu.

Il se réconcilie avec le Pape, lui rend la liberté et Rome, signe avec lui un nouveau Concordat : il eût voulu faire sacrer et couronner Marie-Louise; il n'en eut pas le temps. Il faut se battre contre les rois de l'Europe.

Les conscrits de 1813, les admirables « Marie-Louise » font merveilles à Lutzen, à Bautzen, à Dresde; ils valent d'emblée les meilleures troupes de la Vieille-Garde. En vain : à Leipzig, Napoléon est dominé par le nombre; il est refoulé sur le Rhin.

Le 31 décembre 1813, les Alliés, Prussiens, Autrichiens, Russes, franchissent le Rhin, prétendent reprendre à la France ses grandes frontières républicaines, ses frontières naturelles. Il va falloir défendre en Champagne, comme jadis à Valmy, l'indépendance et l'intégrité territoriale de la patrie.

Le dimanche 23 janvier, l'Empereur reçoit la garde nationale de Paris. Il lui confie l'Impératrice, le Roi de Rome, sa femme, son fils. Le lundi 24, il les embrasse et part pour Châlons. Il ne les reverra plus. Ce sont les adieux des Tuileries. Il ne reverra plus Joséphine.

Les Prussiens de Blücher, les Autrichiens de Schwarzenberg descendent sur Paris par la vallée de la Marne et par la vallée de la Seine. L'Empereur demande à Joséphine d'écrire à Eugène pour qu'il ramène l'armée d'Italie à la défense de la France.

Elle écrit à Eugène le 9 février :

« Ne perds pas un instant, mon cher Eugène; quels que soient les obstacles, redouble d'efforts pour remplir l'ordre que l'Empereur t'a donné. Il vient de m'écrire à ce sujet. Son intention est que tu te portes sur les Alpes, en laissant dans Mantoue et les places d'Italie seulement les troupes d'Italie. Sa lettre finit par ces mots : « La France avant tout; la France a besoin de tous ses enfants. »

« Viens donc, mon cher fils, accours. Jamais ton zèle n'aura mieux servi l'Empereur. Je puis t'assurer que chaque instant est précieux.

« Je sais que ta femme se disposait à quitter Milan. Dis-moi si je puis lui être utile. Adieu, mon cher Eugène, je n'ai que le temps de t'embrasser et de te répéter d'arriver bien vite. »

Mais Eugène, à ce moment, remportait sur les Autrichiens un succès très net, les contenait sur le Mincio. L'Empereur refoula les Prussiens de Blücher à Champaubert et Montmirail, les Autrichiens à Montereau, et dégagea les routes de Paris. Il s'en fallut de peu que la coalition ne fût disloquée.

Dernière lueur d'espoir. La politique anglaise reconstitua fortement l'alliance des rois, la future Sainte-Alliance, au traité de Chaumont. Une armée autrichienne marcha sur Lyon par la Suisse et coupa les communications avec Eugène. De nouvelles armées ennemies arrivèrent par la Belgique, sous le commandement de Bernadotte.

Les intrigues des royalistes persuadèrent les Alliés que Paris ne tiendrait pas.

Napoléon fut vaincu à Arcis-sur-Aube le 20 mars. L'invasion déferla en masses profondes par toutes les routes sur la capitale.

Joseph emmena Marie-Louise et le Roi de Rome à Blois. Les Alliés firent leur entrée dans Paris dès le 31 mars. Napoléon allait être forcé d'abdiquer.

Les troupes prussiennes rôdaient autour de la Malmaison.

Joséphine était partie le 29 mars pour Navarre. Hortense quitta Paris avec ses deux enfants, coucha à Glatigny le 29, et, par Rambouillet, rejoignit sa mère le 1^{er} avril.

Elles y attendirent des nouvelles de Napoléon dans la plus grande anxiété.

De Fontainebleau, il leur envoya M. de Maussion, auditeur au Conseil d'Etat. M. de Maussion arriva dans la nuit et vit d'abord l'Impératrice : « L'Empereur vit ! s'écria-

t-elle aussitôt, l'Empereur vit ! Oh ! Répétez-le-moi ! » Elle prit un manteau et courut chez Hortense. Elle se jeta, toute en larmes, sur son lit, dans ses bras : « Ah ! Ma fille ! Ce pauvre Napoléon qu'on envoie à l'île d'Elbe ! Le voilà donc malheureux ! Sans sa femme, j'irais m'enfermer avec lui ! »

« Je vis, ajoute Hortense, à quel point elle l'aimait encore ».

Elles passèrent quelques jours dans l'indécision. Que faire ? Elles songèrent même à s'en aller à la Martinique.

M^{lle} Cochelet, la lectrice de la reine Hortense, qui était restée à Paris, les avertit qu'elle avait reçu la visite de M. de Nesselrode, le ministre des relations extérieures de Russie, qui lui avait fait part du désir de l'Empereur Alexandre de les rencontrer. Une lettre du prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, le futur roi des Belges, qui était alors au service de la Russie, leur confirma le désir du tsar : « Son intention était depuis longtemps de faire la connaissance de princesses aussi dignes qu'aimables, et il s'intéressait vivement au sort de cette famille respectable, qui s'était conduite avec tant de noblesse dans des circonstances difficiles. » Il serait venu à Navarre si cet endroit n'était pas si éloigné ; il proposait comme plus agréable la Malmaison.

Joséphine partit directement pour la Malmaison. Hortense crut devoir passer par Rambouillet, où Marie-Louise était revenue de Blois. Elle vit le Roi de Rome, qui jouait dans le salon, « paisible et ignorant de l'avenir ». Elle trouva Marie-Louise souffrante, dans son lit, triste et abattue. L'Impératrice se plaignit d'avoir été entraînée hors de Paris par les frères de l'Empereur, qui depuis l'avaient

laissée seule, et étaient partis pour la Suisse. Elle était angoissée à la pensée qu'elle devait voir le lendemain son père l'Empereur d'Autriche.

Hortense comprit que l'Impératrice obéirait aux conseils de son père. Elle partit le lendemain pour la Malmaison. Elle rencontra sur le chemin l'Empereur d'Autriche et M. de Metternich, seuls, dans une calèche découverte.

Quelques jours après, elle sut en effet que Marie-Louise et le Roi de Rome avaient été en grand équipage dirigés sur Innsbrück et Vienne : — Prisonniers de guerre.

La « famille » en Suisse, la seconde Impératrice et son fils en Autriche.

Hortense se rendit compte que l'Empereur de Russie, qui n'était pas dans les meilleurs termes avec les Bourbons, pensait gagner l'opinion française, notamment celle de l'armée, en se montrant aimable et généreux avec l'Impératrice Joséphine. Cette pensée avait peut-être été pour quelque chose dans les arrangements relativement modérés du traité de Fontainebleau, du 11 avril : — Napoléon n'avait pas été obligé de se livrer aux mains des vainqueurs; il avait obtenu la souveraineté de l'île d'Elbe; la famille devait recevoir un revenu de 2.500.000 francs, dont 400.000 pour Hortense, 1 million pour Joséphine; on promettait à Eugène un établissement convenable.

Hortense arriva à la Malmaison le 16 avril à une heure. Joséphine se promenait dans le jardin avec l'Empereur Alexandre. Elle alla les rejoindre et les rencontra près de la serre. Joséphine l'embrassa et dit à l'Empereur : « Voilà ma fille et mes petits-fils; je vous les recommande. »

L'Empereur Alexandre vint plusieurs fois à la Malmaison. Il se plut à la conversation de Joséphine et d'Hortense.

Il admira le domaine, les jardins, le grand parc. Il fit la promenade de Marly, de Saint-Cucufa.

Son exemple entraîna de nombreuses visites. Marie-Louise partie, Joséphine était la seule Impératrice; elle représentait seule le régime qui venait de disparaître et auquel sa grâce avait donné un charme que les étrangers étaient curieux de connaître.

Elle reçut Bernadotte, qui se plaignit doucement des mauvais procédés que Napoléon avait eus à son égard, — c'était pour excuser sa propre conduite, — le prince de Neuchâtel, un peu honteux, — le Roi de Prusse et ses fils, les princes de la Confédération du Rhin qui avaient jadis apprécié l'élégance et la bienveillance de ses réceptions, — M^{me} de Staël, qu'elle fut obligée de congédier, — le maréchal de Wrede qui vint la saluer au nom du Roi de Bavière.

Eugène arriva le 9 mai. On commença de parler de la situation qu'on pourrait lui faire. Pour lors, on loua beaucoup la loyauté de sa conduite.

Le comte d'Artois était à Paris. Il ne manqua pas de s'inquiéter des excellentes relations établies entre l'Empereur de Russie et l'Impératrice Joséphine. L'Empereur de Russie était l'hôte de Talleyrand : cela pouvait donner en effet à réfléchir. M^{me} de Rémusat conseilla à Joséphine et à Hortense de se mettre en rapport avec les Bourbons et leur fit un projet de lettre; elles se refusèrent à cette « vilaine action ». M^{me} du Cayla, que Bonaparte avait libérée d'une pénitence chez M^{me} Campan, et qui avait de l'influence sur le Roi Louis XVIII, offrit ses bons offices; aussi, le marquis de Rivière. M. de Polignac ne lui fit même pas une visite de politesse.

Le Roi arriva à Paris le 2 mai. Le tsar s'entendit mal avec lui. Néanmoins, il insista pour qu'il confirmât les arrangements pris au traité de Fontainebleau en faveur de l'Impératrice Joséphine, et il fut convenu qu'elle garderait sa dotation, la Malmaison et Navarre, et la reine Hortense aussi sa dotation et le domaine de Saint-Leu.

L'Empereur, heureux d'avoir ainsi assuré leur avenir, exprima le désir de connaître ce domaine, qui était comme la Malmaison d'Hortense. Il fut entendu, comme dit Hortense, qu'on irait le 14 mai pour y « passer la journée en famille, ma mère, mon frère et moi ». Il n'y eut pas d'autres invités que le maréchal et la maréchale Ney, prince et princesse de la Moskowa.

En se mettant à table, l'Empereur dit à Hortense :

« Vous ne savez pas qu'il y a aujourd'hui à Paris un service solennel en l'honneur du Roi Louis XVI et de la Reine Marie-Antoinette. Tous les souverains étrangers doivent s'y trouver, et je faisais observer à Tchernytcheff, en venant, la singularité de ma position. C'est contre votre famille que j'arrive plein d'animosité à Paris, et c'est au milieu d'elle seule que je trouve de la douceur à venir. Je vous fais du mal; je fais du bien à d'autres, et c'est près de vous que je trouve de l'affection. Enfin, aujourd'hui, je devrais être à Paris avec les autres souverains, et me voilà à Saint-Leu ! »

Après déjeuner, on fit une promenade dans les jardins. Joséphine eut froid et rentra.

D'ailleurs elle était prise depuis quelques jours d'une mélancolie invincible. Le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe lui avait fait l'impression d'un déchirement mortel;

elle s'était retrouvée à la Malmaison avec les impressions de décembre 1809 et le désespoir de ne plus le revoir. Il semble qu'elle n'eût pu être satisfaite qu'en le rejoignant à l'île d'Elbe : mais c'était la place de Marie-Louise.

Hortense écrit : « Je m'apercevais avec peine que la tristesse habituelle de l'Impératrice altérait sa santé. Les hommages universels dont elle était l'objet semblaient la distraire un instant; mais aussitôt qu'elle était seule avec moi, ses yeux étaient continuellement remplis de larmes. L'image de l'Empereur précipité du trône et enfermé dans l'île d'Elbe s'offrait sans cesse à ses regards et déchirait son cœur. Elle recherchait tous ceux qui lui avaient appartenu, et jusqu'à cette jeune Polonaise qui avait tant excité sa jalousie; elle prenait plaisir à la voir, lui supposant les mêmes sentiments que les siens. »

Elle revint de Saint-Leu à la Malmaison assez fatiguée. On pensa qu'elle était seulement enrhumée.

Hortense alla la voir presque chaque jour avec ses deux enfants. Elle les embrassa tendrement : 10 ans, 6 ans, ils étaient mignons. Eugène, indisposé lui aussi, s'installa à la Malmaison : elle aima à l'entendre parler de sa femme, de ses cinq petits enfants, Joséphine, Eugénie, Amélie, Théodelinde, et le petit Auguste : Auguste avait 4 ans; Théodelinde venait de naître à Mantoue le 13 avril. Elle se plut à songer à leur avenir, non sans inquiétude : elle avait connu tant de caprices de la fortune !

Le 23 mai, elle eut à dîner le Roi de Prusse et ses fils. Quoique Hortense fût venue aussi, elle se sentit plus souffrante et remonta chez elle.

Le 24, les grands-ducs Nicolas et Michel vinrent à la

Malmaison. Elle s'excusa auprès d'eux et les laissa avec Eugène.

Le 25, M^{me} Cochelet la trouva toute agitée, avec un journal dans les mains. L'Impératrice lui dit, avec une sorte de fièvre : « Ma fille lit-elle ce journal ? Tâchez qu'elle ne le voie pas. Lisez l'article qu'on met sur le cercueil de son pauvre enfant. Cela est-il croyable ? Voyez dans quels termes méprisants on dit qu'il doit être ôté de l'église Notre-Dame pour être porté dans un cimetière ordinaire... On ose toucher aux tombeaux. C'est comme au temps de la Révolution ! Ah ! Qui m'eût dit que cela me viendrait de gens que j'ai tant obligés ! »

Hortense la trouva respirant à peine, oppressée, avec une toux sèche. Elle la calma, disant qu'elle se réjouissait qu'on lui rendît le corps de son petit enfant, pour l'avoir chez elle à Saint-Leu.

Le 26, elle garda le lit.

L'Empereur Alexandre, sous prétexte d'annoncer sa visite pour le lendemain, envoya son médecin, qui demanda à la voir. L'ayant vue, il dit à Hortense qu'il ne la trouvait pas bien, qu'il fallait vite la couvrir de vésicatoires.

Le 27, l'Empereur de Russie vint à la Malmaison. Mais il ne put pas la voir ; elle était assoupie et sa figure était marquée d'une altération sensible.

Le 28 au soir, elle perdit connaissance. Puis elle parut revenir à elle, et se mit à dire et à répéter, à plusieurs reprises : « Bonaparte... L'île d'Elbe... Le Roi de Rome... Bonaparte... L'île d'Elbe ! »

Elle s'endormit pourtant.

Au matin du 29, — c'était le jour de la Pentecôte — Eugène et Hortense entrèrent ensemble dans sa chambre.

Elle leur tendit les bras, les embrassa... sans dire un mot. Hortense s'évanouit, on l'emporta dans sa chambre. Un moment après, Eugène accourut et se jeta dans ses bras en fondant en larmes : « Tout est fini ! »

Joséphine avait 51 ans.

Elle fut ensevelie dans l'église de Rueil. Plus tard, Cartellier éleva sur son tombeau un monument de marbre, qui la représente dans l'attitude du couronnement, agenouillée, les mains jointes, la tête inclinée devant l'autel... ou devant l'Empereur, devant Bonaparte...

Quand Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe, il se rendit à la Malmaison. Il se promena avec Hortense, dans les jardins tout embaumés de son souvenir. Il demanda au médecin qui l'avait soignée, le docteur Horeau :

« Quelle a été la cause de sa maladie ? — L'inquiétude, le chagrin... — Vous croyez ? Quel chagrin ? — De ce qui se passait, Sire, de la position de Votre Majesté. — Ah ! Elle parlait donc de moi ? — Souvent, très souvent. Elle a dit un jour qu'Impératrice des Français, elle aurait traversé Paris à huit chevaux, toute sa maison en grande livrée, pour aller vous rejoindre à Fontainebleau, et ne plus vous quitter. — Elle l'aurait fait, Monsieur. »

Il monta seul dans la chambre de Joséphine et y demeura longtemps.

Après Waterloo, ayant abdiqué en faveur de son fils, il vint passer à la Malmaison les derniers moments de son séjour en France. Il y resta du 25 au 29 juin, le cœur gros de tant de souvenirs. Le 29, il dit adieu à la chère amie, à la compagne de ses meilleurs jours, et au cher petit

palais où il avait connu tant de bonheur, tout son bonheur...

Il partit pour Sainte-Hélène.

Six ans après, à 51 ans, comme elle, quand il vit venir la mort, il perdit le sentiment de ce qui l'entourait, et, dans un moment de délire ou de subconscience, on l'entendit qui murmurait « Tête... Armée... Joséphine... France !... »

Il avait eu son dernier soupir. Elle eut son avant-dernier soupir.

Elle l'avait appelé une dernière fois : « Bonaparte ! » Il répondit : « Joséphine ! »

Si différents qu'ils soient l'un de l'autre, ou parce qu'ils furent si différents, elle la petite créole de la Martinique, si gracieuse, une si jolie Française surtout, si vaillante sous les apparences de la frivolité, lui, le Titan, le Prométhée de Sainte-Hélène, elle plus près de nous en sa tragique destinée, lui si loin dans l'apothéose de l'épopée, ils ont trop longtemps et trop tendrement mêlé leurs souffles et les battements de leurs cœurs, jusqu'au dernier, pour qu'on les sépare jamais.

Par l'amour de Joséphine la gloire de Napoléon est plus humaine.

Et ainsi, comme au jour du Sacrifice, ils s'en vont dans l'histoire, ensemble, la main dans la main.

15 août 1928.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- I. HÔTEL BONAPARTE, RUE DE LA VICTOIRE.
Sépia originale. Collection de M. le Comte d'Hambure.
- II. LA MALMAISON.
L'entrée principale.
- III. LA MALMAISON.
Façade sur le Parc.
- IV. JOSÉPHINE A LA MALMAISON, par Prud'hon. (*Musée du Louvre.*)
- V. LA MALMAISON.
Salon de musique.
- VI. LA MALMAISON.
Cabinet de travail et bibliothèque.
- VII. L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, par Isabey. (*Musée du Louvre.*)
- VIII. LE TOMBEAU DE JOSÉPHINE.
Eglise de Rueil.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Du roman à l'histoire</i>	v
I. — LA PREMIÈRE ÉPREUVE DE LA VIE (1763-1794).....	1
La petite créole et la vieille négresse. 1763-1779.	1
Le triste mariage. 1779-1790.....	9
Sous le couteau de la guillotine. 1790-1794.....	36
II. — NOCES HÉROÏQUES (1734-1799).....	51
Le coup de foudre. 1794-1796.....	51
La lune de miel et ses orages. 1796-1797.....	66
« Calomniez! Calomniez! » 1797-1799.....	89
III. — DANS LES RAYONS DE LA GLOIRE (1799-1806).....	109
Presque Reine. 1799-1800	109
Les roses de la Malmaison. 1801.....	123
Le mariage d'Hortense. 1802.....	150
Plus que Reine. 1803-1804.....	161
Sacrée et couronnée. 2 décembre 1804.....	176
Impératrice et Reine. 1805.....	192
Le mariage d'Eugène. 1806.....	203
Sur le plus beau trône de la terre. 1806.....	218
IV. — LE SACRIFICE (1806-1810)	233
Les épines de la couronne. 1806-1807.....	233
Le calvaire de Fontainebleau. 1807-1809.....	254
Titus et Bérénice. 1809-1810.....	270
V. — L'EXIL ET LA MORT (1810-1814).....	287
Les deux jalouses. 1810-1811.....	287
« La bonne fermière ». 1811-1813.....	300
« Bonaparte! » — « Joséphine! ». 1814-1821....	312

NAPOLÉON

ET SON TEMPS

Ouvrages publiés sous la direction d'ÉDOUARD DRIAULT
Grand Prix d'Histoire de l'Académie Française

I. PAGES NAPOLÉONIENNES

LE DISCOURS DE LYON, par le Lieutenant Napoléon BONAPARTE. —
Introduction d'Édouard DRIAULT.

Un volume in-16 jésus de 104 pages de texte, imprimées en trois couleurs, broché, sous couverture illustrée.

Edition sur hollande, numérotée de 1 à 100 30 fr.

Edition sur vélin, numérotée de 101 à 2.000 15 fr.

LE SOUPER DE BEAUCAIRE, par le Capitaine Napoléon BONAPARTE.
— Introduction d'Édouard DRIAULT.

Un volume in-16 jésus de 48 pages de texte, imprimées en trois couleurs, broché, sous couverture illustrée.

Edition sur hollande, numérotée de 1 à 100 20 fr.

Edition sur vélin, numérotée de 101 à 2.500 10 fr.

MANUSCRIT VENU DE SAINTE-HÉLÈNE D'UNE MANIÈRE INCONNUE. — Introduction d'Édouard DRIAULT.

Un volume in-16 jésus de 112 pages de texte, imprimées en deux couleurs, broché, sous couverture illustrée.

Edition sur hollande, numérotée de 1 à 100 30 fr.

Edition sur vélin, numérotée de 101 à 2.000 15 fr.

II. L'ÉPOPÉE IMPÉRIALE

LA VRAIE FIGURE DE NAPOLÉON, par Édouard DRIAULT.

Un volume in-16 jésus de 340 pages de texte, imprimées sur alfa, illustré de 31 planches hors texte en héliogravure et 18 cartes ou plans.

Cartonné, sous couverture illustrée 25 fr.

Relié façon daim amarante, fers Empire 40 fr.

L'ouvrage existe également en édition anglaise.

LA VIE FULGURANTE DE NAPOLÉON, par Édouard DRIAULT.

Un volume in-16 jésus de 64 pages de texte, illustré de 8 planches hors texte.

Broché, sous couverture illustrée... .. 10 fr.

IMAGIER DE NAPOLEON. — Vingt-cinq images d'André COLLOT, commentées par Édouard DRIAULT. La plus concise et la plus prenante des histoires de Napoléon pour la jeunesse.

Un bel album in-4° de 25 planches en six couleurs et 48 pages de texte décorées de lettrines et culs-de-lampe originaux.

Cartonné, sous couverture en six couleurs 40 fr.
L'ouvrage existe également en édition anglaise.

LE TOMBEAU DE NAPOLEON, par le Colonel Pol PAYARD, Sous-Directeur du Musée de l'Armée.

Un volume in-16 jésus de 32 pages de texte, illustré de 8 planches hors texte 5 fr.

L'ouvrage existe également en édition anglaise.

III. OUVRAGES CONCERNANT L'ÉPOQUE NAPOLEONNIENNE

LE ROI DE ROME (1811-1815), par Édouard DRIAULT.

Un volume in-4° de 180 pages de texte, illustré de 12 planches hors texte en héliotypie.

Broché, sous couverture en couleurs 50 fr.

L'HOTEL BEAUHARNAIS, à Paris (Style empire). Notice d'Édouard DRIAULT.

Un album de 30 planches grand in-folio (33×46) en héliotypie et 18 pages de texte. En portefeuille 300 fr.

BOUTIQUES PARISIENNES DU PREMIER EMPIRE, par Hector LEFUEL.

Un album (23×29) de 32 planches en héliotypie, en couleurs et 20 pages de texte. En portefeuille 180 fr.

LE BISCUIT DE SÈVRES (*Époques du Directoire, du Consulat et de l'Empire*), par LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, administrateur de la Manufacture, et Maurice SAVREUX, conservateur du Musée Céramique.

Un album (11×24) de 40 planches en héliotypie, dont 12 en couleurs, et 16 pages de texte. En portefeuille... .. 75 fr.

ÉDITIONS ALBERT MORANCÉ
A PARIS, 30 & 32, RUE DE FLEURUS





Médiathèque Caraïbe



3 5100 00003272 9